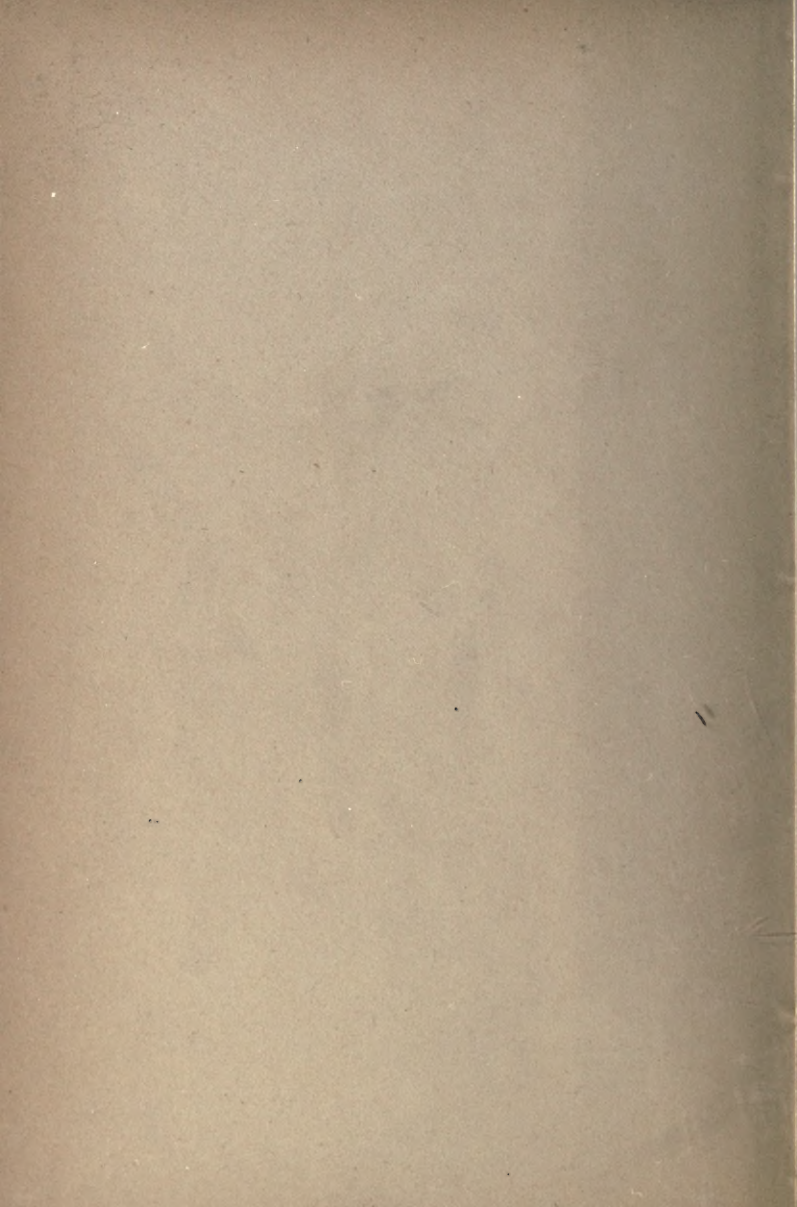


PQ
1181
S4



*not
end*

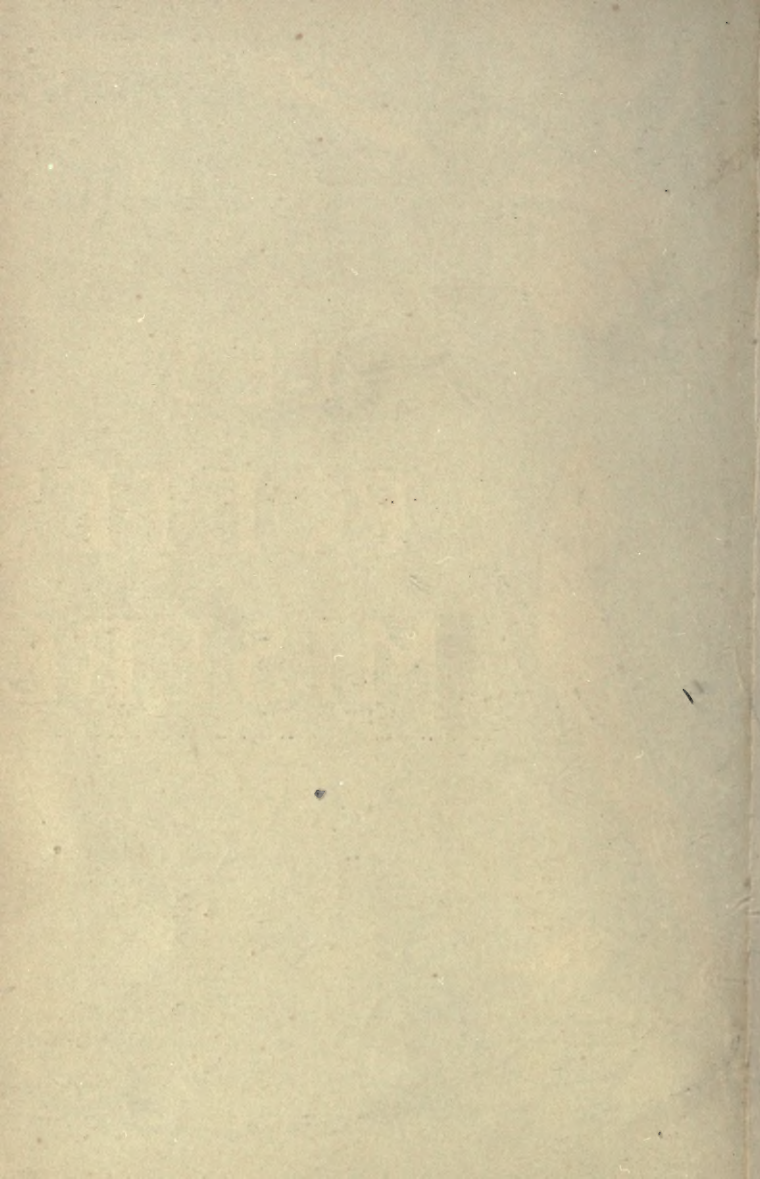


ALPHONSE
SÈCHÉ

LES
«POÈTES
MISÈRE»

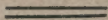
E. BLANCHE, 07

Louis-Michaud, Editeur



LES
" POÈTES-MISÈRE "

OUVRAGES DE M. ALPHONSE SÈCHE



- Conte des Yeux Fermés* (E. SANSOT, éditeur)..... 1 vol.
Emile Faguet (Collection des célébrités d'aujourd'hui).
(E. SANSOT, éditeur)..... 1 plaq.
Alfred de Musset anecdotique (E. SANSOT, édit.).. 1 vol.
L'Evolution du Théâtre contemporain, en collaboration
avec M. Jules Bertaut (Société du Mercure de France,
éditeur)..... 1 vol.
Tuons les Morts (ou le roman feuilleton contre la littéra-
ture), en collaboration avec M. J. Bertaut..... 1 plaq.

A LA LIBRAIRIE LOUIS-MICHAUD

- Les Sonnets d'Amour*, choix de sonnets du XVI^e siècle à
nos jours..... 1 vol.
Les Plus jolis Vers de l'Année, anthologie des meilleurs
recueils de poésies édités en 1907 (première année) 1 vol.
Bibliothèque des Poètes français et étrangers. Notice bio-
graphique et bibliographique, — choix de poésies : *Ronsard*.
— *Lord Byron*. — *Alf. de Musset*. — *André Chénier*. —
H. Heine. — *Béranger*. — *Hégésippe Moreau*. — *Edgar*
Poe. — *Scarron*. — *Brizeux*. — *J. du Bellay*. — *Gérard de*
Nerval..... 12 vol.

SOUS PRESSE :

- Les Muses Françaises*, anthologie des femmes poètes,
du XIII^e siècle à nos jours..... 2 vol.



5-1145p ALPHONSE SÉCHÉ

LES

“ POÈTES-MISÈRE ”

MALFILATRE ✽ GILBERT ✽ IMBERT GALLOIX ✽
AUGUSTE LE BRAS ✽ VICTOR ESCOUSSE
✽ ÉLISA MERCEUR ✽ ÉMILE ROULLAND ✽
HÉGÉSIPPE MOREAU ✽ ALOYSIUS BERTRAND ✽
✽ LOUIS BERTHAUD ✽ J. P. VEYRAT ✽ ALBERT
GLATIGNY ✽ EMMANUEL SIGNORET

CHOIX DE POÉSIES

Illustré de neuf Portraits



LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS

118714
26/9/11



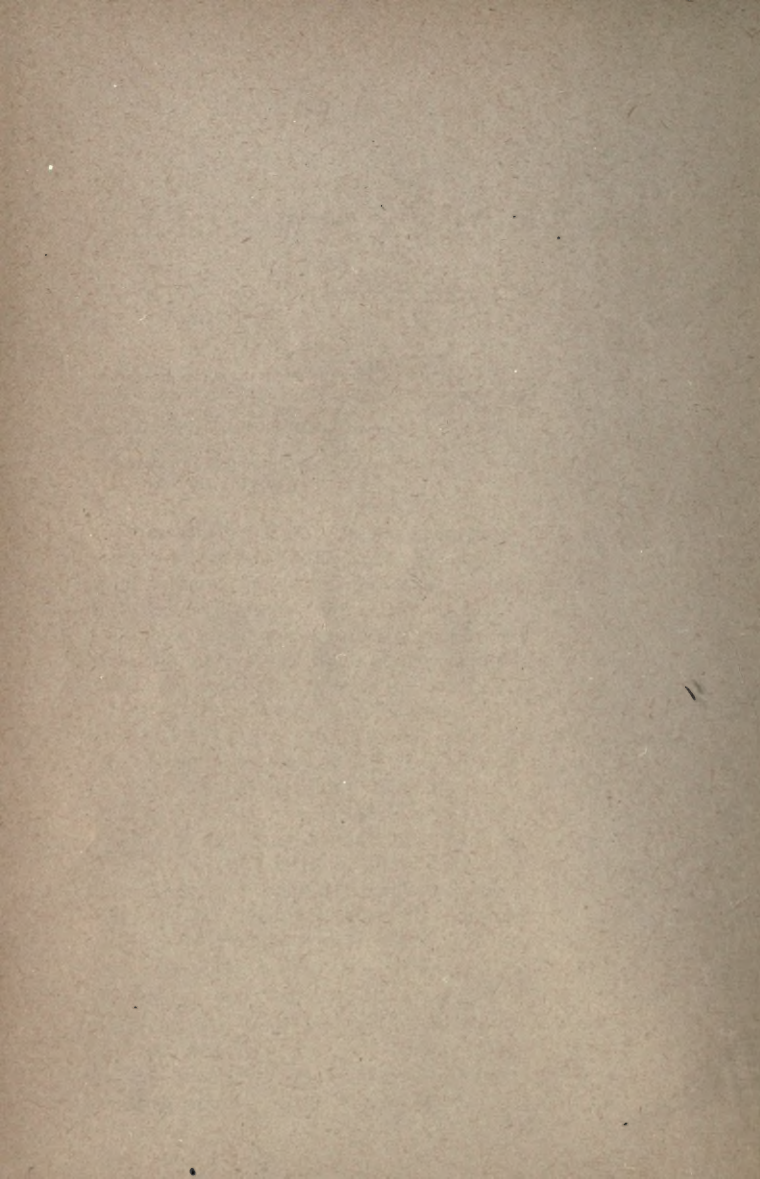
PQ
1181
S4

POUR MON VIEIL AMI

ALFRED COUPEL

Bien cordialement.

A. S.



LES "POÈTES-MISÈRE"

« Si le public ne s'occupe guère d'habitude que des étoiles de première grandeur, il n'en existe pas moins dans les cieux des lueurs vagues qu'on néglige, et qui sont parfois des mondes considérables observés depuis longtemps par une certaine classe d'astronomes, et qui jouent un rôle important dans l'harmonie universelle. »

THÉOPHILE GAUTIER

C'est un bien douloureux chapitre de notre littérature... De cette parade bariolée qu'est la vie des lettres où chacun s'efforce à jouer de son mieux le rôle que le hasard lui a distribué, de ce décor de féerie que depuis des siècles un même effort a imaginé, créé, réalisé et maintenu debout, — qui donc s'avise de rechercher quelles misères et quels désespoirs se cachent derrière tout cela ? L'âme du public est étrangement semblable à l'âme féminine qui va d'instinct vers la beauté, vers la jeunesse, vers la force et tout ce qui s'impose et domine : elle va vers ceux qui réussissent. Ceux-là seuls vraiment l'intéressent. A peine le malheureux qui tombe en route avant d'avoir atteint le but, verra-t-il quelques mains amies se tendre vers lui, à peine s'il recueillera un regard de pitié.

Malfilâtre, Gilbert, Roulland, Galloix, Bertrand, et la douce et tendre Elisa Mercœur, Berthaud, H. Moreau, Veyrat, Le Bras, Escousse, Glatigny, Signoret, — la liste est longue ! — pauvres dédaignés, pauvres méconnus marqués au front du signe des malheureux, vous êtes les victimes de la rude bataille littéraire, vous êtes les poètes maudits, les « poètes-misère », nés trop faibles et trop fiers pour affronter la vie. Pourquoi vous être donné tant de mal, pourquoi avoir laissé tant de place à l'idéal dans vos

cerveaux exaltés? On ne devait point prendre garde à vous, on ne devait point vous entendre, et, en naissant, vous étiez condamnés à tous les écœurements et à toutes les turpitudes. Esprits simples et passionnés, cœurs gonflés d'orgueil et d'ambition, croyant fermement qu'il n'y a pas d'autre occupation au monde que de faire des vers, vous vous êtes volontairement désintéressés, dans votre enivrement d'art, des soucis de l'existence matérielle, préférant mourir plutôt que de renoncer à votre rêve. Tous. — Escousse est ici l'unique exception — vous étiez arrivés du fond de votre province, vers cet immense et rayonnant Paris; tous vous espériez y trouver la fortune et la consécration suprême... Vous aviez trop préjugé de vos forces. De ce Paris dont vous accouriez faire la conquête, que connaissiez-vous? De loin, lorsque vous regardiez de son côté, l'horizon vous apparaissait tout embrasé, mais cette lueur du ciel que vous preniez pour une auréole de gloire, ne devait être pour vous, hélas, que l'auréole des martyrs morts pour leur foi. Graves et si sincères, fiers et intransigeants, tout d'un bloc, que veniez-vous faire dans cette ville où la prostitution physique et morale coudoie la bassesse, le mensonge, la ruse et la lichéité, où celui qui veut réussir doit se dédoubler, se multiplier, tantôt flatteur jusqu'à la platitude, tantôt arrogant jusqu'à l'insolence, toujours habile, dissimulé, calculateur! Connaissiez-vous la blague parisienne, ce dissolvant de toutes les énergies et de toutes les audaces qui vous use peu à peu, qui vous anéantit petit à petit, si épaisse que soit la cuirasse dont s'abrite notre confiance et notre foi? Saviez-vous, pouviez-vous prévoir les âpretés de la vie de Paris, les ardeurs de ses luttes, les affaires de ces combats journaliers? Non, vous ne connaissiez que ce que votre cœur vaillant et votre cerveau enfiévré vous avaient enseigné; vous pénétriez dans la fournaise, l'âme confiante et sereine, toute débordante d'espérance. Ah! si l'on vous avait dit, à vous qui ne rêviez qu'art pur et désintéressé, que le public resterait indifférent à vos efforts, que les théâtres, les éditeurs, les grands journaux ne s'ouvriraient pas comme par enchantement devant votre désir; si l'on vous avait dit que, pour vivre,

il vous faudrait « faire des lignes » dans des petites feuilles qui ne payaient point toujours d'ailleurs; que votre inspiration enflammée, il vous faudrait la mettre au service de parfumeurs et de confiseurs assez amateurs de poésie pour donner à rédiger leurs réclames en vers, que vous devriez accepter des besognes écœurantes de dictionnaires, remplir des emplois de pions ou de journalistes crottés, toujours crevant la faim et la misère; si l'on vous avait dit que vous connaissiez un à un tous les stades qui mènent de la mansarde à l'hôpital... ou au suicide, peut-être seriez-vous restés dans votre petite patrie, auprès de vos amis, de vos parents, vivant modestement mais heureux?! Mais non, si l'on vous avait dit tout cela, vous n'en auriez voulu rien croire. A vingt ans on ne croit qu'en soi, — et en son génie! Tous, vous auriez laissé la maison familiale pour la grande ville, — la ville tentaculaire! et, d'un pas léger, le cœur confiant, vous auriez été vers votre destinée. Ainsi devait-il en être. Suivons donc vos pas, nous verrons comment meurent les enthousiasmes et se dissolvent les plus beaux rêves dans ce Paris splendide et monstrueux.



Tout de suite, dès les premiers noms qui se présentent sous notre plume, nous apercevons chez ceux que nous observons, les traits de caractère principaux et comme l'ensemble des qualités et des défauts qui se retrouveront, à un degré de puissance plus ou moins marqué, chez chacun des douloureux poètes morts de misère et d'épuisement à l'heure où la vie aurait dû leur apporter son bonheur dans l'épanouissement de la jeunesse et du talent. Chez Malfilâtre et Gilbert, au XVIII^e siècle, tout ainsi que chez Elisa Mercœur et Hégésippe Moreau, en plein romantisme, ou encore, de nos jours, chez Emmanuel Signoret, ce sont les mêmes causes qui produisent, hélas, les mêmes effets. Toujours, ou presque toujours, nous nous trouvons en face de jeunes gens au cœur chaud, au cerveau exalté et que des succès littéraires locaux ont enivrés jusqu'à la perte de tout bon sens. Pour quelques lauriers

cueillis à des concours d'Académies provinciales, pour une renommée consacrée par des petites feuilles de sous-préfectures, les voilà qui s'enflamment, rêvent de gloire... et tournent les yeux vers Paris, mirifique miroir aux ambitions ! Et dans ce Paris, ils débarquent un beau matin avec leur orgueil, avec leur foi, avec leur fringale de publicité, avec leur intransigeance, avec leur réputation de province et leurs quatre sous. Pas un instant ils n'ont douté de la réussite de leur entreprise. Ils sont jeunes, enthousiastes, ils ont du talent : n'est-ce donc pas tout ce qu'il faut pour vaincre ? Voilà ! Courageusement, ils descendent dans l'arène et se précipitent dans la mêlée sans regarder ni à droite ni à gauche, poussant devant eux, sans souci du lendemain, sûrs d'atteindre au but qu'ils se sont fixé. Leur confiance en eux est telle qu'ils vont jusqu'à faire la même confiance aux autres ; ils ont une sincérité si naïve qu'ils s'imaginent la sincérité universelle ! Pauvres enfants, quelles désillusions ils se préparent. Cependant, malgré les blessures d'amour-propre, malgré les besognes infâmes qu'ils devront accepter pour vivre, malgré les passe-droit et les injustices, les misères de toutes sortes et les dégoûts, jamais, dans les moments d'abattement les plus complets, et même sur le lit d'agonie, jamais leur intransigeante honnêteté littéraire ne capitulera, jamais ils ne feront baisser les yeux à leur orgueil, ni n'abandonneront l'idéal de leur foi.

Voici Gilbert et voici Malfilâtre, l'un venu de Lorraine, l'autre de Normandie. Tous les deux peu fortunés — le premier, normalement, aurait dû faire un honnête cultivateur. Après quelques succès littéraires remportés dans leur province, ils étaient accourus tenter la fortune à Paris. Malfilâtre, comme Gilbert, avait une candide confiance en son génie, mais, peut-être n'avait-il pas en lui la soif ardente de gloire qui tortura l'auteur du *Dix-huitième Siècle*, cette satire mordante, nerveuse et aigre. En vérité, on trouve déjà chez Gilbert ce souci d'arrivisme qui caractérise les générations modernes, si pressées de se faire un nom, de jouir de la renommée. Malfilâtre, lui, marchait d'un pas plus réservé, composant à tête plus reposée et trouvant son plaisir et la récompense de son

travail dans ce travail même. S'il fut très malheureux, son humeur n'en éprouva aucune altération, à l'inverse de Gilbert que l'indifférence, dont sa personne et ses œuvres étaient entourées, avait rendu acariâtre et qui voyait des envieux et des ennemis partout. Malfilâtre (1) était surtout un mélancolique et un indécis : de là tout le mal. Pourvu qu'il pût rêver, que lui faisait le reste !

Son père qui occupait une situation honorable, lui avait fait donner une bonne éducation. On le destinait à l'état ecclésiastique, il fut même tonsuré. Mais son goût pour la poésie, et, aussi, un violent amour, le détournèrent de l'Eglise. Il entreprit alors l'étude du droit. Le prix qu'il remporta, en 1758, à l'Académie de Palinods de Rouen pour son ode : *Le Soleil fixe au milieu des planètes*, décida de sa vocation. Marmontel ayant fait insérer sa pièce dans le *Mercur*, Malfilâtre n'y tint plus, il vint à Paris. Un moment il fréquente les encyclopédistes, puis il se rapproche des cléricaux. Il est dans la misère. Heureusement, un éditeur traite avec lui pour une traduction de Virgile à laquelle il travaille depuis longtemps. Vers la même époque, le comte de Lauraguais l'emploie comme secrétaire mais, bientôt, il abandonne cette place pour entrer chez le comte de Beaujeu qui mettait à sa disposition un appartement à Vincennes. Pourquoi s'embarassait-il, alors, de son père et de sa sœur ? Celle-ci, en effet, s'étant mariée à un débauché, Malfilâtre vit ses modestes ressources s'envoler comme plumes au vent. Bah ! n'a-t-il point une fortune en lui ? Qu'on lui permette de travailler et bientôt la prospérité reviendra sous son toit. Voilà ce qu'il se disait à lui-même, ce qu'il disait à ceux qui s'offraient à lui venir en aide, car il était trop fier pour avouer sa misère, et il avait trop confiance en son génie pour se décourager jamais. En attendant, il se débat dans les horreurs de l'indigence. Traqué par ses créanciers, il se réfugie à Chaillot, sous le nom de Laforêt. C'est là que la bonne Madame Lanoue ira le chercher. Il lui

(1) Malfilâtre (Jacques, Charles-Louis), né à Caen, le 8 octobre 1733.

doit de l'argent, mais la tendre femme a été touchée des infortunes du poète, elle a été conquise par sa douceur, sa mélancolie et peut-être aussi par sa jolie figure, et elle ne songe plus à réclamer ce qu'on lui doit. Malfilatre, épuisé et gravement blessé à la tête, va mourir sur la paille, dans un infect galetas. — elle n'hésite pas. Le malheureux sera transporté chez elle, et elle le soignera avec le dévouement d'une mère pour son fils. Malheureusement, ni les soins de la compatissante femme, ni la science des médecins n'empêcheront la maladie de s'aggraver. Après deux ou trois mois de langueur, de souffrance, après avoir supporté plusieurs opérations cruelles, Malfilatre s'éteignit, le 6 mars 1767.

La fin de Gilbert fut aussi douloureuse et plus lamentable encore, car il ne connut point, à ses derniers moments, les soins dévoués d'une femme compatissante : il n'eut pas un ami pour lui fermer les yeux.

Le plus grand ennemi de Gilbert (1) — et il en eut beaucoup et s'en crut bien davantage encore! — son plus grand ennemi, sans nul doute, aura été son excessif orgueil, un orgueil hypertrophié! Ce fut lui qui, à chaque déconvenue, l'exalta, l'aigrit et le rendit impossible à tous et à lui-même. Mais ce fut lui aussi qui lui dicta ses satires, le meilleur de son œuvre, où éclate toute la fougue vindicative de son humeur, toute sa haine pour les gens en place, qui distribuent, d'un cœur léger, le talent et les faveurs aux uns, alors qu'ils n'ont qu'indifférence ou mépris pour les autres. Et c'est parmi ceux-là qu'il se rangeait, jugeant la vie en pessimiste, souffrant d'être méconnu, aggravant la tristesse de sa vie misérable d'une insondable rancœur. C'est un « aigri ». Il y a deux raisons à cela : d'abord ses déceptions littéraires, il se pose en victime de

(1) Gilbert (Nicolas-Joseph-Florent) fils de Jean-Pierre Gilbert, cultivateur aisé, et de Marie-Jeanne Blancheville, né à Fontenay-le-Château, près d'Épinal (Vosges), le 15 décembre 1750. Son premier maître fut un jésuite. Mis par la suite au collège de Dôle, il y demeura jusqu'en juillet 1766. A la mort de son père (1768) il part pour Nancy. Il donne des leçons et tente d'ouvrir un cours de littérature. Il fait imprimer ses premiers essais, un roman persan et quelques poésies. Arrive à Paris en 1774. Mort à Paris, le 16 novembre 1780.

l'Académie qui n'a pas couronné ses odes : *Le Poète malheureux*, et *Le Jugement dernier*; ensuite, les difficultés nombreuses survenues entre ses frères et lui au sujet de la succession de leur père. Il devint en effet lui revenir quelques biens qui l'aideraient à vivre... et voilà qu'il va bientôt tomber dans la plus affreuse détresse. — A son arrivée à Paris, il s'était adressé à d'Alembert pour lequel il avait une recommandation, mais le philosophe était un protecteur problématique. Gilbert s'en aperçut vite. Nouvelle déception, nouveau motif d'humeur ! Livré à lui-même, il se lamente, s'exalte, traîne la misère et s'épuise.

Ajoutez à cela « qu'il manquait de la fécondité qui multiplie les travaux, de l'industrie qui sait les faire valoir. Il était roide et gauche, timide et fier à la fois... Il avait dans le talent la hauteur de son inspiration et de son ambition, dans le caractère la double tristesse de son honnêteté et de sa pauvreté. Il ne savait ni tourner un madrigal, ni sourire à tout, même à l'affront, avec une belle révérence. Médiocre et vain, il eut pu s'accommoder de la médiocrité des autres, faire un sort à la sienne et trouver encore à glaner ces petites bonnes fortunes de la vanité qui sont à la portée de tout le monde. Mais il avait du talent : il le savait et ne le cachait pas. Il était orgueilleux et sérieux, dans ce siècle égoïste et frivole, qui se méfiait de la gravité et ne pardonnait pas à l'orgueil, passion trop haute pour lui... » (1). Manquant de gaieté, crispé et absolu, quelle piètre figure le pauvre diable dut faire, avec ses vêtements râpés, sa pâleur sinistre et son sourcil froncé, dans les rares salons où il se hasarda ! Sans doute comprit-il lui-même que le monde n'était point pour lui. Il se réfugia dans son taudis, en proie à toutes les haines et à toutes les angoisses de la misère.

« Ma vie est-elle de quelque prix à vos yeux ! » — écrit-il, un jour de détresse, à d'Arnaud (2) qui s'était souvent

(1) De Lescurc.

(2) Bacular d'Arnaud, auteur dramatique, né en 1718, mort en 1805.

montré bon pour lui. — « Voulez-vous me la sauver? C'en est fait, Monsieur, la funeste prophétie du *Poète malheureux* s'accomplit, si vous ne m'arrachez du tombeau. La plus terrible des maladies m'y traîne lentement depuis plus de six mois. Son terme approche, je le sens; et le plus faible retard dans vos secours peut les rendre inutiles. Je finis, car les larmes et les sanglots me suffoquent. Vous, Monsieur, qui avez du cœur, vous en devinez la cause... »

Et nous aussi, nous la devinons, la cause!...

Il devait cependant sortir de ce mauvais pas et connaître brusquement le succès avec tous les avantages qui marchent à sa suite. Cela se produisit à l'occasion de la publication de sa satire : *Le Dix-Huitième Siècle*. Le scandale fut étourdissant. Et si Gilbert se fit de terribles ennemis, il se fit aussi des protecteurs puissants. Fréron et M. de Beaumont, l'archevêque de Paris, s'emploient pour lui. Une pluie de pensions s'abat sur ses épaules : pension de huit cents livres, sur la cassette du roi, pension de cent écus sur le *Mercur de France*, pension de cinq cents livres sur la caisse épiscopale des économats, sans compter des étrennes annuelles de six cents livres de la part de Mesdames, tantes du roi... Il était écrit qu'il ne jouirait pas longtemps de ce bonheur bien mérité! Un matin, qu'il montait à cheval, en compagnie d'un jeune Anglais dont il était le précepteur, il fit une chute malheureuse et se blessa profondément à la tête. On le transporta tout d'abord à Conflans-les-Carières, près Charenton, où il habitait pendant l'été une maison proche de celle de l'archevêque de Paris. Mais il eut un tel accès de délire qu'on dut le conduire à l'Hôtel-Dieu. Il subit, sans succès, l'opération du trépan. Avec des moments de parfaite lucidité, Gilbert, souvent, déraisonnait jusqu'à la folie. Dans une de ces terribles crises, il avala la clef de la cassette qui renfermait ses manuscrits et ses économies. La clef demeura dans l'œsophage. Malgré tous les efforts des médecins, Gilbert mourut : il n'avait pas trente ans. Du moins avait-il pu écrire — durant une heure de parfaite raison — cette *Ode imitée de plusieurs psaumes*, qui est bien le plus touchant

et le plus inspiré des adieux qu'un poète mourant ait jamais adressé à la vie.

*
**

Malfilâtre et Gilbert sont-ils vraiment les premières de ces victimes littéraires dont nous allons voir croître le nombre avec le XIX^e siècle? En vérité, il y eut bien avant eux des écrivains et des poètes pauvres, et l'on vit trop souvent des gens de lettres misérables aller tendre la main à la porte des grands. Mais les conditions de l'existence n'étaient pas les mêmes alors. De cette mendicité, qui donc s'étonnait? elle était dans les mœurs et les gens haut placés venaient souvent d'eux-mêmes au secours des beaux esprits nécessiteux. Et puis, aux XVI^e et XVII^e siècles, la littérature n'était-elle pas presque exclusivement cultivée par les classes nobles ou aisées. L'homme de lettres proprement dit, qui vit de sa plume, n'existait pas. La littérature n'était pas encore un métier. Or, on peut considérer que tout le mal vint de ce qu'on changea un art en profession. Si Gilbert et Malfilâtre, qui étaient nés sans fortune, n'avaient pas cru à la possibilité de gagner leur vie en faisant des vers — quelle folie! — nous n'aurions pas eu à enregistrer leur fin lamentable. Sans négliger leur talent, ils se seraient employés à des besognes plus lucratives. Mais non, ils se crurent suffisamment armés pour affronter la vie. L'extraordinaire odyssee d'un J.-J. Rousseau avait dû exalter leur imagination qui n'avait cependant point besoin de stimulant. L'amour de la gloire s'était emparé de leur jeune cœur, et dans leur simplicité d'enfant du peuple, ils s'étaient imaginés que le monde entier allait tourner les yeux vers eux dès leurs premiers essais poétiques. Et ce sont les conditions mêmes de leur naissance, et leur foi naïve, et leur exaltation, et leur volonté, — leur préméditation, pourrait-on dire, — de réussir dans les lettres et nulle part ailleurs, ce sont ces stigmates nouveaux à leur époque qui les apparentent à tous ces poètes-maudits que nous allons voir défilér. Malfilâtre et Gilbert ont inauguré, en quelque sorte — et de quelle triste façon, grand dieu! —

une ère nouvelle de notre histoire littéraire. Ils auront été véritablement les premiers exemples, les premiers types. — je ne voudrais pas dire de *ratés*, le mot ne serait pas exact, mais les premières victimes de la déclassification sociale et du besoin de s'élever au-dessus des conditions dans lesquelles on était appelé à vivre. A ce point de vue, il n'est pas autrement paradoxal d'écrire qu'ils avaient en eux déjà les germes de cet esprit moderne, grisé d'indépendance, individualiste jusqu'à l'excès et qu'assoiffe un désir jamais satisfait de renommée.

A aucun moment, sans doute, si l'on s'en tient au domaine de la poésie, il n'y eut en France un débordement d'activité plus grand, une poussée plus formidable d'individualisme, une course plus échevelée vers la gloire que dans la première moitié du siècle dernier. Avec l'avènement du Romantisme, nous avons atteint, d'un seul coup, au paroxysme de l'exaltation et de l'invraisemblance. Aussi cette époque aura-t-elle été celle des plus profondes, comme des plus nombreuses infortunes littéraires. Chaque matin donnait naissance à un poète de génie, mais chaque soir voyait mourir sur le grabat infect de quelque mansarde, un pauvre jeune homme désabusé et qui s'était cru génial lui aussi.

Combien de misères inconnues, de suicidés ignorés? Heureux ceux qui purent à temps retourner dans leur tranquille province, et bien inspirés ceux qui, à l'instar de Jérôme Paturot, de Louis Reybaud, abandonnèrent le commerce des muses pour celui des bonnets de coton. Que le pauvre Imbert Galloix n'eût-il l'idée de suivre ce prosaïque exemple; il se fût épargné la misère et le lit d'hôpital.

*
*
*

Imbert Galloix! qui donc se souviendrait de cet enfant de vingt ans, si Victor Hugo ne lui avait pas consacré quelques pages émues (1).

(1) Galloix (Jacques Imbert), né à Genève le 22 janvier 1807. Il devait succéder à son grand-père dans le modeste emploi de professeur d'écriture

« Imbert Galloix — a écrit le poète des *Châtiments* — était un pauvre jeune homme de Genève, bien élevé et bien lettré d'ailleurs, qui vint à Paris n'ayant pas devant lui de quoi vivre plus d'un mois, mais avec cette pensée qui en a leurré tant d'autres, que Paris est une ville de chance et de loterie où quiconque joue bien le jeu de sa destinée finit par gagner; une métropole bénie où il y a des avenir tout faits et à choisir que chacun peut ajuster à son existence; une terre de promesse qui ouvre des horizons magnifiques à toutes les intelligences dans toutes les directions; un vaste atelier de civilisation où toute capacité trouve du travail et fait fortune; un océan où se fait chaque jour la pêche miraculeuse; une cité prodigieuse, en un mot, une cité de prompt succès et d'activité excellente d'où, en moins d'un an, l'homme de talent qui y est entré sans souliers ressort en carrosse ».

Ce fut un beau jour d'octobre 1827 que Paris vit arriver dans ses murs ce grand jeune homme un peu courbé, l'œil brillant, les cheveux noirs, les pommettes rouges, vêtu d'une extraordinaire redingote blanche encore assez propre, le chef recouvert d'un vieux feutre, les pieds chaussés de souliers qui faisaient eau de tous bords. — Timide, d'une timidité maladive, il allait voir les gens pour se recommander à eux, pour leur demander des conseils, pour leur soumettre quelque manuscrit, et, une fois chez eux, une fois assis, il gardait son manuscrit dans sa poche et parlait de choses vagues.

Qu'on ne s'y trompe pas, il avait quitté Genève où ses premiers essais poétiques étaient passés inaperçus, poussé

que celui-ci occupait. Il vint à Paris en octobre 1827. Mort à la maison Dubois d'une espèce de phthisie, le 27 octobre 1828.

Son père, J.-J. Galloix-Berard, est mort à Vernier le 22 décembre 1831. Sa mère, née Catherine Malan, mourut à Genève, quelques jours après sa naissance, le 26 janvier 1807.

La famille Galloix était originaire de Bussy-en-Bourgogne par Jacob Galloix, troisième aïeul du poète. Jacob fut reçu Bourgeois de Genève le 30 mai 1719, pour 700 florins, 10 écus à la Bibliothèque et 4 fusils assortis (*Extrait d'un travail sur Imbert Galloix, par Mlle Marguerite Bret, d. Genève*).

par cette ardente fièvre de curiosité et d'arrivisme qui poussera tous ses semblables. « Il voulait voir Paris, entendre Paris, respirer Paris, toucher Paris » — et aussi le conquérir ! — Mais, hélas, à l'ardeur des premiers mois, un profond découragement devait faire place petit à petit, et, dans les derniers temps de sa courte vie, son âme se remplira d'amertume et d'une lassitude sans nom.

Il se retourne alors vers son pays natal : « Il est des moments où je rêve à tout ce que j'aimais, où je me promène encore sur Saint-Antoine... Oh ! que je regrette et ma chambre de Genève où j'ai tant souffert, et mon oncle, et votre coin de feu, et les visages connus, et les rues accoutumées... Ennui d'une âme flétrie à vingt et un ans, doutes arides, vagues regrets d'un bonheur entrevu plus vaguement encore comme ces gloires du couchant sur la cime de nos montagnes, douleurs positives, douleurs idéales, persuasion du malheur enracinée dans l'âme, certitude que la fortune, quoique un grand bien, ne nous rendrait parfaitement heureux, voilà ce qui tourmente ma pauvre âme ». Et il laisse échapper cette exclamation lamentable : « Oh ! qu'ils sont malheureux ceux qui sont nés malheureux ! »

Sainte-Beuve, Charles Nodier, Alexandre Soumet, Victor Hugo, Alfred de Vigny s'intéressent à lui. Ils viennent à son aide autant qu'ils peuvent : « Je vous envoie la moitié de ce que je possède en ce moment. Jamais, si ce n'est aujourd'hui, je n'avais regretté d'être si pauvre », — lui écrit Nodier. Plus d'une fois, ils se cotiseront pour payer son terme (1). Mais le pauvre jeune homme est vite à bout de santé et d'espérance.

Son débile courage est brisé, ses faibles forces sont épuisées. Après avoir cherché partout et en vain l'emploi de son talent, il a compris qu'on ne soumet pas le sort en quelques semaines : une détente s'est produite en lui, ses nerfs se sont affaiblis, sa volonté a fléchi ; il est sans énergie aucune, incapable de résister, de lutter contre la misère qui l'envahit chaque jour davantage. Et c'est

(1) Galloix habitait non loin de l'Odéon, au quatrième étage d'une maison de la rue des Fossés Saint-Germain-des-Prés.

avec une entière vérité que Victor Hugo a pu écrire « il se laissa mourir ». On lui avait trouvé de menues besognes qui eussent pu lui permettre de manger du pain. A peine s'il essaya de les faire; le dégoût le prit, il refusa tout. C'est qu'il n'était pas venu à Paris pour rédiger des notices de dictionnaires; il poursuivait d'autres rêves, d'autres ambitions, et puisqu'il ne pouvait les atteindre, à quoi bon se débattre plus longtemps?... « Ah! que je souffre, et que j'ai souffert! — s'écrie-t-il — j'ai eu des heures, des journées entières où mon désespoir approchait de la folie. Fatigué, crispé physiquement et moralement, crispé à l'âme, j'errais sans cesse dans ces rues boueuses et enfumées, inconnu... »

Ce sont des navrances à la *René* qui le conduisent jusqu'à douter de son talent; il jugeait ses vers avec une sévérité désabusée. Et il avait tort, car, si sa pensée — selon les expressions de Victor Hugo — était toujours déchirée par le trop laborieux travail de l'enfantement et n'emplissait qu'à grand'peine les sinuosités du rythme, on trouvait, en revanche, dans ses vers, des « curiosités de rime et de forme » nullement négligeables. Enfin, il était vraiment doué pour l'élégie. « Là, sa poésie était parfois aussi palpitante que son cœur; à force de souffrir, le poète devenait un homme, son élégie devenait une confidence, son chant devenait un cri, alors c'était beau ».

Dans les derniers mois de sa lamentable existence, il était obsédé d'une étrange idée : quitter Paris et passer en Angleterre. L'Angleterre était le pays de toutes les vertus, et les Anglais possédaient toutes les perfections. Evidemment la vie d'un Shelley et d'un Byron l'avait complètement enthousiasmé. Et c'est bien là que l'on voit quelle puissance d'idéal Galloix portait en lui et, aussi, à quelle exaltation romantique il se laissait aller. N'en doutez pas, dans ces instants, il était intimement persuadé que si le hasard avait voulu qu'il fût Anglais et non Suisse, il aurait été riche, noble, beau, excentrique jusqu'au crime et inspiré jusqu'au génie : « J'ai lu — écrit-il — un petit poème, le *Rêve* (de Byron), qui m'a fait une impression foudroyante! » — Et voilà!

Le terrible c'est que de toutes ces idées, de toutes ces chimères, le pauvre poète devait mourir. « Quand on raconte une histoire comme celle d'Imbert Galloix — dit encore Hugo — ce n'est pas la biographie des faits qu'il faut écrire, c'est la biographie des idées. Cet homme, en effet, n'a pas agi, n'a pas aimé, n'a pas vécu; il a pensé; il n'a fait que penser, et à force de penser il a rêvé, et à force de rêver, il s'est évanoui de douleur ».

*
*
*

Plus lamentables encore la vie et la mort de ces deux désespérés, Auguste Le Bras et Victor Escousse. A peine s'ils avaient quarante ans à eux deux lorsqu'ils résolurent de quitter ce monde ingrat. Pourquoi ils se tuèrent? Ce fut moins par misère que par suite d'un malentendu : l'un et l'autre auront été les victimes de leur sincérité et de leur foi ingénue. Comme deux enfants naïfs et exaltés qu'ils étaient, ils avaient pris au sérieux le sentimentalisme effréné, particulier à leur époque; il ne surent point faire la différence entre la réalité et la littérature; pour eux, c'était tout un, pour eux la littérature était la seule réalité, cela formait un bloc intangible et leur suicide fut, en quelque sorte, et si l'on ose dire, l'aboutissant logique de leurs idées et de leurs théories. Enthousiaste de poésie et de liberté, passionné et mélancolique, avec sa belle figure pâle où brillaient deux grands yeux aux cils noirs, solennel et méditatif ne riant jamais. Le Bras (1) personnifiait le héros romantique. Romantique, au reste, il l'était jusqu'à l'âme.

Escousse 2 lui, en sa qualité de Parisien, était d'allures

(1) Le Bras (Louis-Pierre-Auguste) naquit à Lorient, 16, rue Traversière, le 30 janvier 1811, et non en 1816 comme il a été imprimé partout jusqu'ici. Il était fils de Jean-Marie Le Bras, avoué, et d'Angélique-Hyacinthe Lohier. On le destina à la marine mais, attiré par les lettres, il se brouilla avec sa famille et vint à Paris. Il fit alors la connaissance de Victor Escousse avec qui il collabora. Ils s'asphyxièrent tous deux le 18 février 1832.

(2) Escousse (Victor) était né à Paris en 1813, de parents pauvres. Pour le reste, on sait seulement qu'il était employé dans un bureau (?) et que le 28 juillet 1830, il fit le coup de feu sur la place de Grève. Le lendemain

moins ténébreuses ; c'était un grand garçon blond, au teint vermeil, à la figure ronde, ouverte et même quelque peu joviale. Mais la façade était trompeuse car, au moral, Escousse était plus sombre encore que son ami. A dix-huit ans, il avait fait représenter à la Porte Saint-Martin, avec Bocage dans le principal rôle, un drame en trois actes, en vers : *Farruck le Maure*. Ç'avait été un succès énorme ; le public avait réclamé l'auteur et lorsqu'il avait vu venir sur la scène ce tout jeune homme, presque un enfant, son enthousiasme n'avait plus connu de limites : les hommes, debout, agitaient leur chapeau, les femmes leur mouchoir, — Escousse s'évanouit.

Mais, par la suite, la chance lui sera moins favorable. Les pièces qu'il fait représenter, en collaboration avec Le Bras, échouent lamentablement. Les deux jeunes gens s'adonnent alors au désespoir et songent au suicide : « Vous le savez, écrit Le Bras à son médecin, le travail a détruit en moi la sève de la vie ; elle est trop lourde pour moi et je m'en débarrasse... » Il était épuisé : « Depuis deux mois je ne vis plus, je végète dans ce monde dont je ne fais plus pour ainsi dire partie, car je le vois à travers un voile ». Hélas ! c'était le monde tel qu'il est et la réalité des choses qu'il commençait à distinguer. Cette triste vision, il la prenait pour un rêve, ne se rendant pas compte que le rêve c'était précisément ce qui n'était plus et qu'il avait trop longtemps confondu avec la vie. Et c'est bien là encore un trait à noter : tous ces poètes, tous ces miséreux auront été des idéalistes, des *cérébraux* ; leur domaine était le rêve ; dès qu'ils ouvraient les yeux, dès qu'ils cessaient de planer dans les régions éthérées, dès qu'ils prenaient contact avec la terre, le cœur leur défaillait, et ils s'évanouissaient de dégoût. Ecoutez ces adieux de Le Bras à ses parents :

il entra au Louvre et aux Tuileries avec les révolutionnaires. D'après une lettre que nous avons trouvée dans l'*Amateur d'autographes* du 16 juillet 1865, il ressort qu'il avait une sœur actrice. Il s'agit probablement de Louise Escousse qui débuta à l'Odéon vers 1827-28 et passa ensuite au théâtre Molière, à l'Ambigu et au Palais-Royal.

Victor Escousse s'asphyxia avec son collaborateur Le Bras, le 18 février 1832. Il habitait alors 58, rue de Bondi (d'après le *Constitutionnel*).

« Mon bon père et ma bonne mère,

« Je vous trace ces lignes sur le lit de mort. Une maladie cruelle (il n'osait leur avouer l'épouvantable vérité), causée par un trop grand travail, a miné mes forces... Je vais mourir... De grâce, pensez quelquefois à votre pauvre Auguste, qui vous attend *dans un monde meilleur*.... Oh ! si maintenant la santé m'était offerte, je la refuserais : car j'envisage la tombe comme un bien. L'existence m'est à charge... Je meurs, et pourtant ne me pleurez pas, je vous en conjure, ne me regrettez pas ; car mon sort doit exciter plus d'envie que de pitié... Ceux-là seuls sont à plaindre, qui se ruent dans la tourbe du monde... »

Je vous le dis, Le Bras était né avec des ailes : son royaume n'était pas de ce monde.

Lisez, maintenant, ce billet d'Escousse :

« Je désire que les journaux qui annonceront ma mort ajoutent cette déclaration à leur article : « Escousse s'est tué parce qu'il ne sentait pas sa place ici, parce que la force lui manquait à chaque pas qu'il faisait en avant ou en arrière, parce que l'amour de la gloire ne dominait pas assez son âme, si âme il y a (1). »

Du doute, du découragement, de l'orgueil !...

Avant de consommer leur criminel projet, Le Bras et Escousse se recueillirent une dernière fois et composèrent ces vers inspirés :

*Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé !
Comme un fantôme solitaire,
Inaperçu, j'aurai passé.
Adieu, vous, palmes immortelles,
Doux songes d'une âme de feu :
L'air manquait, j'ai fermé les ailes,
Adieu !...*

Puis ils allumèrent le réchaud et s'étendirent sur le lit d'agonie...

Quelques instants plus tard, une artiste du théâtre de

(1) Le jour même de leur suicide, Escousse avait relancé son ami de ces mots laconiques : « Je t'attends à onze heures et demie, le rideau sera levé. Arrive, afin que nous précipitions le dénouement ». Le Bras fut exact au rendez-vous.

la Porte Saint-Martin, Mme Adolphe, qui habitait sur le même palier qu'Escousse, entendit, en rentrant chez elle, des plaintes étouffées et comme des râles de mourant. « Monsieur Escousse, est-ce que vous souffrez ? » demanda-t-elle. Pas de réponse. Inquiète et comme pressentant un malheur, elle court chercher le père du jeune homme ; — il demeurerait dans la maison. Il vient jusqu'à la porte, écoute et, souriant malicieusement : « Jalouse », dit-il à l'actrice.... Le lendemain il devait revenir à cette même porte et la faire enfoncer, mais trop tard : les deux malheureux avaient cessé de vivre. Le Bras était descendu à terre, sur un matelas tiré du lit, Escousse était sur le lit même. Débile et faible, la mort avait facilement triomphé de Le Bras, il n'en avait pas été pareillement d'Escousse ; à ses jambes repliées sous son corps, à ses mains crispées dont les ongles labouraient les chairs, on pouvait s'imaginer ce qu'avait dû être la lutte et combien cruelle.

Ainsi finirent ces jeunes exaltés, exemples typiques de destinées littéraires qui auraient pu être brillantes et qui s'achevaient dans le désespoir et la mort.



Certainement, dans ces excentriques années romantiques, il y eut beaucoup de pauvres jeunes gens qui connurent la misère et les sombres pensées qu'elle suggère. Mais, il faut bien le dire, ces accès de désespoir qui en conduisirent beaucoup au suicide, faisaient un peu partie du programme. On était malheureux, certes, on souffrait beaucoup, évidemment, mais ces douleurs on les rendait plus vives encore en se les exagérant, en s'efforçant de croire que jamais personne n'avait connu semblable détresse, et malchance pareille. C'est l'auto-suggestion de la misère ! Et d'ailleurs quelle littérature fit une aussi grande consommation de têtes de morts, de tombeaux, de squelettes et de revenants ? A vivre perpétuellement dans cette atmosphère de cimetière on n'y pouvait gagner qu'une exaltation morbide. Il y avait plus, on se donait la mort pour gagner l'immortalité. Et voilà bien l'acte le plus extravagant que

puisse inspirer à un jeune homme l'amour de la gloire ! Mais aussi comme cela fixe d'un trait le singulier état d'âme de ces générations des environs de 1830.

« Fanatisée — écrit la mère d'Elisa Mercœur — par la publicité que les journaux donnaient aux suicides qui désolaient chaque jour quelques nouvelles familles, et que, dans son fanatisme, Elisa regardait comme devant immortaliser les noms de ceux qui se suicidaient, elle, qui d'abord s'était laissée aller à l'indignation que lui causait cette orgueilleuse et ridicule manie de se donner la mort, finit par trouver, tant l'idée de l'immortalité a de puissance sur une jeune imagination, que l'on n'était pas bien coupable de sacrifier quelques jours d'existence à l'avantage de faire vivre à jamais le nom que l'on portait... »

Et pour qu'Elisa Mercœur, qui était jeune, qui était belle et qui, jusqu'alors, avait plutôt été favorisée du sort, adhérât à pareille théorie, on peut se faire une idée de son exaltation et juger aussi combien cette théorie funeste avait dû trouver de partisans parmi la jeunesse pauvre, ardente, ambitieuse, excentrique et paradoxale au point de préférer la mort à la vie.

Je me suis éveillée et des chagrins sans nombre,
En pesant sur mon cœur, sont venus le flétrir.

Ainsi s'exprime Elisa Mercœur (1). En des temps moins lyriques, elle se fut certainement montrée moins impatiente d'arriver, elle aurait offert moins de prise au découragement. Mais comme ses frères en poésie, elle portait en elle ce besoin de renommée et cette fièvre de gloire qui les brûlait tous. Et c'est cela qui lui gâcha la vie et qui devait la conduire du désespoir à la tombe. Pour nous qui voyons les choses sous leur véritable angle, qui savons quels efforts, quelle patience sont nécessaires pour réussir dans ce dur métier des lettres, nous avons quelque peine à nous expli

(1) Mercœur (Elisa) naquit à Nantes, le 21 juin 1809, rue Mercœur, d'où son nom, car elle était enfant naturelle. Sa mère était une demoiselle Auman ; son père, un avoué, s'appelait Barré. Elisa vint à Paris, avec sa mère, en 1828. Elle mourut dans cette ville le vendredi 7 janvier 1835.

quer l'abatement qui saisissait ces jeunes gens romantiques à leurs premiers déboires, surtout après les succès rencontrés dès leurs débuts. C'est que précisément ces débuts étaient trop beaux, trop prometteurs, les cœurs se gonflaient d'orgueil, les esprits s'enflammaient... et, lorsque surgissaient la difficulté imprévue, l'insuccès plus imprévu encore, c'était l'effondrement total; les nerfs se détendaient brusquement, la volonté se fondait et, dans ces cœurs meurtris, il n'y avait plus de place que pour le désespoir et l'amertume. Ainsi en aura-t-il été pour la douce et tendre Elisa Merceœur, venue de sa province avec sa mère dans l'espoir de conquérir Paris et la célébrité. Toute enfant, elle avait connu dans sa ville natale de véritables triomphes. Elle avait fait preuve d'une précocité vraiment extraordinaire. Ne donnait-elle pas des leçons d'anglais à douze ans! Elle était d'ailleurs très instruite. Outre l'anglais, elle savait encore le latin, quelque peu de grec, d'italien et même d'arabe. Elle avait à peine seize ans lorsqu'elle publia ses premiers vers. Et tout de suite le succès lui était venu. En 1826, l'*Académie provinciale*, de Lyon, la nomme membre correspondante; la *Société Académique de la Loire-Inférieure* fait de même en 1827 et édité à ses frais son premier volume de vers. Puis, c'est la *Société Polymathique du Morbihan* qui lui ouvre ses portes, et la duchesse de Berri qui lui envoie cent francs, et le ministre des Beaux-Arts qui lui alloue une pension annuelle de trois cents francs...

Déjà Lamartine disait à son propos : « Je ne croyais pas au talent des femmes; cependant, le recueil de Madame Tastu m'avait ébranlé.... Cette fois, je me rends et je prévois que cette petite fille nous effacera tous tant que nous sommes ».

Elle avait dédié son livre à l'auteur des *Martyrs* : « Femme, jeune et Bretonne, lui écrivait-elle en lui envoyant un exemplaire du volume, j'ai cru que ces trois titres auraient peut-être quelques droits à la bienveillance de l'illustre écrivain que la Bretagne a vu naître... » Et Chateaubriand de lui répondre :

« Si la célébrité, Mademoiselle, est quelque chose de

désirable, on peut la promettre sans crainte de se tromper à l'auteur de ces vers charmants :

Mais il est des moments où la harpe repose
Où l'inspiration sommeille au fond du cœur. . .

On devine l'enivrement de la jeune fille au reçu de ces encouragements et de ces louanges.

Et voilà qu'un beau jour, sa mère et elle laissèrent Nantes pour la ville lumière. — Toujours la même histoire ! — A Paris, elles connurent toutes les déceptions, et elles vécurent d'un véritable régime de mendicité. Tout d'abord, Elisa avait eu la chance de trouver un protecteur en M. de Martignac, le premier ministre d'alors, — il avait porté sa pension à douze cents francs. Malheureusement, lorsqu'il tomba du pouvoir, la pension de la « Muse Armoricaïne » fut réduite d'un tiers. Huit cents francs pour faire vivre deux femmes !... Dans un moment d'absolue détresse, Elisa écrira à M. Guizot : « Sauvez-moi, sauvez-moi pour ma mère ». — M. Guizot n'est pas riche, mais il viendra cependant au secours de la pauvre fille.

Pour échapper à la misère, Elisa travaillait avec acharnement, « je travaille à force », disait-elle, elle-même... Elle achevait une tragédie, en ébauchait une autre, et elle avait des romans plein la tête... sans parler des poésies qu'elle donnait aux journaux de modes de l'époque. Il faudrait bien que la mauvaise fortune capitule, enfin. Elle ne capitula pas. La tragédie d'Elisa Mercœur ne sera pas représentée et la tendre muse, désabusée et épuisée, se laissera aller à la maladie. Mme Récamier vient à son aide, le roi et la reine lui envoient deux fois des secours, M. Guizot lui donne cinq cents francs, mais Elisa porte dans l'âme cette navrance romantique qui ne pardonne pas. Sa belle énergie des premiers jours s'est envolée, elle voit venir la mort avec un sourire, elle consent à une fin prématurée sur laquelle elle sait que le public s'apitoiera et sur laquelle elle s'apitoie elle-même. A quelqu'un qui voulait s'employer pour faire jouer sa tragédie à la Porte Saint-Martin et qui lui disait, dans l'espoir de lui faire reprendre goût à la vie : « Songez au bonheur d'être cou-

ronnée ». Elle répondait : « Le Tasse ne le fut qu'après sa mort, si j'ai même destinée et que maman me survive, elle m'apportera la couronne ».

Sa mort fut le signal d'un deuil général. Mélanie Waldor, une autre muse, prit l'initiative d'un monument, et Mme Desbordes-Valmore ouvrit, à Lyon, pour l'impression des œuvres de la jeune morte, une souscription qui fut rapidement couverte. Chateaubriand accompagna sa malheureuse compatriote jusqu'au cimetière avec Ballanche et Mme Récamier.

« Je ne pleure pas, j'envie ton sort »,

écrivit Musset sur sa tombe. Enfin, Mme d'Hautpoul composa cette épitaphe qui est bien l'expression intégrale de la vérité et qu'on aurait dû graver dans le marbre :

« Elle adorait, servait et nourrissait sa mère ! »



Or, à peine la tombe de la jeune muse refermée, la douloureuse liste des désespérés, le martyrologe des poètes-maudits, allait s'augmenter d'un nouveau nom. Après Le Bras, après Elisa Mercœur, un Breton, encore, devait mourir de misère et de découragement. Il s'appelait Emile Roulland (1) et était venu de Rennes. Ah ! la belle âme exaltée et quel esprit hanté de visions romantiques. Et, en vérité, ce qui est le plus curieux à noter, ce ne sont pas tant les détails de son aventure à Paris, si peu dissimilable de celles des autres jeunes gens dont nous nous sommes déjà occupé, que les menus faits de sa vie d'étudiant alors qu'il habitait la grise et monotone capitale de

(1) Roulland (Emile) né le 5 Avril 1802, à Hennebont, en Bretagne, où son père était alors général de brigade. — A cinq ans, il fut mis en pension, à Vannes. Il termina sa rhétorique à Saint-Lô, et sa philosophie à Avranches. — En 1825, il vint à Paris où il mourut le 14 Février 1835. Il fut enterré au cimetière Montmartre.

la Bretagne. C'est par là que nous pénétrons le plus profondément dans sa pensée, que nous nous expliquerons le mieux son état d'âme, puisque nous aurons assisté à sa formation.

Dans ce temps-là, Emile Roulland avait dix-sept ans : il étudiait le droit, mais toutes ses aspirations allaient à la littérature et il faut voir comment il s'y adonnait en compagnie d'un de ses amis ; ce sont des extravagances bizarres, romanesques, folles et singulières comme aucun jeune homme d'aujourd'hui ne serait capable d'en imaginer. Tout d'abord, ils avaient entrepris d'écrire sous forme de journal, un vaste roman dans lequel ils mettraient tous leurs rêves, toute leur exaltation. La vie de leur héros était quelque chose d'énorme, les péripéties et les phases en étaient variées à l'infini ; on y voyait des scènes où passaient, tour à tour, des anges, des diables, des filles de joie, des vierges et des religieuses ; c'était une vie inouïe, vie de passion, d'amour et de trahison, où les fantômes et les brigands, les épisodes et les événements se succédaient, se multipliaient, avec un train d'enfer et tout cela drôle, sérieux, triste, bouffon, tendre, héroïque, plein de cris et de sang — effroyable ! — Ce chef-d'œuvre, une fois terminé, les deux amis en firent la lecture à haute voix. Ils avaient choisi pour cela une nuit où le vent, la pluie, le tonnerre et tous les éléments s'étaient mis en rage. Jusqu'au jour, ils lurent, sans se soucier des heures qui passaient, en proie à une surexcitation extraordinaire : riant comme des hommes ivres, trépignant comme des épileptiques, hurlant comme des fous. Ce fut un tel vacarme que le lendemain, les voisins se plaignirent de n'avoir pu clore l'œil de la nuit.

Souvent, lors de la belle saison, ils s'en allaient dans la campagne pour assister au lever du soleil et, comme ils s'intitulaient « les enfants de la nature et des fées, des cieux et de la terre », ils faisaient monter vers l'astre éblouissant, des hymnes d'amour, des prières sacrées et des invocations lyriques. Pour résumer leurs goûts, leurs passions et leur culte, ils avaient imaginé un vocable d'une longueur démesurée et qui signifiait : *amant du*

soleil, de la mer, des astres et de la lune. Jamais on ne vit pareil délire....

Dans leur besoin d'aventures, ils résolurent de faire un voyage. Pendant dix-sept jours, ils vécurent d'une vie semblable à celle des héros fabuleux des légendes bretonnes. A pied, sans argent — dans l'espoir, sans doute, de rencontrer la fortune ou quelque princesse retenue prisonnière dans une sombre tour — ils parcoururent le pays, allant frapper à toutes les portes, persuadés que quelque chose de surnaturel allait leur arriver....

Une autre fois, afin d'aguerrir leur courage et aussi afin de jouer jusqu'au bout leur rôle byronien, ils s'en furent sur les roches et les grèves de Saint-Malo, pendant une grande tempête d'équinoxe, le soir, quand la mer était en furie. Le vent menaçait de les emporter dans l'océan, la pluie et l'écume des vagues les inondaient, qu'importe, ils ne sentaient pas le froid et pour éloigner les mauvais esprits ou les brigands qui auraient pu les assaillir, ils poussaient des hurlements sans nom et couraient de roc en roc, en brandissant de longues épées rouillées et en déchargeant dans les ténèbres de vieux pistolets d'arçon...

Voilà quel était le stupéfiant état d'esprit d'Emile Roul-land et de son camarade. Et si, lorsqu'il atteignit l'âge d'homme, il oublia de se livrer encore à des excentricités du même genre, il ne perdit, en revanche, aucune de ses folles illusions. A Paris, après de longues années de misères et de déconvenues, après les rudes épreuves infligées par la vie, à peine s'il aura quelques gestes de révolte et de découragement. Sans cesse désappointé dans ses espérances, il espérait sans cesse. Rien ne devait détruire sa candide nature; son cœur resta toujours celui d'un enfant. A trente ans, il avait en lui, ce même besoin d'extraordinaire, cette même soif de merveilleux qui le faisait jadis courir sur les routes de Bretagne, ou batailler contre le vent sur les rochers de Saint-Malo. Découragé le soir, le lendemain matin le retrouvait confiant, persuadé sans doute que la journée ne s'écoulerait pas sans que la Fortune soit venue vers lui vêtue d'une robe de fée, tissée d'or et d'argent.

A Rennes, il avait remporté de brillants succès comme avocat, mais il s'était vite dégoûté de la chicane judiciaire. Il y avait en lui une source de poésie qui ne demandait qu'à jaillir, et dont il entendait le murmure berceur. Et, un beau matin, il s'était décidé à venir tâter du métier littéraire à Paris. Lorsqu'il était arrivé dans la grand'ville, il avait vingt-quatre ans. C'était un grand garçon, maigre, au dos voûté. De longs cheveux très blonds, de petits yeux bleus et clairs, des sourcils à peine marqués, un nez long, de grands traits et un teint pâle et mélancolique donnaient à sa physionomie un caractère particulier et une forte originalité. On aurait pu le prendre pour un Ecossais.

Les premières années de son séjour à Paris s'écoulèrent assez aisément, grâce à la petite mensualité que lui envoyait son vieux père, mais lorsque celui-ci mourut, Emile Roulland se trouva réduit à ses seules ressources. Comment il vécut durant près de huit ans? — Il avait un frère officier; évidemment, le soldat venait en aide au poète. Du moins, à lui, on ne saurait reprocher, comme à tant d'autres, de n'avoir rien tenté pour réussir dans la vie. Les meilleures heures de ses journées il les passait à courir les ministères, à solliciter l'appui de celui-ci ou de celui-là. C'est au point qu'il ne trouvait pas une minute de tranquillité et de calme pour travailler. S'il ne réussit à rien, ce fut sans doute la faute de sa nature indépendante et peu souple. Certes, il demandait partout un emploi, mais il voulait un emploi digne de sa naissance, de son instruction et digne de son intelligence, et peut-être mettait-il dans le ton de ses demandes une dignité fière et maladroite qui n'allait point aux manières qu'on s'attend à trouver chez un solliciteur.

Enfin, après bien des déceptions, il était revenu à sa chère poésie. Il ne demandait plus rien. Il avait compris qu'il devait abdiquer tout espoir; il se résigna. Qui dira sa navrance et ses angoisses, sans vêtements, sans chaussures, et doutant souvent d'un asile! Ainsi arriva le mois de février 1835. Pris d'un abattement général, d'une énervation invincible, il languit pendant une quinzaine de jours et subitement — comme meurt une lampe à bout

d'huile — dans la nuit du quatorze, il s'éteignit à bout de forces....

« Ceux qui assistaient — a écrit Boulay-Paty qui fut l'ami d'Emile Roulland — au Théâtre-Français, le 12 février 1835, à la première représentation du *Chatterton*, d'Alfred de Vigny, ne s'imaginaient pas que là, derrière la toile, au n° 149 de la rue Saint-Honoré, le même drame avait lieu, réel, vivant, terrible. Un jeune homme misérable, plein de talent, allait mourir aussi, lui. Quel étonnant rapport il y eut entre la première représentation de cette pièce et la fin de Roulland, arrivée à trente-six heures d'intervalle et à quelques pas de distance ! La fiction et la réalité, le souvenir et l'agonie présentes étaient là ! »

*
**

En apprenant cette mort, Alfred de Vigny adressa ce billet à Hippolyte Lucas :

« Monsieur, je viens d'être vivement ému de cette fin déplorable de M. Emile Roulland. Quoi ! Pendant que je plaidais sa cause, il mourait ainsi. Si je l'avais pu, j'aurais quitté le théâtre pour aller pleurer auprès de son lit. Voilà un martyr de plus. Hélas ! Ai-je crié dans le désert ? En fera-t-on encore de nouveaux ?... »

Que ne peut-on répondre au poète : non, il n'y en aura plus de martyrs ; non, tu n'as pas crié dans le désert, ta voix a été entendue, le monde est devenu moins dur aux pauvres rêveurs et eux-mêmes se sont assagis ! Cela, nous ne pouvons point le dire, parce que, nous le savons, la liste n'est pas encore close des malheureux écrivains qui connaîtront les illusions claires, les sombres découragements et les sanglants désespoirs ; nous ne pouvons pas le dire parce que, nous le savons, dans ces mêmes temps où le public s'apitoie au théâtre sur les douleurs de *Chatterton*, il y a dans Paris des écrivains qui souffrent la misère et la faim.

C'est d'abord le poète du *Myosotis*, Hégésippe Moreau ; puis ce sera Aloysius Bertrand, J.-P. Veyrat et son ami Berthaud ..., sans compter ceux qui viendront ensuite.

Quand Hégésippe Moreau (1) laissa Provins, où il avait trouvé ses premiers succès, pour venir chercher fortune à Paris, il avait vingt ans ; il était pauvre de ressources mais riche d'ambition. D'autre part, ayant appris le métier de typographe, il pouvait espérer gagner honnêtement sa vie (2). Malheureusement, la Révolution de juillet survint qui fit fermer les ateliers et Moreau se trouva sur le pavé. Dès lors, la vie incertaine commence. Tour à tour, nous le trouvons correcteur d'imprimerie et maître d'études dans une petite pension de la rue de la Pépinière. Déjà, il devient irritable, le mauvais vouloir qu'il rencontre partout, les difficultés qui surgissent à chacun de ses pas l'énervent et l'aigrissent. Le métier de typographe lui semble dégradant et celui de « pion » lui répugne : Il voudrait pouvoir entrer dans un journal, vivre de sa plume et de son talent. Mais, écrit-il à celle qu'il appelle sa sœur et dont l'amour aura été son plus réel soutien dans ses heures d'abattement : « Les vers, à moins d'être signés Lamartine ou Hugo, n'ont aucun débit dans Paris. Un journal qui les insérerait en ferait plutôt payer l'insertion ». — Alors, il se résigne à écrire en prose. C'est l'époque à laquelle il compose ses jolis contes qu'il plaçait ensuite dans des petites feuilles pour jeunes filles. Ce qu'il gagnait ? De quoi manger du pain et conserver sa liberté ; le reste lui importait peu. « Ma chambre est froide, l'hiver, mandait-il encore à sa sœur, mais, la nuit, j'enveloppe mon cou avec un mouchoir qui a touché le vôtre et je n'ai plus froid. Sa chambre ! Il oublie de parler des nuits où il erra par les rues, sans gîte, couchant sous un

(1) Moreau (Hégésippe) né à Paris, rue Saint-Claude, n° 9, le 8 avril 1810, fut inscrit aux registres de l'état civil sous les noms de : Pierre-Jacques Roulliot, fils de Marie-Philiberte Roulliot, née à Cluny. — Il était enfant naturel. — Son père Claude-François Moreau, petit professeur au collège de Provins, était originaire de Poligny (Jura). Hégésippe Moreau est mort à Paris, à l'hôpital de la Charité, le 19 décembre 1838. Il a été enterré au cimetière Montparnasse.

(2) Moreau avait d'ailleurs reçu une bonne éducation ; à la mort de son père, sa mère était entrée au service de Mme Guérard. Cette dame fit instruire le jeune Hégésippe avec ses deux fils, d'abord au petit séminaire de Meaux, puis au petit séminaire d'Avon, près Fontainebleau. Ses études terminées, il fut mis en apprentissage chez l'imprimeur Théodore Lebeau, à Provins.

arbre, au Bois de Boulogne, ou dans quelque bateau sur la Seine. Trouvé, un soir, dormant sur les marches de la Sorbonne, on le conduit à la Préfecture de Police où il reste plusieurs jours, sans se nommer, heureux d'avoir un abri. Découragé, exténué, n'espérant plus rien, durant les journées des 5 et 6 juin 1832, il monte sur les barricades, souhaitant qu'une balle vienne le libérer de l'existence. Mais la mort ne voulait pas de lui encore. Pendant l'épidémie de choléra qui dévasta Paris, malgré, ou plutôt à cause des prescriptions de l'Académie de Médecine qui recommandait de ne pas conommer de viandes salées, il se nourrissait de salaisons qu'il achetait à vil prix. Il alla jusqu'à se rouler dans les draps d'un cholérique. Et toujours la mort se détournait de lui. Cependant, les fatigues et les privations de toutes sortes l'avaient anémié, épuisé, il tomba malade d'un « mauvais rhume ». Il fit connaissance alors avec l'hôpital. Quand il en sortit, au bout de deux mois, Mme Camille Guérard, la fermière de sa délicieuse chanson, le reçut chez elle, près de Provins, où elle l'entoura de soins infinis et de tendresse qui, avec le grand air et le calme, lui rendirent un peu de santé.

Mais, après un court séjour à Provins où il édita un petit journal satirique, *Le Diogène*, la nostalgie de Paris l'ayant repris, il retournera à la misère. « Vous me demandez, écrivait-il, quels sont mes moyens d'existence ? Ma plume, mon espérance, la mort ! »

Enfin Moreau eut une chance dans cette vie douloureuse : un de ses amis, un ancien condisciple, lui offrit de payer l'impression de ses œuvres. Quelque temps après, *Le Myosotis* paraissait et obtenait un véritable succès, consacré par un article enthousiaste de Félix Pyat. Mais, hélas, que ce faible rayon de gloire brillait tard sur son front. Le pauvre Hégésippe sentait la mort qui était déjà en lui et un ennui terrible s'emparer de son être : « Lorsque ma journée est finie, écrivait-il (il avait repris son ancien métier de correcteur d'imprimerie), je me trouve dans ma chambre, seul, livré à moi-même, la nuit surtout... Ah ! c'est intolérable. Aussi, depuis quelque temps, j'ai imaginé de prendre de l'opium pour me faire dormir jusqu'à l'heure

où je dois revenir à l'imprimerie. Je suis arrivé à savoir juste la quantité qu'il me faut pour cela, et j'ai besoin de l'augmenter un peu tous les jours pour contrebalancer les effets de l'habitude. Le samedi soir, je triple la dose pour escamoter le dimanche et ne me réveiller que le lundi matin ».

Un pareil régime aura vite raison d'un corps amaigri et délabré comme le sien, et Hégésippe Moreau s'éteindra bientôt dans le lit du pauvre, à l'hôpital de la Charité.

*
**

Et c'est à l'hôpital encore que devait mourir l'original auteur de ce curieux livre : *Gaspard de la nuit*, Aloysius Bertrand.

Celui-là était de Dijon (1); c'est dans cette antique cité des ducs de Bourgogne qu'il avait fait ses premières armes littéraires, ses études achevées. Déjà, il s'essayait à ces petites compositions à la manière de Callot, d'une originalité si forte et qui devaient avoir tant de succès plus tard lorsqu'il sera venu à Paris et qu'il les récitera à l'Arsenal, chez Charles Nodier.

Comme tant d'autres, il déserta sa province par ambition; ses premiers succès, les encouragements qu'il recevait de Paris, de Hugo, de Nodier, de Louis Boulanger, d'Émile Deschamps, l'avaient enivré. Et il avait pris la diligence, un beau matin, pour courir après la fortune... Ce n'était point pourtant un audacieux, mais c'était un exalté, il portait en lui le feu sacré de l'idéal qui donne des forces aux plus faibles, du courage aux plus timides. Grand et maigre, le teint jaune et brun, les yeux noirs petits et très vifs, la physionomie narquoise et fine, un peu chafouine peut-être, avec ses gestes gauches, sa mise naïve et trop

(1) Bertrand (Louis, dit *Aloysius*), né le 20 avril 1807, à Cèva, dans le Piémont. Son père Georges Bertrand, officier de gendarmerie, était Lorrain; sa mère, Laurine-Marie Davico, appartenait à une ancienne famille piémontaise. Ses parents s'étant fixés à Dijon, en 1815, Louis Bertrand fit ses études au Collège Royal de cette ville. Il vint à Paris une première fois en 1828, mais ne s'y fixa définitivement qu'en décembre 1832. Il est mort, à l'hôpital Necker, le 29 avril 1841.

correcte, son défaut d'équilibre et son manque d'aplomb, il sentait son origine d'une lieue.

Ce qui devait singulièrement rendre à Bertrand la vie difficile, c'est que non seulement il allait avoir à assurer sa propre existence, mais encore il allait lui falloir subvenir aux besoins de sa mère et de sa sœur qui l'avaient suivi à Paris. Aussi, à peine s'ils étaient installés, tant bien que mal, dans un petit hôtel de la rue Notre-Dame-des-Victoires (1), la misère s'abattit sur eux. Désormais, le pauvre rêveur allait connaître, lui aussi, tous les degrés, de la souffrance et de la détresse jusqu'à l'humiliation, jusqu'à l'écoeurement final. Il se livrera aux basses besognes mal rétribuées, subira toutes les avanies, tous les affronts, sera réduit à tous les expédients. Le 29 septembre 1833, il écrit à un de ses anciens condisciples, au Collège royal de Dijon, Antoine de Latour, alors précepteur du duc de Montpensier :

« Tu as été si bon pour moi qu'il faut que je t'ouvre mon âme. Si ce n'était toi, qui soulagerait ma détresse, qui aurait pitié du poète malheureux, du poète mendiant, toujours au même échelon, suspendu sur un abîme qui se creuse chaque fois davantage à mes yeux? Encore, si j'étais seul, si je n'avais qu'une vie! Il y aurait longtemps que j'aurais brisé ma tête contre les barreaux de ma prison. Mais ma mère et ma sœur sont arrivées à Paris après avoir vendu, pour faire le voyage, le peu de meubles qu'elles possédaient, toutes leurs ressources sont épuisées, moi, je suis tombé dans un marasme qui me ronge le foie, qui m'abêtit, qui me tue lentement comme *l'aqua tofana*. Si je te disais que je suis au point de n'avoir bientôt plus de chaussures, que ma redingote est usée, je t'apprendrais, là le dernier de mes soucis : ma mère et ma sœur manquent de tout dans une mansarde de l'hôtel des Etats-Unis qui n'est pas payée. Qu'est-ce pour toi qu'une soixantaine de francs (mon Dieu, à quelle humiliation le malheur me contraint!) Quelques pièces d'argent dans une bourse, pour

(1) A l'hôtel des Etats-Unis. On le trouve ensuite rue de Beaune, n° 10, au Marais.

nous c'est un mois de loyer, c'est du pain ! Et je te dois déjà cinquante francs ! J'en pleure de rage. Mon camarade de collègue !!! Je cherche une place de correcteur d'épreuves dans une imprimerie ».

Antoine de Latour vint-il à son secours ? Probablement. Mais, en même temps qu'il lui envoyait ces quelques pièces d'argent qui devaient le tirer momentanément d'embarras, on devine *les conseils sensés, les considérations morales, etc.*, qu'il dut adresser du haut de sa SITUATION, à ce traîne-misère, assez naïf pour croire que l'art peut nourrir son homme. Les gens en place aiment volontiers à parler sagesse aux pauvres bougres qui vont, par la vie, vaille que vaille ; les mots de *bohème, de rêveur stérile, de paresseux* passent plus vite leurs lèvres que les mots d'amour et de pitié.

Aussi bien, Aloysius Bertrand semble-t-il avoir gagné sa vie tant bien que mal. A quel métier ? Comme correcteur d'imprimerie peut-être. On assure qu'il fut, durant combien de temps ? secrétaire du baron Rœderer, et qu'il collabora à nombre de petits journaux ! Au su plus, une lettre qu'il écrivait à David d'Angers, grand artiste et grand cœur, nous renseigne sur sa position. Dans cette lettre, datée du 18 septembre 1837, il avoue au statuaire que s'il n'a pas été le voir ce n'est ni par indifférence, ni par oubli, mais bien parce que les soucis de sa douloureuse existence l'en ont empêché. « J'étais moins impoli, dit-il, que malheureux ». Et il ajoute, confessant ses espoirs et ses déceptions : « Les jours se sont écoulés, et mon jour n'est pas venu. Je ne suis encore que le ver qui dort dans sa chrysalide, attendant que le pied du passant l'écrase, ou qu'un rayon de soleil lui donne des ailes ».

Déjà, il commence à sentir diminuer ses forces et il s'inquiète de ce que l'éditeur Renduel, avec lequel il a traité pour l'édition de *Gaspard de la Nuit*, ne fait pas paraître son livre. Ce livre où il avait essayé de créer un nouveau genre de prose — selon ses propres expressions — c'était l'œuvre de ces plus douces prédilections, c'est de lui qu'il comptait recevoir ce rayon de soleil dont il parle. Mais quand la malchance se colle au corps d'un

homme elle l'accompagne jusqu'au tombeau, et le pauvre Bertrand devait mourir sans avoir eu la consolation de voir imprimé son *Gaspard de la Nuit*. Pourquoi Renduel en avait retardé la parution et pourquoi il avait rétrocedé le manuscrit à Victor Pavie, l'éditeur d'Angers? On n'en saurait fournir l'explication. Toujours est-il que le livre ne vit le jour qu'en 1842 : Bertrand n'était plus là depuis un an ! La maladie l'avait terrassé — malchance incroyable! — au moment même où, sur la recommandation de David d'Angers — qui fut pour lui d'un admirable dévouement — M. Villemain allait lui accorder un secours de trois cents francs et le nommer bibliothécaire du château de Fontainebleau.

« J'ai un pied et demi dans la fosse, écrivait-il de Necker (1), à David, mais je suis tranquille et résigné comme un malade en qui va s'éteignant la passion en même temps que la vie. Si je n'ai pas le traité de l'immortalité de l'âme sous mon oreiller, je l'ai là, dans mon cœur. J'attends et je ne compte sur rien, je n'espère ni ne désespère trop. J'ai confiance complète en mon médecin. La Providence fasse le reste! »

La Providence lui vint en aide, en effet; un mois plus tard, elle le délivrait de l'existence.

Le 29 avril, lorsque David d'Angers se présenta à l'hôpital pour voir son protégé, le concierge lui dit laconiquement : « Inutile d'aller plus loin, monsieur, le n° 6 vient de mourir! » David pria alors le garçon de le conduire dans l'ensevelissoir où le cadavre avait été déposé. Il souleva la toile grossière qui enveloppait le corps et, pour conserver un dernier souvenir du malheureux poète, il crayonna ce tragique croquis que nous reproduisons dans le présent volume. Le lendemain, il assista à la mise en bière de son ami et l'accompagna, tout seul, jusqu'au cimetière de Vaugirard (aujourd'hui cimetière Montparnasse), sous une pluie torrentielle.

« *Gaspard de la Nuit*, disait Bertrand, est un ouvrage

(1) Déjà, en 1839, A. Bertrand avait fait un séjour de six mois à l'hôpital Saint-Antoine. Il entra à Necker le 11 mars 1841.

ébauché dans beaucoup de ses parties, j'ai bien peur de mourir tout entier ». Puisse l'infortuné, du haut de sa dernière demeure, voir que son œuvre lui a survécu : il aurait bien mérité cette joie suprême !

*
**

Voici maintenant les deux amis, les deux collaborateurs, Louis Berthaud et Jean-Pierre Veyrat — inséparables dans la lutte et dans la misère et que nous ne saurions éloigner l'un de l'autre ici. Nés la même année, ayant eu la même destinée douloureuse, c'est encore la même année qu'ils devaient mourir, l'un à Paris, l'autre dans son pays natal où l'épuisement physique l'avait forcé de retourner.

Ils s'étaient connus à Lyon où Berthaud (1) avait conquis une manière de célébrité en polémiquant contre le gouvernement, dans une petite feuille qui avait eu les honneurs de la Cour d'assises. Unissant leurs talents, doués tous les deux d'une verve féconde et d'une imagination audacieuse, ils fondèrent un journal de combat, l'*Homme Rouge*, sorte de *Némésis*, qui fut tout de suite populaire. Mais qu'est-ce que la popularité à Lyon ? Alexandre Dumas, qu'ils rencontrèrent à cette époque, ne leur dit-il pas lui-même : « Pour des talents tels que vous, il n'y a que la capitale ! » Et comme l'opinion du romancier répondait entièrement à leur secret sentiment, ils n'hésitèrent point longtemps ; ils émigrèrent vers Paris.

Ce que sera la vie de ces enfants ? Mon Dieu, celle de tous leurs frères pauvres, de tous les « poètes-misère ». En vain ils chercheront des protecteurs influents, en vain ils iront frapper à la porte des journaux et des revues, en vain ils ressusciteront l'*Homme Rouge* qui leur avait valu leur gloire lyonnaise, partout ils ne trouveront qu'indifférence et plus ils s'agiteront, plus ils s'enliseront. Un

(1) Berthaud (Louis) né à Charolles, en Bourgogne, le 23 janvier 1810, de François Berthaud, charpentier, et d'Anne Truillet. Il fut vitrier et s'instruisit seul, en lisant des livres. Vers 1832, il se rend à Lyon, puis à Paris en 1833. — Louis Berthaud est mort à Chaillot, chez son frère, maître charpentier, le 17 juillet 1844. Il a été enterré au cimetière Montmartre.

jour viendra, mais trop tard, où ils comprendront leur erreur : ils sont rivés à une effroyable chaîne de misère et ne peuvent la rompre. Les belles illusions, les rêves dorés sont envolés et les voilà meurtris et presque sans pain. L'ambition, la gloire, la postérité, qu'était-ce que tout cela devant les terribles nécessités de l'existence quotidienne? « Que de fois, a écrit Veyrat (1), honteux de trafiquer, pour un morceau de pain, de mes pensées les plus chères, que de fois n'ai-je pas résolu de tout endurer plutôt que de prostituer, aux yeux de la foule, les chastes impressions de mon âme! Je tenais ma parole jusqu'à ce que la faim vînt me crier : « Travaille! malheureux, si tu ne veux pas mourir! » Ah! travailler ainsi est horrible ». Moins sensitif, Berthaud ne souffrait pas au même point que Veyrat des humiliations et des déboires; les labeurs mercenaires le rebutaient moins. Peut-être aussi avait-il conservé moins d'illusions sur les hommes de son époque, tandis que son compagnon d'infortunes oubliait, avec peine, ses premiers enthousiasmes romantiques. Plus que Berthaud, Veyrat avait l'âme hautaine, il était incapable de la plus mince concession au plus innocent des caprices, et sa fierté s'était rebutée dès les premières démarches, dès les premières déconvenues. Et pourtant, malgré toutes les vicissitudes de cette vie de parias, leur caractère, à l'un comme à l'autre, ne s'était qu'à peine aigri. L'envie ni la jalousie ne s'étaient infiltrées dans leur cœur et lorsqu'ils rencontrèrent, un jour, Hégésippe Moreau, qui était dans une misère plus noire encore que la leur, n'écoutant que leur générosité, dans un touchant mouvement de solidarité, qu'on ne rencontre qu'auprès des humbles, ils n'hésitèrent point à l'accueillir dans leur grenier et à partager leur pain avec lui (2). Etrange association que celle de ces trois hommes : trois poètes et trois misères! On mit tout en

(1) Veyrat (Jean-Pierre) né le 1^{er} juillet 1810, à Grésy, petit village de l'Isère. Il était d'une famille aisée mais nombreuse (son père eut douze enfants d'un premier lit, et six d'un second). Il commença ses études au collège de Conflans (maintenant Albertville), passa ensuite à celui de Saint-Pierre d'Albigny et enfin, chez les Jésuites, à Chambéry. Il est mort à Grésy, le 9 novembre 1844.

(2) Ils habitaient rue des Beaux-Arts, n° 3.

commun, même les habits, et, ceux de Moreau étant usés, Veyrat lui offrit de profiter de sa redingote, une longue redingote verte devenue légendaire dans le quartier et qui faisait donner le nom de *Comte Vert* à son possesseur. Désormais, donc, l'un des poètes resta à la chambre et l'autre vêtit la redingote, chaque jour ainsi, à tour de rôle.

Cependant les privations, l'excès de travail et les nuits sans sommeil, ébranlaient lentement la santé de Veyrat que la phthisie guettait. Las et écœuré, sa belle ardeur vaincue par tant d'années de lutte et de misère, il comprit que sa place n'était plus dans Paris. Il partit. Tristement, laissant derrière lui toutes ses plus folles ambitions, il retourna en Savoie où il devait mourir quelques années plus tard, non sans avoir eu le temps, toutefois, de publier les poésies qui devaient assurer à son nom la modeste gloire qu'il avait si longtemps espérée !

Plus résistant, Louis Berthaud resta sur la brèche. Au *Bon Sens*, au *Charivari*, au *Réformateur*, de Raspail, il plaçait des vers satiriques, de petits articles ; il s'efforçait même de reprendre la plume de polémiste de l'*Homme Rouge*. Avec Raspail, d'ailleurs, il avait souvent des piques. C'est que Raspail, — auquel le gouvernement faisait une guerre de tous les instants, employant, pour couler son journal, toutes les armes dont il disposait — était devenu d'une irritabilité sans exemple ; il voyait des traîtres partout et se figurait que la police soudoyait tous ses rédacteurs, c'était chez lui une idée fixe. Un jour que Berthaud, malade, était demeuré deux jours sans venir au journal, Raspail l'interpella brusquement :

— Ah ! ça, monsieur, d'où venez-vous ?

Puis, sans laisser à l'autre le temps de s'expliquer :

— Je vais vous le dire, moi, d'où vous venez ! Vous venez de la rue de Jérusalem, monsieur ! Vous venez de me vendre à la police, monsieur ! Que vous paye-t-on cette besogne ?

Alors, abaissant les yeux sur ses vêtements qui montraient la corde, Berthaud dit simplement :

— Ceux qui me payent ne payent pas cher, à en juger par ma toilette, monsieur Raspail..

Ainsi vivant, toujours aussi pauvre, aussi misérable, il allait son épineux chemin. Plus d'une fois, l'idée d'en finir d'une balle avec cette vie de douleurs lui traversa l'esprit, mais, soit que sa main ait tremblé à la dernière minute, soit qu'il n'eut pas encore vidé jusqu'au bout la coupe de l'espoir, il écarta de lui l'idée du suicide. Jusqu'au bout, jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à l'épuisement complet de sa volonté, de son courage et de ses forces, il batailla contre le mauvais sort. Comme Veyrat, qu'il précéda de trois mois dans la tombe, Berthaud avait trente-quatre ans.

★★

Avec Glatigny (1), nous changeons de milieu et d'époque. Après le Romantisme, le Parnasse !

Albert Glatigny ! il faudrait la plume de Scarron pour raconter sa douloureuse et pittoresque aventure car, en vérité, l'auteur de ce délicieux recueil : *Les Vignes folles*, paraît être sorti tout vivant du *Roman Comique* de l'immortel cul-de-jatte.

Camille Pelletan nous a laissé de lui ce portrait synthétique :

« Comédien avec passion, rimeur par nature et tellement en dehors de la foule, qu'il paraissait presque lui-même être la création chimérique d'un poète, plutôt qu'un homme de chair et d'os. C'était, à vrai dire, une figure d'un autre âge, égarée en un temps prosaïque : Bohème, non pas comme Murger, mais comme Panurge ; acteur, non pas comme nos *honorables* de la scène, mais comme l'Etoile ou la Rancune ; poète que le sort fit par une étrange antithèse contemporain de M. Pailleron, et parent des grands artistes de la pléiade. Tout en lui était harmonique, sa poésie si éclatante, son personnage si étrange et d'un tel relief, sa vie qui était tour à tour une ode de Ronsard ou un chapitre de Pantagruel : tant il était né pour échapper à nos vulgarités ! »

Après avoir été saute-ruisseau chez un notaire ou

(1) Glatigny (Joseph-Albert-Alexandre) né à Lillebonne, le 21 mai 1839. Son père était gendarme. — Epousa, le 11 février 1871, Emma Dennie; mourut à Sèvres le 16 avril 1873.

un huissier, puis apprenti typographe, Glatigny s'était brusquement découvert un irrésistible penchant pour le métier de comédien. Ça n'avait pas traîné; la première troupe de passage qui s'était présentée avait fait son affaire. Engagé pour jouer les *utilités* et, au besoin, pour remplir l'emploi de souffleur, il s'était mis en route. Des années durant il devait ainsi déambuler de ville en ville, parcourant toute la France, du nord au sud. D'esprit inventif et travaillant avec une prodigieuse facilité, — facilité qui devait lui nuire, d'ailleurs, en l'amenant à produire trop vite, — il écrivait des pièces, comédies ou drames, que lui-même et ses camarades interprétaient devant un public d'occasion. Le plus immédiat résultat de ce surmenage fut une *fièvre cérébrale* qui faillit l'emporter. À peine a-t-il échappé à ce danger, qu'il en court un autre : Glatigny, poète, comédien et souffleur se prend d'un amour romanesque pour l'étoile de la troupe. Le sang coula. La belle ne répondant pas à ses brûlantes déclarations il se décida à mourir : s'armant d'un couteau — pas très grand — en présence de l'inhumaine, il se frappa la poitrine à coups désespérés. Un cri a retenti. Glatigny serait-il mortellement blessé? Non, le couteau vient seulement de se refermer, coupant traîtreusement le pouce du malheureux amant!...

Subitement, en 1856, Glatigny abandonne la comédie. Il vient à Paris et entre dans les bureaux d'un journal qui lui donne généreusement cinquante francs par mois. C'était maigre, aussi quelque temps après — ayant trouvé un nouvel engagement dans une troupe ambulante — il reprenait sa course vagabonde : — « Il était temps, écrit-il, lorsque les avances sont arrivées, j'étais couché depuis deux jours, et tenu au lit par mes souliers dont les semelles avaient entièrement disparu ».

C'est en passant par Epinal qu'il fait la connaissance de Théodore de Banville qui devait avoir une si vive influence sur son esprit et son talent.

Ce grands corps vraiment maigre et que nul lard ne barde,
C'est Albert Glatigny, comédien et barde.

Ainsi rime l'auteur des *Odes funambulesques*.

De retour à Paris, il fréquente régulièrement la fameuse *Brasserie des Martyrs* où il rencontre Manet, Mendès, Baudelaire, Astruc, etc.

Il vit de bric et de broc ; sa pauvreté n'égalait que sa naïveté et sa bonne humeur. Pourvu qu'il puisse faire des vers et acheter des livres, il est content. Les livres, c'étaient sa grande passion, tout le meilleur de son argent passait chez le libraire ; s'il en restait, il pensait alors à sa nourriture. Au reste, il était peu exigeant, un morceau de pain, du fromage, un verre de bière, il avait dîné. Ce régime ne variait guère que deux fois la semaine, les jours où son estomac se plaignant trop fort, il allait le rassasier à la table d'un ami. Il ne manquait point d'ailleurs d'emmener sa chienne avec lui. Cosette était de tous les festins ; Glatigny n'aurait jamais mangé une côtelette sans en commander également une pour sa fidèle Cosette, son amie de toutes les heures. Il avait un cœur excellent et une âme tendre. Sa naïveté et sa sincérité étaient véritablement d'une candeur admirable. Un exemple. Il assistait à la représentation d'une piécette de lui, *Le Bois*, une œuvre charmante, et comme il applaudissait d'enthousiasme :

— Tiens-toi donc, tu te fais remarquer, lui dit un ami.

Et Glatigny de répondre :

— Ne suis-je pas spectateur ? Je vois une jolie pièce, bien jouée, je l'applaudis.

Tout Glatigny est là.

Pour gagner sa vie — car ce n'était pas sa collaboration à de petits journaux qui pouvait subvenir à ses modestes besoins — il avait imaginé de mettre à profit son extraordinaire, sa prodigieuse facilité. Et un beau soir il débuta sur la scène de l'Aleazar comme poète-improvisateur. On lui lançait des rimes, les rimes les plus abracadabrantes qu'on pût trouver et, en quelques minutes, Glatigny composait une ballade ou un sonnet. Son talent — car c'était d'un vrai talent qu'il faisait montre — touchait au prodige, aussi sa renommée, en ce genre de clownerie, devint-elle rapidement considérable. Pendant quelques mois, Glatigny fut le Jacques Inaudy, le Frégoli, le numéro sensationnel des cafés-concerts.

Mais tout passe à Paris, tout lasse, aussi bien les improvisations en vers que les jongleries les plus inouïes. Alors, quand notre poète sentit le succès l'abandonner, reprenant son existence errante, il quitta la capitale pour la province. Job Lazare le vit un jour débarquer, je ne sais plus trop dans quelle sous-préfecture : « Son long torse était serré dans un mauvais paletot. Ses interminables jambes se morfondaient dans un pantalon beaucoup trop étroit, et ses pieds démesurés, chaussés de vieux sabots, battaient le pavé en cadence. Quant à son chef, il était majestueusement recouvert d'une casquette percée en plusieurs endroits ».

Il payait si peu de mine, qu'en Corse un gendarme le prend pour un dangereux criminel dont tout le monde s'occupait alors. Arrêté, jeté dans un cachot infect, où les rats grouillaient par dizaines, les fers aux pieds, il resta ainsi huit jours, grelottant de froid, les membres si meurtris qu'il fut, après son élargissement, pendant un mois sans pouvoir mettre de souliers. Souffrant déjà des premières atteintes de la maladie de poitrine, dont il devait mourir, dans quel état l'avait mis ce régime barbare, on s'en doute !

C'est de Corse qu'il écrit : « Je suis plus malade que jamais ; pas de médecin, rien, isolement complet, et la poitrine dans un état qui me fait croire que ça ne durera pas longtemps ».

Cette fois sa bonne humeur l'abandonne, il perd courage. Il va jusqu'à douter de son talent ; le dégoût se glisse perfidement dans son âme. C'est mélancoliquement qu'il regagne Paris, toujours continuant son épuisant métier d'improvisateur. Enfin, il arrive chez lui, dans quel délabrement?... mais heureux tout de même, parce qu'il va pouvoir se reposer et qu'il est auprès des siens, auprès de celle qu'il aime, — une jeune femme rencontrée à Nice deux ans plus tôt et qui devait se montrer pour lui d'un dévouement admirable : d'ailleurs elle l'aimait !...

Trois ans, il allait se débattre contre la maladie, mais, hélas, il ne devait pas être le plus fort. Après des alternatives de mieux et des rechutes chaque fois plus graves,

au trois quarts aveugle, perclus de rhumatismes, brûlé de maux d'estomac, consumé de phtisie, il s'éteignit sans avoir abandonné toutes ses illusions.

★★

Encore un nom, et nous arrêterons ce trop long martyrologe de la poésie.

Ce dernier venu s'appelait Signoret (1). Emmanuel Signoret, ils sont nombreux ceux qui l'ont connu ; il n'y a pas si longtemps qu'il nous a quittés ! Henri de Régnier, Laurent Tailhade, Paul Souchon, Le Cardonnel, Stuart Merrill, Adolphe Retté, Viélé-Griffin... et d'autres, beaucoup d'autres, ont conservé le souvenir de ce grand enfant venu du Midi, avec sa timidité, son incroyable naïveté et son insondable orgueil. Car il y avait en Signoret toutes les qualités et tous les défauts — mais amplifiés ! — que nous avons déjà entrevus chez tous les poètes dont nous sommes occupés. Et, sans avoir besoin de forcer la note, on pourrait dire que l'auteur de la *Souffrance des Eaux*, apparaît, en vérité, comme le symbole, comme la synthèse même de ces illuminés lamentables qui s'épuisèrent à la poursuite du vert laurier et ne recueillirent qu'une couronne d'épines. Il ne lui manqua rien : pauvreté, confiance, enthousiasme, sincérité, intransigeance, ambition, orgueil... L'orgueil surtout. Emmanuel Signoret, c'est le soleil de l'orgueil !

Comme l'a écrit Maurice Le Blond, « Signoret se croyait le sur-homme de sa race, la dernière métamorphose d'une famille d'Hommes-Dieux. Magnifiquement doué, il s'enivrait du parfum capiteux de sa personne. Il était persuadé que sa vie, sa présence même à la surface des choses était une victoire terrestre, un triomphe sur le chaos ». Aussi supportait-il la misère avec stoïcisme et indifférence. Savait-il seulement qu'il était misérable ? La pauvreté, c'est

(1) Signoret (Emmanuel), né à Lançon (B.-du-R.), le 14 mars 1872, de François Bénézet Signoret, cultivateur (mort en 1899) et de Marie-Aimé Aubéry (morte en 1907). Fait ses études à Aix dans un collège tenu par des prêtres. Vient à Paris vers 1894 ou 1895. Mort à Cannes le 20 décembre 1900. Le 21 août 1897, il avait épousé Mlle Thoésca, sœur d'un de ses meilleurs amis.

de la laideur, or, dans la vie, il n'attachait d'importance qu'à la beauté. Il traversa l'existence quotidienne sans la voir. « Tandis qu'il traînait, par les rues, son corps malade, mal couvert de vêtements sordides — dit Ad. Retté, — tandis que sa vue basse le faisait se heurter aux passants et aux murailles, son esprit déployait joyeusement des ailes de lumière sous les voûtes des palais d'azur fluide où habitaient ses dieux. Des rythmes souverains lui chantaient sans cesse le cantique de la Beauté; des images splendides ondoient autour de lui ». Et il oubliait qu'il avait faim. Aussi bien n'est-ce point tant la misère, dont il souffrit pourtant beaucoup, et la maladie qui le conduisirent au tombeau, que la perpétuelle exaltation dans laquelle il vivait. Chez lui, c'était un continuel enthousiasme, une vibration sans fin; il se passionnait, il tirait de chaque chose, de toute parole, et de chaque être, des sensations inouïes qui l'illuminaient véritablement mais usaient follement le souffle de sa vie. C'est cela, c'est cette tension jamais interrompue de son intelligence, cette excitation sans mesure de sa sensibilité qui ruinèrent sa faible santé et son corps débilité par les excès et les privations. C'est cela, et aussi, comme l'a dit un de ses amis, *le manque de gloire*. Pour lui, un peu de bruit autour de son nom importait plus que du pain. Du pain, n'en avait-il pas chez lui, là-bas dans son village « aux maisons blanches, sur une colline d'ormeaux et de pins, sous un ciel implacablement bleu. ». Pourtant, résolument, il avait quitté la terre natale pour venir à Paris chercher la renommée. Et quelle déception ce dut être pour son ambition démesurée, pour son orgueil forcené, que de trouver la foule fermée à sa poésie et presque hostile à sa personne. Sans doute, il ne disait pas sa tristesse, il préférait crier son dégoût; mais il souffrait. Alors, il se roidissait en lui-même, il se fortifiait de ce mépris du public imbécile, il se haussait désespérément dans sa propre estime et son orgueil avait des explosions formidables. Il n'hésitait pas, dans ces moments là, à proclamer que ses vers étaient sublimes et que jamais aucun poète n'en avait fait de plus beaux. Et il était si sincère, il était si naïf qu'il ne craignait point d'écrire dans la préface

de la *Souffrance des Eaux*, ces lignes stupéfiantes et qui, d'ailleurs, ne sont pas sans quelque vérité : « Par un lent et sublime effort, j'ai su élever ma pensée jusqu'à la forme immortelle et unique. Ce nouveau travail ne manquera pas de susciter des appréciations enthousiastes. Goëthe fit subir à son *Iphigénie* et à son *Torquato Tasso* des transformations presque aussi considérables » Vous comprenez bien qu'entre Goëthe et lui, il y a tout juste une différence de temps !... Il ne faut pas sourire. Oui, vraiment, il est aisé à ceux pour qui la vie est douce d'être modestes et réservés, mais pour les déshérités, l'orgueil n'est-il pas une des rares consolations permises?... « Puisque aucune gloire extérieure et matérielle ne descendait, il posait, sur son propre front, le tressant lui-même en couronne, le laurier que lui-même et solitaire avait cueilli. Et, dans l'orgueil, dans l'infatuation même du geste, rien de bassement égoïste ni d'intéressé ne restait. Rien d'impersonnel, de général, d'officiel, dirai-je, comme la figure qu'il évoque lui-même en ses vers. Il parle de lui-même comme d'une autre divinité (1) ». Au surplus, voici qui fera connaître Signoret mieux que tout commentaire. C'est une dédicace manuscrite relevée sur un exemplaire des *Vers Dorés*, offert par Emmanuel Signoret à son compatriote et ami Paul Souchon, le poète de ce livre superbe : la *Beauté de Paris*.

« A toi, mon Paul Souchon, plus spécialement qu'à qui-
« conque et même qu'à l'humanité, je donne ce livre.

« C'est une rouge fleur tout entière, superbe, édifiée avec
« la substance de mon cœur. Déjà son héroïque odeur, par
« torrents, plus forte que tout, a fait battre plus vite le
« cœur des jeunes hommes.

« Sans ce livre, mon œuvre d'aujourd'hui, la tienne aussi
« et celles d'immortels cœurs n'eussent point été possibles.

« Désormais, mon vœu et mon choix sont d'être un Vinci
« et un Phidias parmi les poètes. Mais mes torches san-
« glantes ont éclairé les chemins de l'Olympe.

« Aussi, retiendra-t-on ce livre d'un héros, d'un Tyrtée,
« plus violemment que les chefs-d'œuvre déjà entrepris.

(1) André Gide : *Le tombeau d'Emmanuel Signoret*.

« Car ce livre fut un chef-d'œuvre. Il inaugura ma ma-
« turité.

« Tu as écrit jadis (1893) que les VERS DORÉS jetaient
« par terre la cité décadente. Il y a plus. J'y ai ÉLEVÉ,
« JUSQU'À LA RÉALITÉ, les trames, les idées, les événe-
« ments d'aujourd'hui. Ils y sont sacrés en beauté.

« Ma poésie s'est donc créée elle-même, a créé l'histoire,
« a créé l'action. — Sujets et formes, tout y est nouveau.
« Le bondissement de cœur qui les soulève est incommen-
« surable.

« Et puis ANDROMAQUE et ses vers furieux et son ORESIE
« valaient déjà BÉRÉNICE elle-même!

« Je t'embrasse et ma main te montre encore le mont
« des laurier d'or.

« Mets sur mon front puissant tes mains mélodieuses.
« Nous alternerons sur la Lyre, mais le même cœur bat
« en nous ».

Qu'ajouter à ces lignes de feu? — Relisons seulement les
admirables vers que Paul Souchon écrivit pour son ami :

...Pleurons sur son destin!

Car il n'aura pas vu son cœur et sa pensée

Nourrir, comme il rêvait, d'un radieux festin,

Une race nouvelle à son geste élancée!

Pleurons sur son destin! Mais, par respect pour lui,

N'accusons de sa mort ni l'ombre, ni l'envie,

Ni tel homme ou lui-même : il repose aujourd'hui

Et pendant qu'il vivait il adora la vie!

★★

Voici close la liste de ces « poète-misère », de ces enfants
maudits, rêveurs quand même, venus sur cette terre avec
des cœurs d'ôtés et la foi naïve des anges; qui crurent
en leur génie et préférèrent « fermer leurs ailes » que de
sacrifier rien de leurs pensées, de leurs goûts, de leur
ambition, de leur orgueil. Tels ils étaient apparus, inté-
gralement ils s'en allèrent, n'ayant consenti à la moindre
concession. Tous, ils avaient rêvé de la Gloire et c'est la
Faim, puis la Mort qui leur sourirent tristement. Puissent
leurs noms échapper longtemps encore à l'oubli, et notre
modeste travail contribuer à leur assurer cette suprême
consolation.

ALPHONSE SÉCHÉ.

CHOIX DE POÉSIES

MALFILÂTRE

NARCISSE (1)

OU L'ILE DE VÉNUS

(Fragments)

Narcisse, dans l'île de Vénus (île heureuse, île d'amour), est aimé d'Echo, mais Junon, pour se venger de Vénus que le berger Pâris lui avait préférée, l'attire près d'une source; il se voit dans l'eau et comme la déesse abuse son esprit, il se prend d'amour pour cette image qu'il croit une nymphe.

Un ruisseau pur, dont le brillant cristal
Suit lentement une pente insensible,
Coule sans bruit, et va, d'un cours égal,
Porter la vie à l'herbe languissante,
Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naissante
Des saules verts qui bordent son canal.

En approchant, sur l'une et l'autre rive
Narcisse jette unè vue attentive,

(1) *Narcisse dans l'île de Vénus* est l'œuvre capitale de Malfilâtre ; c'est un long poème en quatre chants assez monotone, mais où l'on rencontre quelques passages vraiment gracieux et d'un sentiment très frais. — Malfilâtre avait tracé le plan d'un poème épique dont le sujet était la *Découverte du nouveau monde*. Il avait entrepris une tragédie : *Hercule au Mont Oëta*. On n'a qu'un court fragment de cet ouvrage.

BIBLIOGRAPHIE : *Narcisse dans l'île de Vénus*, Paris, 1769, in-8° — Le même ouvrage, augmenté de quatre odes couronnées par l'Académie de Rouen, de fragments de traductions des *Eglogues* et des *Géorgiques* de Virgile, ainsi que de diverses pièces, Paris, 1805, in-12. — *Œuvres complètes* : Avec une notice par AUGER, Paris, 1812, in-8° ; avec une notice par MERVILLE, Paris, 1822, in-8° ; avec une notice par P. A. A. GAUTIER, Caen et Paris, 1823, in-8° ; avec une notice de PAUL LACROIX, Paris, 1825, in-8°.

Consulter aussi : F. BOITARD : *Notices biographiques sur les hommes du Salvador qui se sont fait remarquer par leurs actions ou leurs ouvrages*, 1848, in-12. — DIDEROT *Œuvres complètes* (éd. Assézat) t. VI.

Observe tout, se poste au pied d'un saule ;
 Baisse les yeux, regarde dans les flots.

« Ah ! c'est, dit-il, c'est un être adorable,
 « Oui, c'est sans doute une divinité,
 « Qui s'offre à moi sous cette forme aimable.
 « Sur ce visage, où règne la fraîcheur,
 « Quel incarnat s'unit à la blancheur !
 « Tel au matin, quand le jour vient d'éclorre,
 « Aux traits d'argent qu'il lance à son réveil,
 « Par intervalle il mêle un feu vermeil,
 « Et le rubis légèrement colore
 « Un ciel blanchi des perles de l'aurore. »

L'amant d'Echo, frappé de tant d'appas,
 Se voit lui-même et ne se connaît pas.
 Dans le portrait que l'onde lui présente,
 Sans le savoir, il admire en détail,
 Ses propres traits, sa beauté séduisante ;
 Soit de ses dents l'éblouissant émail,
 Qui, divisant deux lèvres de corail,
 Semble appeler sur sa bouche engageante
 Des ris légers la troupe voltigeante ;
 Soit ses yeux bleus, tendres et couronnés
 De noirs sourcils fièrement dessinés.
 Peinte dans l'eau, sa chevelure noire
 D'un teint de neige augmente encor l'éclat,
 Et, descendant sur un cou délicat,
 Offre l'ébène à côté de l'ivoire.

Narcisse, épris de cet objet nouveau,
 Rougit, se trouble, et voit dans le ruisseau,
 Sur le beau front de sa jeune merveille,
 Paraître un trouble, une rougeur pareille,
 Courir un feu subit et passager,
 Et tous les lis en roses se changer.

« Toi, dit Narcisse, hôtesse de cette onde,
 « Quitte pour moi ta retraite profonde,
 « Et sur ces bords accompagne mes pas.
 « Je suis mortel et ta beauté-divine
 « Indique assez ta céleste origine :
 « Qui que tu sois, ne me dédaigne pas.

.

Plein de désirs, et d'amour éperdu,
 Languissement sur la rive étendu,
 Ce fol amant, d'un œil insatiable,
 Fixe, à loisir, un fantôme agréable ;
 Vers ce fantôme obstinément penché,
 A l'observer il demeure attaché.

.

« Peux-tu, dit-il, quand je viens à genoux
 « Te présenter l'hommage le plus tendre,
 « Hélas ! peux-tu refuser de m'entendre ?
 « Est-on barbare avec des traits si doux ?
 « Mais, ciel ! que vois-je ? Ah ! serait-il possible ?
 « Qu'enfin ton cœur cessât d'être inflexible ?
 « Ou n'est-ce point un songe oïcieux
 « Qui me séduit et fascine mes yeux ?
 « Non, dieux puissants ! je lis sur son visage
 « De mon bonheur l'infailible présage,
 « Et ma Vénus daigne avec un souris
 « Tourner vers moi ses regards attendris. »

.

Trop ébloui des charmes qu'il voit naître,
 De ses transports bientôt il n'est plus maître
 Sa main s'avance, il cherche, il veut saisir,
 Au sein des flots, l'objet de son désir,
 Et déjà même il le touche, il l'embrasse ;
 Mais l'eau se trouble, et l'image s'efface.
 « O nymphe ! arrête. Elle fuit. Malheureux !
 « Je la fais fuir par ma coupable audace !
 « J'ai trop osé. Je vois, amant fougueux,

« Mes feux trahir l'intérêt de mes feux.
 « Si cependant ma mémoire est fidèle,
 « Cette beauté, maintenant si cruelle,
 « Par des regards peu différents des miens,
 « Semblait tantôt mieux répondre à mon zèle,
 « Et quand mes bras se sont portés vers elle,
 « Elle a, vers moi, paru lever les siens :
 « Je les ai vus ; d'une ardeur mutuelle,
 « J'ai vu son front et le mien s'approcher,
 « Nos mains s'unir, nos lèvres se chercher :
 « Elle m'aimait. Par quel caprice étrange
 « Disparaît-elle ? et d'où vient qu'elle change ? »

Il dit et pleure. A la fin le ruisseau,
 En se calmant, ramène de nouveau
 De sa beauté l'image fugitive :
 « Reviens, dit-il, ô nymphe trop craintive.
 « Reviens, pardonne, et bannis tes frayeurs,
 « Quoi ! dans tes yeux, où j'ai vu la tendresse,
 « Il reste encore une ombre de tristesse !
 « Quoi ! je t'adore, et tu verses des pleurs ! »
 Echo, surprise, entendit ces paroles ;
 Elle arrivait. Elle avait vu d'abord
 Son jeune amant, seul, à l'ombre des saules,
 Et d'Adonis craignant pour lui le sort,
 Elle accourait, hélas ! pour le défendre !
 Mais, à ces mots, qu'elle a trop su comprendre,
 Loin d'approcher, elle vole, en courroux,
 Cacher sa honte et ses transports jaloux
 Dans l'ancre même où l'ingrat dut l'attendre.
 Echo, de là, peut le voir et l'entendre ;
 Lui, sans la voir, suit une autre beauté.

.....
 Echo s'indigne ; une fureur égale
 Contre Narcisse et contre sa rivale
 Subitement s'allume dans son cœur ;
 Mais par degrés cette ardente fureur
 Tombe, s'apaise, et ne laisse après elle

Que la tristesse et la douleur cruelle.

.

Elle succombe à ses vives alarmes ;
 Faible, abattue, elle verse des larmes.
 L'amour vainqueur de ses ressentiments,
 Lui peint encore Narcisse plus aimable ;
 Et, dans son cœur, pardonnant au coupable,
 Elle s'écrie : « Accours, viens, je t'attends. »
 « — Volons, dit-il, ma Naiade m'appelle,
 « Elle m'attend au fond de ses roseaux.
 « O doux espoir ! » En achevant ces mots,
 D'un nouveau feu son regard étincelle,
 Et sur la rive il dépose à la fois
 Ses vêtements, son arc et son carquois.

Le front couvert d'une rougeur divine,
 Echo le voit, avec un œil confus :
 Echo l'admire. Aux trésors répandus
 Sur le satin d'une peau blanche et fine,
 On le prendrait pour le fils de Vénus.
 Ainsi que lui, l'Amour est plein de charmes,
 L'Amour est nu, l'Amour porte des armes.
 Mais disons vrai : Narcisse a par-dessus
 Un avantage aux yeux de son amante :
 Car, après tout, cet Amour que l'on vante,
 N'est qu'un enfant ; Narcisse ne l'est plus.
 « Quoi ! ma rivale ! Ah ! grands dieux ! Ah ! perfide !
 « Tu veux la suivre en sa grotte liquide !
 « Je cours à toi. Je ne souffrirai pas... »
 Echo troublée, en désordre, éperdue,
 Frappant son sein, meurtrissant ses appas,
 Voulait courir. Une force inconnue
 Soudain l'enchaîne ; un dieu retient ses pas.
 Un dieu ? Que dis-je ? implacable déesse,
 C'est toi, Junon, qui la poursuis sans cesse.
 Pâle, étonnée, elle sent ses cheveux,
 Avec horreur, se dresser sur sa tête ;
 Son sang, glacé dans ses veines, s'arrête.

Vers son Narcisse elle tournait les yeux :
 Tournés vers lui, ses yeux sont immobiles.
 Déjà ses mains, son cou, ses pieds agiles
 Avaient perdu le jeu de leurs ressorts ;
 Chaque moment endurcissait son corps :
 Froide, en un mot, livide, inanimée,
 Vous l'eussiez crue en marbre transformée.
 Elle l'était. Le destin toutefois,
 Laisse exister et son âme et sa voix.
 Son âme libre, habitante légère
 Des antres verts, des vallons et des bois,
 A conservé son premier caractère.
 Trop curieuse, elle avait écouté
 Ce qui devait pour elle être un mystère ;
 Trop indiscreète, elle avait répété
 A son amant ce qu'il fallait lui taire ;
 Elle est encore ce qu'elle avait été ;
 Comme autrefois, curieuse, indiscreète.
 Nos doux propos et nos plaintes entières,
 Le sort, vengeur des maux qu'elle avait faits,
 L'a condamnée à rendre désormais
 Des derniers mots les syllabes dernières.

Que faisais-tu, toi qu'elle a tant aimé ?
 Pour ta chimère encore plus enflammé,
 A la chercher déjà tu te prépares ;
 Déjà penché, prêt à quitter le bord,
 Les bras ouverts... Arrête, tu t'égares ;
 Daigne un instant modérer ce transport ;
 Revois l'objet dont ton âme est éprise ;
 Baisse la vue. Il regarde. O surprise !
 Tout le prestige est enfin dissipé.
 « Ah ! malheureux ! qu'ai-je vu ? c'est moi-même ;
 « Je m'abusais. Oui, c'est moi seul que j'aime.
 « Je suis sans voile, et je suis détrompé.
 « Je le suis trop. Quel triste jour m'éclaire !
 « Dieux ennemis, qui m'ôtez mon erreur,
 « Rendez-la moi, rendez-moi mon bonheur.
 « Je veux encore, aveugle volontaire,



M. P. L. V. R.

No. 1. 1787. 1787.

1787.

« M'abandonner à ma douce fureur :
 « Je veux encore te parler, te sourire,
 « O belle nymphe ! Après toi je soupire.
 « Mes vœux ardents... Mais qu'ai-je à demander ?
 « Je suis à toi, j'ai ce que je désire ;
 « Que peut le ciel au delà m'accorder ?
 « Quel bien plus grand que de te posséder ?
 « Ce bien pourtant est un mal sans remède.
 « Narcisse est pauvre au milieu des trésors :
 « Il les poursuit, et, malgré ses efforts,
 « N'en jouit point, parce qu'il les possède.
 « Pour en jouir, je sens, avec effroi,
 « Qu'il me faudrait me séparer de moi,
 « Mourons. Pourquoi ne peux-tu me survivre ?
 « Au noir ciseau faut-il que je te livre ?
 « Mais de nos jours il tranche le fil d'or,
 « Tu vas me suivre à la rive infernale,
 « Et moi, penché sur la barque fatale,
 « Dans l'eau du Styx je vais te voir encor.
 « Ah ! c'en est fait : je sens que je succombe.
 « Je m'affaiblis ; je chancelle je tombe. »

.
 Et sur la rive, et jusqu'au fond des eaux,
 De ce beau corps on ne voit nul vestige.
 Mais, tout à coup, par un autre prodige,
 Du sein de l'herbe, il sort avec éclat
 Un bouton d'or, sur une longue tige,
 Bordé de fleurs d'un tissu délicat,
 Feuilles d'argent, qu'un léger souffle abat :
 Plante agréable, et de frêle existence,
 Enfant de Flore, à peu de jours borné,
 Doux, languissant symbole infortuné
 De la froideur et de l'indifférence.

NICOLAS GILBERT

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE (1)

SATIRE

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Etouffe les talents et détruit la vertu.
« Quoi! votre muse en monstre érige la sagesse!
Vous blâmez ses enfants, et leur crédit vous blesse,
Vous, jeune homme! Au bon sens avez-vous dit adieu?
Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu :
Gardez-vous de l'écrire et respectez vos maîtres;
Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;
Mais dans notre âge! allons, il faut vous corriger :
— Eclairiez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger.

.
— Ainsi le grand Pathos, ce poète penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,

(1) L'œuvre de Gilbert n'est pas considérable, elle est néanmoins suffisante pour nous faire regretter la mort prématurée d'un poète. Incontestablement l'auteur du *Dix-huitième siècle* avait en lui l'étoffe d'un grand satirique. Il ne possédait pas l'esprit de Voltaire, mais ses vers étaient, du moins, bien frappés, pleins de colère, de mépris et d'ironie. Il y passe un beau souffle de jeune ardeur et d'inspiration spontanée.

BIBLIOGRAPHIE : Les *Familles de Darius et d'Eridame, ou Statira et Amestris, histoire persane*, la Haye et Paris (en réalité Nancy) 1770, 2 vol. in-12. — *Début poétique* (composé de trois héroïdes, genre que le grand succès de l'épître d'Héloïse à Abélard, si heureusement imité de Pope par COLARDEAU, avait nouvellement mis en faveur), 1771, in-8°. L'année suivante, le même ouvrage fut réimprimé et augmenté de la traduction du poème d'Abel de GESSNER, *La Mort de la Princesse, Anne-Charlotte de Lorraine, et le Jugement Dernier*, 1773. — *Le Carnaval des Auteurs*, Nancy, 1773, in-12. — *Le Siècle* (première ébauche de la fameuse satire qui devait faire tant de bruit quelques années plus tard), 1773. — *Le Dix-huitième siècle*, 1775. — *Mon Apologie*, 1778. Les œuvres de Gilbert ont été souvent réimprimées.

On peut consulter : NODIER : notice de l'édition de 1817. — M. MASTRELLA : Notice de l'édition de 1822. — AMAR, Notice de l'édition de 1824. — DE LESGURE, Notice des *Œuvres choisies de Gilbert*, Paris, 1882. —

Conseille par pitié mon aveugle ignorance ;
 De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence ;
 Et de son plein savoir, si je réplique un mot,
 Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.
 Mais de ces sages vains confondons l'imposture :
 De leur règne fameux retraçons la peinture.

Suis les pas de nos grands : éternés de mollesse,
 Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse ;
 Courbés avant le temps, consumés de langueur,
 Enfants efféminés de pères sans vigueur :
 Et cependant nourris des leçons de nos sages,
 Vous les voyez encore, amoureux et volages,
 Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,
 La mort qui les attend au sein des voluptés ;
 De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
 Enrichir nos Phrynés dont ils gagnent les vices ;
 Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
 N'en peut même obtenir une avare pitié.

La plupart, indigents au milieu des richesses,
 Achètent l'abondance à forces de bassesses :
 Souvent, à pleines mains, d'Orval sème l'argent,
 Parfois, faute de fonds, monseigneur est marchand.
 Que dirai-je d'Arcas, quand sa tête blanchie,
 En tremblant, sur son sein se penche appesantie,
 Quand son corps, vainement de parfums inondé,
 Trahit les maux secrets dont il est obsédé ?
 Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
 Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses ;
 Mais, en fripon titré, pour avoir leurs appas,
 Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas :
 Digne fils d'un tel père, Alford, chargé de dettes,
 Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :
 Plus philosophe encore, d'Orimond ruiné
 Epouse un équipage en épousant Phryné.

Qui blâmerait ces nœuds ? L'hymen n'est qu'une mode,
 Un lien de fortune, un veuvage commode.

Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
souvent bâiller en loge, à des prix différents,
Chloris n'est que parée, et Chloris se croit belle ;
En vêtements légers l'or s'est changé pour elle ;
Son front luit, étoilé de mille diamants ;
Et mille autres encore, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles ;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère,
Chloris, on le prétend, se montre populaire :
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame en ses amours déroge volontiers ;
Indulgente beauté, Zélis la justifie ;
Zélis qui, par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusements,
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amants.

Dira-t-on qu'en des vers, à mordre disposés,
Ma muse prête aux grands des vices supposés ?

J'aurais pu te montrer nos duchesses fameuses,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs, obtenus à grand prix,
Elles-mêmes aux railleurs dénonçant leurs maris ;
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces grâces mercenaires,
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour ;
Contents d'un héritier, comme eux frêle et sans force,
Les époux, très amis, vivant dans le divorce ;
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaisants,
Du sérail de leurs fils eunuques complaisants ;
De nouvelles Saphos, dans le crime affermies,
Maris de nos beautés sous le titre d'amies ;

Et de galants marquis, philosophes parfaits,
En petite Gomorrhe érigeant leurs palais.

.

Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur ;
Monsieur, pour ses amis, entretient une actrice ;
Madame, des beaux-arts bourgeoise protectrice.
En couvent d'esprits forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.

A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscur indigence,
La débauche, au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs, vers le crime emportés.

Quel désordre nouveau se montre à nos regards !
Eclairés par le goût, envisageons les arts :

.

Fille de la peinture et sœur de l'harmonie,
Jadis la poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Egayait la raison de riantes images,
Cachait de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions ;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste
Qui le premier nous dit en prose d'a'gébriste :
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus ;
Pour plaire à ma raison, pensez ; ne peignez plus.
Dès lors la poésie a vu sa décadence,
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence ;

Le compas à la main, elle va dissertant,
 Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.

.....

La muse de Sophocle, en robe doctorale,
 Sur des tréteaux sanglants professe la morale :
 Là, souvent un sauvage, orateur apprêté,
 Aussi bien qu'Arouet parle d'humanité ;
 Là, des Turcs amoureux, soupirant des maximes,
 Débitent galamment Sénèque mis en rimes,
 Alzire au désespoir, mais pleine de raison,
 En invoquant la mort, commente le Phédon :
 Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,
 Doit exhaler son âme avec une sentence ;
 Et chaque personnage au théâtre produit,
 Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,
 Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
 Par signe interrogé, vous répond par ce chapitre.

Voltaire en soit loué ! chacun sait au Parnasse
 Que Malherbe est un sot, et Quinault un Horace.
 Dans un long commentaire il prouve longuement
 Que Corneille parfois pourrait plaire un moment.
 J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
 La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes :
 Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit ;
 Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit,
 Perrault, tout plat qu'il est, pétille de génie :
 Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
 Boileau, correct auteur de libelles amers,
 Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers ;
 Et tous ces demi-dieux, que l'Europe en délire
 A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
 Vent dans un juste oubli retomber désormais,
 Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.

.....

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ;
 S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

Trop fortuné celui qui peut avec adresse
 Flatter tous les partis que gagne sa souplesse !
 De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien ;
 Dit Voltaire un Virgile, et même un peu chrétien ;
 Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse
 De madrigaux en prose allonge une préface.
 Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
 Qui, de ces novateurs enthousiaste ardent,
 Abjure la raison, pour eux la sacrifie ;
 Soldat sous les drapeaux de la philosophie.
 D'abord, comme un prodige, on le prône partout :
 Il nous vante ! en effet, c'est un homme de goût :
 Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore ;
 On récite déjà les vers qu'il fait encore.
 Qu'il est beau de le voir de dinés en dinés,
 Officieux lecteur de ces vers nouveau-nés,
 Promener chez les grands sa muse bien nourrie !
 Paraît-il, on l'embrasse : il parle, on se récrie ;
 Fût-il un Durosoy, tout Paris l'applaudit.
 C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit :
 La marquise, le duc, pour lui tout est libraire ;
 De riches pensions on l'accable ; et Voltaire
 Du titre de génie a soin de l'honorer
 Par lettres qu'au Mercure il fait enregistrer.

O combien d'écrivains languiraient inconnus,
 Qui, du Pinde français illustres parvenus,
 En servant ce parti conquièrent nos hommages !
 L'encens de tout un peuple enfume leurs images :
 Eux-mêmes, avec candeur se disant immortels,
 De leur main, tour à tour, se dressent des autels :
 Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
 Ne rit de nos amis, et surtout de Voltaire.
 On aurait beau montrer ses vers tournés sans art,
 D'une moitié de rime habillés au hasard,
 Seuls et jetés par ligne exactement pareille,
 De leur chute uniforme importunant l'oreille,
 Ou bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,
 L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux ;



N. J. L. GILBERT.

*Rousseau fit son modèle, et Despreaux son Maître
Le talent lui dicta des vers purs et nouveaux ?
Et méconnoît plus tard, il avoît su peut être,
De l'aveu d'Apollon, se placer au près d'eux ?*

Et sa prose frivole, en pointes aiguës,
 Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits ;
 Le Mercure trente ans l'a juré par extraits :
 Qui pourrait en douter ? Moi. Cependant j'avoue
 Que d'un rare savoir à bon droit on le loue ;
 Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
 Étonnent quelquefois par d'antiques beautés ;
 Que par ses défauts même il sait encore séduire ;
 Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire ;
 Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesants,
 Apostats effrontés du goût et du bon sens :
 Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
 Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante ;
 Qui, du nom de poème ornant de plats sermons,
 En quatre points mortels a rimé les Saisons ;
 Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire
 Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire ;
 Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
 Qui passe pour sublime à force d'être obscur ;
 Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
 Pour braver l'harmonie incessamment brisée :
 Qui se croit un grand homme et fit une préface ;
 Et tant d'autres encore dont le public épris
 Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits.

Pour moi qui, démasquant nos sages dangereux,
 Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,
 L'athéisme en crédit, la licence honorée,
 Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée ;
 Qui retraçai des arts les malheurs éclatants,
 Les ligueurs, le pouvoir des novateurs du temps,
 Et leur fureur d'écrire, et leur honteuse gloire,
 Et de mon siècle entier la déplorable histoire ;
 J'ai vu les maux promis à ma sincérité,
 Et, devant craindre tout, j'ai dit la vérité.
 Oh ! si ces vers, vengeurs de la cause publique,
 Qu'approuva de Beaumont la piété stoïque,
 Portés par son suffrage, auprès du trône admis,
 Obtiennent de mon roi quelques regards amis !

S'il prête à ma faiblesse un bras qui la soutienne,
 On verra de nouveau ma muse citoyenne
 Flétrir ces novateurs que poursuivront mes cris ;
 Ils ne dormiront plus.. qu'en lisant leurs écrits.

ODE

IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES,

Faite par Gilbert, huit jours avant sa mort.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
 Il a vu mes pleurs pénitents ;
 Il guérit mes remords, il m'arme de constance.
 Les malheureux sont ses enfants.
 Mes ennemis riant, ont dit dans leur colère :
 Qu'il meure et sa gloire avec lui !
 Mais à mon cœur calmé, le Seigneur dit en père :
 Leur haine sera ton appui.
 A tes plus chers amis, ils ont prêté leur rage ;
 Tout trompe la simplicité :
 Celui que tu nourris court vendre ton image
 Noire de sa méchanceté.
 Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
 Un vrai remords né des douleurs :
 Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
 D'être faible dans les malheurs.
 J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
 De l'incorruptible avenir ;
 Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,
 Ton honneur qu'ils pensent ternir.
 Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
 L'innocence et son noble orgueil ;
 Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
 Veillerez près de mon cercueil !
 Au banquet de la vie, infortuné convive,
 J'apparus un jour, et je meurs :
 Je meurs, et sur la tombe, où lentement j'arrive,

Nul ne viendra verser des pleurs.
 Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
 Et vous, riant exil des bois !
 Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
 Salut pour la dernière fois !
 Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
 Tant d'amis sourds à mes adieux !
 Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée !
 Qu'un ami leur ferme les yeux !

LES PLAINTES DU MALHEUREUX

Le jour fuit, la nuit naît, prompte à s'évanouir ;
 Tout passe, et ma douleur paraît seule éternelle !
 Je cours après des biens dont je ne puis jouir ;
 Aux cris du malheureux la fortune est rebelle.
 Point d'espoir de repos... l'abaissement, la faim,
 Les pleurs, le désespoir, voilà mon apanage.
 Mes talents, ma vertu, mes veilles, tout est vain ;
 Ma misère et mes maux croissent avec mon âge.
 Que devenir ? que faire ? ô mort, à mon secours !
 Viens, finis mes tourments ; et pourquoi vis-je encore ?
 Pour souffrir, pour traîner d'insupportables jours ?
 La mort aussi me fuit !... vainement je l'implore...
 Dieu cruel ! réponds-moi. Quels sont donc tes desseins,
 En me chargeant ainsi du poids de l'infortune,
 Tandis qu'autour de moi je vois tous les humains
 M'étaler un bonheur dont l'aspect n'importune ?
 Hélas ! si tu ne veux qu'éprouver ma vertu,
 C'est trop me tourmenter, je la sens qui chancelle ;
 Le besoin la balance et va triompher d'elle.
 Arrête... malheureux ! que je suis combattu !
 Il est donc vrai que l'homme, en proie à la misère,
 Malgré lui vers le crime est souvent entraîné...
 Malheur à ceux dont je suis né !
 Père aveugle et barbare ! impitoyable mère !
 Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant
 Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence !
 Encore si vous m'eussiez laissé votre ignorance,

J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ...
 Mais vous avez nourri les feux de mon génie ;
 Mais, vous-mêmes, du sein d'une obscure patrie
 Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
 Maintenant au tombeau vous dormez sans alarmes,
 Et moi... sur un grabat arrosé de mes larmes,
 Je veille, je languis par la faim dévoré,
 Et tout est insensible aux horreurs que j'endure !
 Tout est sourd à mes cris... tout dort dans la nature,
 Dans les bois, à la ville, aux champs et sur les flots.

Le M** au teint de rose et l'ami du repos,
 Ronfle nonchalamment étendu sur la plume ;
 Et jusqu'à l'artisan qui, dès l'aube du jour,
 Faisant sous un marteau retentir son enclume,
 Donne aux époux voisins le signal de l'amour,
 Tout repose endormi dans l'oubli de ses peines.
 Mes yeux seuls sont ouverts, je suis malheureux...
 Seul, je remplis les airs de mes cris douloureux ;
 Seul, de tous les penchans mon cœur porte les chaînes.
 L'honneur, qui me berçant de l'espoir d'un grand nom,
 M'emporte malgré moi sur les pas d'Apollon,
 L'ambition de l'or, la jalousie impure,
 Et l'amour, pour tout autre une source de biens...
 Me causent plus de maux que la faim la plus dure.
 Heureux cent fois le pauvre à qui de doux liens
 Peuvent faire oublier les soucis de la vie !
 Heureux, bien plus heureux cet homme de génie,
 Qui, placé dans l'aisance et cultivant les arts,
 N'a pas besoin d'appui pour fixer nos regards !
 Il vole à tire-d'aile au Temple de Mémoire :
 Semblables aux beautés qui vont baissant les yeux
 A l'aspect d'un soleil brûlant et radieux,
 Les grands le craindront tous, éblouis de sa gloire...
 Et moi, moi, malheureux ! j'aurai beau travailler,
 Je vivrai dans l'oubli... la musé mercenaire
 D'un éclat glorieux ne peut jamais briller...
 Mais cessons de me plaindre, et tremblons de déplaire.

IMBERT GALLOIX

LES OISEAUX BLANCS (1)

Oh ! que le ciel est bleu ! que les neiges des nues
Se roulent mollement vers ces mers inconnues
De lumière et d'azur !
Au limpide soleil, que ces troupeaux sans pâtres
Paissent nonchalamment dans ces plaines bleuâtres !
Oh ! que le ciel est pur !

Flots brillants de l'éther, mon âme voyageuse
Vous sillonne en ramant, et s'arrête rêveuse
Dans vos golfes déserts ;
Et là, seule, mêlée à tout ce qui respire ;
Dans les mondes lointains d'une puissante lyre
Croît ouïr les concerts.

Et l'extase ravie, aux champs des hautes sphères,
De la mémoire ouvrant les palais séculaires,
Rêve les jours passés,
Dit ce monde inconnu qu'ici-bas l'on implore,
Ce mystère lointain que l'univers adore,
Secret des trépassés.

Et sous un ciel plus pur la pensive colombe
Sur les cyprès des morts se repose, et la tombe

(1) L'œuvre de Galloix offre quelque monotonie, mais on ne doit pas oublier l'âge de son auteur. A vingt ans, il ne pouvait être encore en possession de tous ses moyens. Telles pièces, néanmoins, présentent de grandes beautés. On y trouvera une sincère émotion, des peintures vives, des idées fortement pensées et une tendre et douce mélancolie.

BIBLIOGRAPHIE : Le premier ouvrage de Galloix fut un petit recueil de poésies publié sous le titre de : *Méditations lyriques*. — Ensuite, il donna un petit écrit en prose : *Dialogue entre Napoléon*, composition toute philosophique.

Consulter aussi : VICTOR HUGO : *Littérature et Philosophie mêlées*. — E. GIDE : *Notice en tête de l'édition des Poésies de Galloix*, Genève 1833. — EDOUARD ESTÈVE : *Byron et le Romantisme français*, Paris 1907.

A ses chants les plus doux ;
 Et la douleur, comme elle, ici-bas pleure et chante
 Les mondes primitifs, l'exil de l'âme errante,
 L'heure du rendez-vous.

Ainsi je rêve un monde éclatant d'harmonies ;
 L'âme y monte bercée aux concerts des génies
 Sur un nuage d'or,
 Puis abattant son vol des champs de la lumière,
 Elle ploie sur nos bords son aile aventurière
 Pour y rêver encor.

Or ces rêves divins, de vie obscure essence,
 Ces visions sans nom, vague réminiscence
 Qu'effacent nos réveils
 Que sont-ils, ô mon âme ? Ils sont ta voix plaintive,
 Qui gémit dans les fers, et qui chante captive
 D'invisibles soleils.

Ainsi je vais rêvant ; car ma vie est un rêve
 Qui du matin au soir naît, meurt, renaît, s'élève,
 Et navigue à tout vent ;
 Et, du matin au soir, mes légères pensées
 Sont les fleurs de nos monts sans ordre entrelacées.
 Ainsi je vais rêvant !

.....
 Mais où vont ces oiseaux dont l'aile est aussi blanche
 Que le manteau neigeux roulé par l'avalanche
 Sur tes flancs crevassés ?
 O Buet, vieux géant dont les cimes fourchues
 Ont peut-être abrité ces beaux oiseaux des nues
 A mes yeux balancés.

Que ne suis-je un de vous ? Quand renaît la lumière,
 Je m'abandonnerais dans l'immense carrière
 Au caprice, au plaisir.
 Ou bien, j'irais rôder dans un manoir grisâtre,
 Et, dans une embrasure, une plante bleuâtre
 Serait tout mon désir !

Tantôt, dans un désert, deux arbres seuls et sombres
 Me diraient tristement : Descends, viens sous nos ombres,
 Et charme nos ennuis.

Tantôt, de flots en flots, perdu sur l'Atlantique,
 Je me délasserais de ma course nautique
 Sur des vaisseaux détruits.

Je ne connaîtrais pas mes veilles indicibles
 Et ces nuits de terreur, ces rêves si terribles
 Qu'on n'en peut pas gémir !
 Mais je verrais au loin quelque île fortunée,
 Déserte, aux vents du ciels, aux flots abandonnée,
 Et j'irais y dormir.

L'orgueil qui vous retient, mes paroles muettes,
 N'aurait pas à pleurer sur ces douleurs secrètes
 Qui renaissent toujours !
 Les arbres du chemin et l'eau de la rivière,
 Et lorsque vient le froid, l'Afrique et sa lumière,
 Prendraient soin de mes jours !

Ou dans le jour brûlant je devinerais l'onde
 Sous ces arbres lointains que la verdure inonde ;
 Ou bien encor parfois,
 Aux éclairs de juillet, pâles, soufrés, livides.
 Je descendrais soudain sur les tombes arides
 Des pâtres du grand bois.

Oh ! j'aimerais aussi sur des plaines roulées
 Aux bords de l'infini, mais que n'auraient foulées
 Que les sept vents du ciel,
 Voler, voler toujours, voler, voler encore.
 Et chaque année, un jour, suspendre au sycomore
 Mon voyage éternel !

J'aurais peut-être encor des désirs plus fantasques ;
 Oui, j'irais folâtrer aux cimiers des grands casques
 Du paradis d'Odin ;
 Ou, parmi les parfums, les esclaves, les ondes,

J'irais boire du lait dans les grottes profondes
Du palais d'Aladin.

Oh ! si les champs du ciel étaient mes champs de gloire,
Si j'étais un oiseau, l'oiseau de la victoire

Ou l'oiseau de l'amour ;

Que de maux sans espoir, que de belles chimères,
Que de douleurs peut-être aussi douces qu'amères
Partiraient tour à tour !

Mais le calme renaît ; une haute pensée
Ou descend sur mon cœur, ou s'en est élancée.

Elle a dit en passant :

Espère, écoute et crois, fils des fils de la terre,
Ecoute, car voici, j'ai le langage austère
Qui s'en va consolant.

La main qui dans les cieux dirige ces nuages,
Qui dit à ces oiseaux que pour leurs longs voyages
C'est là qu'est le chemin ;

Qui foudroie un grand roi, qui fracasse un vieux chêne,
Qui volcanise un globe ou guérit une peine
Cette main, cette main

Qui, dans la nuit des mers, fait tourner la boussole,
Qui montre en se jouant au papillon qui vole
Les calices vermeils,

Qui dans l'air pluvieux, comme une immense écharpe,
Balance un arc-en-ciel, qui vibre sur la harpe
Aux cordes des soleils,

Et crois-tu que toi seule, cette main t'abandonne ?

Ah ! l'œil qui la dirige à jamais t'environne ;

Il voit, tu ne vois pas ;

Il ouvre devant toi des routes inconnues.

Tes inspirations d'où sont-elles venues,

Où sont allés tes pas ?

Du feu que répandaient ses prunelles sublimes
 N'a-t-il pas éclairé ton horizon d'abîmes;
 N'avais-tu pas perdu
 La trace du chemin? N'étais-tu pas dans l'ombre
 Criant? — Mais le passant fuyait la plaine sombre,
 Sans avoir répondu.

Alors qui vint à toi? Qui t'envoya son ange
 Entre le noir torrent et la blanche lavange,
 Ces coursiers de la mort?
 Oh! c'est lui, c'est celui qu'on ignore et qu'on nomme,
 Celui qui veille aussi sur les pas de tout homme,
 Celui qui fait le sort.

LES RÊVES DU PASSÉ

Alors les fleurs croissaient dans la verte prairie,
 Dans un ciel glorieux triomphait le soleil.
 Des songes printanniers erraient dans mon sommeil,
 Le ciel n'était pas froid, l'eau n'était pas tarie.
 Alors.... Mais aujourd'hui tout est morne et glacé;
 Le cœur est desséché, la nature est flétrie!
 Où sont les rêves du passé?

Soleil, tu nous rendras tes splendeurs matinales;
 Astres, vaisseaux du ciel, vous voguez encor,
 Jours d'azur de juillet, verts coteaux, moisson d'or,
 Horizon du Léman, vieux monts, Alpes natales,
 Comme un aveugle errant, je voudrais vous revoir.
 Ô mes jours de bonheur! ô mes jeunes années!
 Entre nous dès longtemps l'adieu s'est prononcé.
 J'aime à voir, triste et seul, pâlir mes destinées
 Avec les rêves du passé.

Pressy, riant village, asile solitaire,
 Le plus cher à mes vœux, le plus doux de la terre,
 Sous tes arbres en fleurs n'irai-je plus rêver?

Blancs rochers du Salève, où j'ai caché des larmes,
Genève si chérie et si pleine de charmes,
N'irai-je pas vous retrouver ?

Hélas, depuis longtemps je végète et je pleure ;
Depuis longtemps, hélas ! je redis d'heure en heure :
« Encore une heure de malheur ! »
Mais les cieus paternels abritaient mieux ma peine ;
Et l'étranger n'a pas, aux rives de la Seine,
D'asile aux maux du cœur.

Aux rives de mon lac je croyais à la gloire ;
D'avenir et d'espoir l'amour m'avait bercé.
L'amour ! — Je n'y crois plus. Mon cœur est délaissé ;
La gloire me dédaigne... Oublie, ô ma mémoire,
Les tristes rêves du passé !

SOLITUDE

J'aime après le banquet les salles solitaires
Où circulait la joie, où semble errer la mort ;
Où les fleurs sans parfum surnagent dans les verres,
Où le bruit de mes pas semble un écho qui dort.

J'aime au fond des forêts le château dont les portes
Se couronnent de lierre et des nids des oiseaux ;
Je l'aime quand l'automne, avec ses feuilles mortes,
Imite dans la nuit le bruit lointain des eaux.

Là vivait le bonheur, là murmurait la joie ;
Mais la mort, sur sa route, a trouvé ces heureux,
Et le châtelain sombre, à sa mémoire en proie,
Seul, sauvage, oublié, souffre sous d'autres cieus.

Son château comme lui dans l'abandon se rouille ;
J'aime ses vastes cours, ses canaux croupissants ;
Ses parcs abandonnés que la vipère souille,
Et le soir, au soleil, ses toits éblouissants.

Je suis plus seul encor que le château rustique ;
Plus que le seuil désert où nul n'est attendu ;

Plus que le châtelain sombre et mélancolique :
— Il perdit le bonheur et je n'ai rien perdu.

Lorsqu'aux arbres jauniss la feuille sèche et brune,
Se suspend et frissonne à l'air froid du trépas ;
Que le bleu firmament ouvre à la blanche lune
Le sentier des vapeurs où rayonnent ses pas.

Que les astres du ciel peuplant l'immense arène,
Sèment, phares lointains, les champs de l'infini,
Comme aux routes sans fin de la sauvage Ukraine,
De loin en loin l'érable élève un tronc uni.

Alors, sous les vieux arcs, les sombres colonnades,
Où naguères jouaient l'enfance et la beauté,
J'erre seul et pensif... et mes rêves malades,
Effeuilent sur les morts les roses de l'été !

Soit qu'au festin bruyant je m'engage à la joie,
Soit qu'au bal égaré, je rêve, las du bruit,
Soit qu'au soleil de mai la foule se déploie,
Soit qu'au sein du désert je me perde la nuit,

Une ombre est toujours là, qui plane et m'environne,
Elle est dans tous mes jours et sur tous mes chemins :
Je veux sourire, hélas ! et soudain je frissonne,
Car j'ai vu le néant sur les pas des humains.

Oh ! que j'aime bien mieux les tempêtes natales,
Le chêne et le roseau fouettés au gré des vents ;
Et dans le noir marais les roseaux longs et pâles,
Qui, faibles et plaintifs, pleurent comme vivants.

Et sur les monts déserts, nue et vaste une lande,
Que rougit la bruyère, où l'air n'a pas d'échos ;
Et la bise du nord qui vient de la Finlande,
Pour voir nos ouragans et jouer sur nos flots.

Le tonnerre des monts, sourd, lointain, roule, roule,
Gronde, gronde, et des cieux électrique géant,
S'avance à pas d'éclairs, et dans l'éther s'écroule,
Et pour combattre encor se relève béant.

Il s'approche, il redouble, il parcourt la vallée,
Il s'escorte d'échos, brûle un pin fracassé,
Trouble les paysans dans leur route isolée,
Il mugit sur ma tête, il passe, il a passé.

Sur le lac, dans un ciel inondé de lumière,
Serpent aux plis de feu dans les feux ondoyant,

Il rampe... des flots noirs, il rougit la crinière,
Tombe enfin, s'éteint, meurt et meurt en foudroyant.

Laissez-moi, laissez-moi, voix qui partez du monde,
Ne troublez pas ma paix, car j'ai trouvé la paix !
L'incendie, après lui, laisse une paix profonde :
Ses débris entassés font silence à jamais.

Calme vain ! — Je suis seul et c'est là mon supplice ;
Au tourment d'être seul je me suis condamné.
Seul et jamais d'amour !... que chaque être obéisse ;
Un œil suivait ses pas quand il n'était pas né.

Mon âme lève un peu tes ailes accablées !
L'enfer rit de Tantale, il a soif, il a faim,
L'eau fuit en murmurant ses entrailles brûlées,
Les fruits qu'il va cueillir s'éloignent de sa main.

Puisque loin des parfums, puisque loin des rivages,
Où l'air berce les bois et les flots le soleil,
Où glissent les zéphirs, où grondent les orages,
Où l'aurore est d'azur, où le soir est vermeil.

Puisque, chez l'étranger, mes veilles délaissées
Sont comme un de ces jours qui ne peuvent finir,
— Oh ! laissez-moi mon deuil et mes tristes pensées !
Vains rêves de bonheur ! Oh ! laissez-moi souffrir !

Oh ! que nul souvenir, nulle amitié chérie,
De mes premiers beaux jours que nuls lointains échos,
Nul espoir de bonheur, nul rêve de patrie,
Que nul vivant surtout ne trouble mon repôs !

Que je sois oublié comme la source vive
Où le pâtre s'arrête, où boit le voyageur,
Oublié comme un rêve où l'âme fugitive
Dans une énigme obscure entrevoit le bonheur.

Qu'après du lumignon consumé solitaire,
Sans plaindre le malheur je le fuie à mon tour,
Et si des bruits encor, m'arrivent de la terre,
Que la terre n'envoie à ce cœur sans amour

Que des remords, des pleurs, qu'une ombre chère et vaine
Qu'un nuage inconstant qui roule seul et noir,
Qu'une étoile sans sœurs, isolée et lointaine,
Qu'un météore errant qu'on ne doit pas revoir.

.

(1) Vrai, juste, sain, puissant ; seule âme, âme des âmes,
 Dieu du pauvre, à tes pieds, je m'abaisse en pleurant.
 Suis-je seul, ô mon Dieu, lorsqu'en tes vastes trames,
 Ton œil dans l'infini n'a rien d'indifférent.

J'avais longtemps douté, ta lumière est venue ;
 Mes yeux longtemps sans pleurs se sont tournés vers toi ;
 Mon sang s'est réchauffé d'une flamme inconnue ;
 J'ai prié : ta clémence a descendu sur moi.

Que mon âme coupable ait mérité la vie,
 Qu'anneau d'un grand mystère et ne le sachant pas,
 A son départ du corps, attristée ou ravie,
 Elle avance d'un monde ou recule d'un pas ;

Puissante et sur la foi de son essence intime,
 Sur la foi de ces voix qui lui parlent souvent,
 Elle ira dans sa route oppressée ou sublime,
 Mais tranquille toujours sous l'œil du Dieu vivant,

Jusqu'au jour où de vie et d'amour abreuvée,
 Hors du temps, de l'espace, et dans la vérité,
 Elle déposera sa dépouille éprouvée,
 Pour naviguer au port de l'immortalité.

Paris, 26 octobre 1828.

(1) Cette addition à la pièce ci-dessus fut écrite par Galloix deux jours avant sa mort : ce sont ses derniers vers.

AUGUSTE LE BRAS

UN MOT A BÉRANGER (1)

Lorsque d'un vrai héros, nous rappelant l'histoire,
Tu fis, d'une prison, le temple de ta gloire,
D'où vient donc, Béranger, que, sur toi, plein d'ardeur,
Ce qu'on nomme justice épuisa sa fureur.
Ta voix patriotique osa chanter la France.
Et ton œil, sur tes bras, a vu tomber des fers.
D'un guerrier malheureux tu pleuras les revers,
Et ton œil, sur tes bras, a vu tomber des fers
Haïssant les tyrans, chérissant le vrai brave,
La liberté t'anime, et l'on te fait esclave.
Ah! si tu consentais à devenir flatteur,
A ton habit, bientôt pendrait la croix d'honneur;
Et dans peu, je le gage, une foule vulgaire,
Te verrait noblement voler au ministère.
Mais sans aile, dis-tu, pourrai-je m'élever

(1) On pourra juger la poésie de Le Bras par les extraits que nous donnons ici à titre de curiosité. La pièce *Un mot à Béranger* n'est évidemment pas admirable, mais on y remarque de la sincérité, une inspiration ardente, une jeunesse qui déborde et qui trouve par hasard l'expression heureuse pour dire son enthousiasme ou son indignation.

BIBLIOGRAPHIE : *Les Trois Règnes*, Paris, 1829, in-8 de 16 pages, on y trouve une pièce sur la Révolution de 1793 : *Règne de la Liberté*, une autre sur Napoléon : *Règne de l'Honneur* et une dernière sur la monarchie : *Règne des rois*. Cette brochure contient encore une pièce intitulée : *Un mot à Béranger*. — *Trois jours du Peuple*, stances, Paris 1830. in-8° de 8 p. — *Les Armées icaines*, Paris 1830, in-12, 140 p. *Pierre III*, tragédie, en collaboration avec V. Escousse, représentée au Théâtre-Français le 21 décembre 1831. — *Raymond ou l'Héritage du naufragé*, mélodrame, en collaboration avec V. Escousse, représenté à la Gaité le 24 janvier 1832. — *Georges ou le Criminel par amour*, en collaboration avec Frédéric Guillardet, Paris 1833, in-8 (représenté à la Gaité, le 19 mai 1833.)

A consulter : H. L. G. (du Morbihan) : Une visite au tombeau d'Auguste Le Bras, Paris, 1834, in-8. — JULES JANIN : *Littérature dramatique* t. I Paris, 1853. — ALEXANDRE DUMAS : *Mémoires* t. IX, Paris, 1852-54. — BÉRANGER : *Chansons nouvelles et dernières* : le suicide et note, Paris 1833. — AUGUSTE BRIZEUX : *Marie*, Paris, 1832. — *L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, t. XXII et XXIII.

Au milieu des Français qu'il me faudrait braver.
 Sans doute, et pour ce cas, j'en appelle à Villèle :
 Un ministre, toujours, a su voler son aile.
 Allons, ne tardons plus, afin de parvenir,
 Du grand Napoléon, chassons le souvenir.
 Proclamons qu'en Autriche il combattit sans gloire,
 Puisqu'il n'existe plus, flétrissons sa mémoire.
 Laissons d'autres auteurs dire, en méprisant l'or,
 Que, des rois f... la race existe encor.
 Quant à nous, permettons à notre voix menteuse
 De répéter partout que la France est heureuse :
 Disons que Martignac est un second Colbert,
 Et que, de mécontents, le pays est désert.
 Lorsque nous entendrons d'un ton ferme et farouche,
 Le mot de liberté voler de bouche en bouche,
 Lorsque tous les Français par les cris superflus
 Appelleront, hélas ! un héros qui n'est plus,
 Lorsque, dans sa douleur, oubliant la prudence,
 Le malheureux, sans pain, rompra l'affreux silence,
 En nous courbant alors, disons d'un air joyeux,
 De son gouvernement, le peuple est trop heureux !
 Célébrons dans nos vers et l'autel et le trône ;
 Jurons que Cadoudal est plus grand que Cambronne ;
 De la France, surtout, soyons les ennemis.
 Et plaçons don Miguel au rang de nos amis...
 Mais c'est encor trop peu... pour que l'on nous révère,
 Imitons le héros qu'a célébré Molière,
 Et, d'un masque trompeur, nous couvrant avec art,
 Des fils de Loyola déplorons le départ.
 Vivons en bons chrétiens et fréquentons l'église,
 L'apparence suffit, bannissons la franchise.
 Aussitôt, j'en suis sûr, les décorations
 Vont nous venir en foule avec des pensions,
 Et, pour mieux imiter un Dieu né dans la crèche,
 Issus d'un nom obscur, nous roulerons calèche.
 Peut-être quelque jour (pour moi j'en ai l'espoir),
 Nous marcherons ornés d'un cordon en sautoir :
 Qui sait ?... j'ai vu jadis, dans ma ville natale,
 Un vieil homme étalant sa grandeur amirale ;

Il avait plusieurs croix, un superbe cordon ;
Ajoutez à cela sa forte pension.
Et, pourtant, son épée était encor pucelle :
Il était honoré comme un guerrier fidèle,
Mais suivant de Picard, le conseil très prudent,
Pour parvenir à tout, il fut sot et rampant.
Je vis, un autre jour, orner la boutonnière
D'un héros qui jamais ne connut le mot guerre.
Décoré du ruban par la main d'un préfet,
Tout ému de plaisir le pauvre homme tremblait,
Partout, au même instant, mon oreille attentive
Entendit répéter d'une voix peu craintive :
Ne tremble pas, la croix que l'on va te donner,
Il s'agit de la prendre et non de la gagner.
Et moi, sentant alors la beauté du mot prendre,
J'ai dit : Pour réussir, il ne faut jamais rendre.
Fripons, avec de l'or on nous honorera,
Honnêtes, sans argent, on nous méprisera.
Regarde ce baron qui possède équipage
Et brûle de revoir le beau droit de jambage ;
A tout gouvernement, il se prêta fort bien ;
Sous le roi Louis XVI, il était plébéien.
Lorsque sur les Français la liberté nouvelle,
Pour leur servir d'égide, eut déployé son aile,
Notre baron partout criait avec fureur :
Foulons aux pieds, des rois la pourpre et la grandeur :
Et brûlant du désir d'acquérir la richesse,
De ses biens, disait-il, dépouillons la noblesse ;
Quand sur la France, enfin, régna Napoléon,
On vit encor changer notre caméléon.
De tous côtés, alors, il avait soin de dire :
Vive notre empereur ! Vive à jamais l'empire !
Cependant, le héros qu'on aimera toujours,
Enfermé dans une île y termina ses jours,
Et le petit baron, modèle de prudence,
Rampa devant les rois qui rentraient dans la France.
Voilà comme on parvient sans courir de danger ;
De cet exemple là, profitons, Béranger.

(1829).

RÈGNE DES ROIS

(Fragment)

D'où partent ces longs cris, ces clameurs inconnues,
 Quels hommes, à mes yeux, paraissent, empruntés ?
 Que font-ils, qui sont-ils ? Ce sont des députés !
 L'un qui brille à la droite et ronfle avec mollesse.
 Ne pense qu'à manger et fléchit sous la graisse.
 Tirant parti de tout, il a vendu, dit-on,
 Pour un bon déjeuner, sa sottise opinion
 Au moment de voter, l'autre, plein de sagesse,
 Ainsi que son voisin et se lève et se baisse.
 Un autre rit du peuple et de ce que l'on dit,
 Il est sûr de dîner et cela lui suffit.
 Un préfet, d'électeurs trompant la pauvre bande,
 Fit nommer celui-ci... comment ? par contrebande.
 Et l'on sait cependant que ce fameux élu
 N'a pu, dans aucun temps, payer le cens voulu.
 Qu'importe... On sait aussi qu'il n'a pas le scrupule,
 Qu'il n'a pas, pour le peuple, un amour ridicule,
 Que souvent on l'a vu ramper par vanité,
 Et c'est là ce qu'il faut pour être député.

. \ .

VICTOR ESCOUSSE

FARRUCK LE MAURE (1)

ACTE II, SCÈNE VI

FARRUCK, JUAN

JUAN

Voici de l'or, Farruck, qu'on me fait te remettre (2),
Et les ordres précis qu'il faut suivre à la lettre :
D'abord quitter ces lieux, ne parler nulle part
De la triste aventure où don Alphonse eut part ;
Et te garder surtout d'un mot irrémissible
Qui suspend sur ta tête un châtement terrible.

FARRUCK

J'obéirai ; pourtant, avant de fuir ce lieu,
A votre noble sœur puis-je faire un adieu ?

(1) Comme pour les vers d'Aug. Le Bras, c'est à titre de curiosité que nous donnons ici quelques scènes de *Farruck le Maure*. On y trouvera tous les défauts de l'école romantique avec quelques qualités personnelles d'énergie et de jeunesse emportement.

BIBLIOGRAPHIE : *Farruck le Maure*, drame en trois actes et en vers, musique d'Alexandre Piccini, représenté à la Porte Saint-Martin, le 25 juin 1831. — *Pierre III* tragédie, en collaboration avec Aug. Le Bras, représentée au Théâtre Français, le 21 décembre 1831. — *Raymond ou l'Héritage du naufragé*, mélodrame, en collaboration avec A. Le Bras, représenté à la Gaité, le 24 janvier 1832. — Quelques chansons et poésies fugitives et un drame manuscrit : *Ulric*, écrit en collaboration avec A. Bross.

A consulter : JULES JANIN : *Littérature dramatique* t. I, Paris 1852. — ALEXANDRE DUMAS : *Mémoires* t. IX, Paris. 1852-54. — BÉRANGER *Chansons Nouvelles et dernières* : le *Suicide*, et note, Paris, 1833; *Ma Biographie*, p. 103, Paris, 1857. — *L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, t. X, XXII et XXIII.

Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste.

On n'est plus assez fou pour se faire trappiste,

Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.

(ALF. DE MUSSET : *Rolla*.)

(2) La fille de Farruck ; elle a été séduite et assassinée par Don Alphonse qui espère calmer la douleur et la haine du Maure en lui donnant de l'or.

Un mot de senora porte bonheur sans doute
 Au pauvre pèlerin qui va se mettre en route ;
 Si senora me dit : Confiez-vous à Dieu ;
 Confiant dans le ciel, je quitterai ce lieu.

JUAN

Attends donc, mais ma sœur t'a deviné, je pense.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ISABELLE

ISABELLE

Je compatis, Farruck, à vos justes douleurs ;
 Sur vous, sur votre fille, oui, je verse des pleurs,
 Et je ne pense pas qu'il soit rien sur la terre
 Qui puisse racheter votre chagrin de père...
 Croyez au mien, Farruck ; tenez, prenez cet or,
 Qu'il vous préserve au moins d'un misérable sort.

FARRUCK

De l'or, encore de l'or, pour une fille morte,
 Ses jours, pensez-vous donc les payer de la sorte,
 Gardez-le, ce n'est pas avec l'or, par malheur,
 Senora, qu'on guérit les blessures du cœur !
 De mes maux en ces lieux si tout semble se rire ;
 Si je n'ai plus d'enfant, du moins je puis maudire...

ISABELLE

Pardonnez à celui qui causa son trépas...
 Par pitié, par pitié, ne le maudissez pas !

FARRUCK, *bas à Isabelle*

Un seul espoir encore ici-bas me domine ;
 Senora, ce secret pèse sur ma poitrine.
 Il voudrait s'échapper, mais sans témoins que vous.
 Je puis goûter encor des moments assez doux,

Vous pourrez obtenir, selon votre réponse,
L'oubli de mes douleurs, et le pardon d'Alphonse...
Que je vous parle seule avant de fuir ce lieu,
Senora, par pitié, c'est mon unique vœu !

ISABELLE, *à part*

Qu'a-t-il donc à me dire ? Allons, quoi qu'il m'en coûte.

À don Juan :

Laissez-nous seuls, don Juan, n'allez pas loin.

(Don Juan sort)

SCÈNE VIII

ISABELLE, FARRUCK

ISABELLE

J'écoute.

FARRUCK

Noble dame, un beau jour, si le ciel vous disait :

« Enfant, tu faisais mal quand cela te plaisait ;

« Il t'a plu d'immoler un homme à tes caprices,

« Tiens, voilà le tourment qu'il faut que tu subisses. »

ISABELLE

Eh bien j'obéirais.... mais je ne comprends rien

A cette question....

FARRUCK

Oh ! vous comprenez bien.

S'il ajoutait : « Enfant, l'indulgence est tarie,

« Tu vas te repentir de ta coquetterie !... »

Isabelle ! eh bien donc, je te veux, je te veux !

Rien ne peut ici-bas te soustraire à mes vœux.

Je t'aime et mon amour ne fut que ton ouvrage,

Ton seul ouvrage à toi, subis-en donc l'outrage.

Mon amour, je conçois, sied mal à ton renom,

Mais aussi ne crois pas qu'il m'ébouit ton nom !

LES POÈTES-MISÈRE

Esclave comme moi, païenne ou catholique,
Et tes appas brûlés sous le soleil d'Afrique,
Je t'eusse aimée autant si tu l'eusses voulu !
Mais un instinct amer, un désir absolu,
Dit tout bas à Farruck qu'il faut qu'il te possède,
Que tu sois sa vengeance et qu'Isabelle cède !

ISABELLE

Sortez, sortez, Farruck ! n'appellez pas sur vous,
Impertinent esclave, un châtiment moins doux !
Si j'appelais Alphonse....

FARRUCK

Oui, je sais qu'on renomme
Son bras pour bien tuer une bête de somme....
Même une pauvre fille !

ISABELLE

Oh ! sortez, sortez donc !

FARRUCK

Mais à moi s'il venait avec son espadon,
Ce fier toréador, il sentirait, je pense,
D'une génisse à moi quelle est la différence !
Il faut donc, senora, que je m'en aille errant,
Etouffant dans mon sein un foyer dévorant...
Que je tombe expirant sur le seuil de la porte ;
Peu vous importe à vous, pourvu que Farruck sorte !
Il sortira, Farruck, il doit laisser finir
L'hymen de deux amants si bien faits pour s'unir !
Il doit son sang à vous, à son seigneur et maître....

ISABELLE

Vous le devez au ciel.

FARRUCK

Vous le croyez peut-être !

(Poussant un éclat de rire.)

Ah ! Ah ! Ah ! senora, pauvre femme, entre nous.

Vous ne voyez donc pas qu'on se moque de vous ?
 Moi vous quitter ainsi, moi, moi ! sans espérance,
 Abandonner ainsi le vœu de ma vengeance !...
 Irai-je demander la justice à mon roi ?
 Mais le prince et sa cour se moqueraient de moi !
 A des gens comme nous la justice fait faire
 Trop longtemps antichambre... et l'on me ferait taire...
 Et je vous laisserais à mon rival vainqueur !...
 Je ne puis que haïr, mais c'est de tout mon cœur !...
 Je fais à votre amant un don de fiançailles,
 Ma haine, je le hais jusqu'au sang, aux entrailles !

ISABELLE

Ah ! vous m'épouvantez... par pitié, laissez-moi !

FARRUCK

Je suis heureux, du moins, d'inspirer de l'effroi. —
 Je suis seul avec toi, l'occasion est belle...
 De n'en pas profiter, rends-moi grâce, Isabelle !
 Vois-tu mon œil briller, ma main trembler d'émoi,
 Le sang à mon visage... et maintenant dis-moi
 Ce qui peut m'arrêter.

ISABELLE

Je pâlis... je frissonne.

FARRUCK

Dis-moi donc quel prestige entoure ta personne,
 Ce qui retient mon bras pour ne pas t'enlacer,
 Et mes lèvres en feu pour ne pas t'embrasser !

(Il fait un pas vers Isabelle, Isabelle pousse un cri.)

ELISA MERCŒUR

LE SUBLIME (1)

Ode

Toi qui, t'enveloppant des ombres de la Terre,
N'as suivi qu'un sentier frayé par le vulgaire,
Le temps jamais pour toi s'arrête-t-il d'un pas ?
LaisSES-tu dans le monde une immortelle trace
Non ! Ta légère empreinte... une haleine l'efface,
Et rien ne reste où tu passas.

Dans les âges futurs toi qui vivrais, peut-être,
Laisseras-tu la tombe enfermer tout ton être ?
N'oseras-tu penser ? L'aut-il qu'un joug de fer,
Appesanti sur toi, rétrécisse ton âme ?
Vois cet éclair brillant, son invincible flamme,
Libre, jaillit au sein de l'air.

En imprimant tes pas loin des routes tracées,
Dans un immense espace égare tes pensées ;
Le laurier croit encore, et ton siècle l'attend.
Combats contre l'oubli, que ta Gloire le brave :
Un seul mot quelquefois rend l'avenir esclave,
Mais un mot sublime et brûlant.

(1) Les vers d'Elisa Mercœur manquent de vraie personnalité, mais ils sont d'une inspiration aisée et souvent élevée.

BIBLIOGRAPHIE : *Recueil de Poésies*, Nantes, 1827. — *Œuvres complètes*, Paris, 1843, in-8, 3 vol. Outre les poésies, on trouve dans cette édition la tragédie en 5 actes et en vers : *Boabdil, roi de Grenade*, d'après le *Gonzalve* de Florian. Lue au Théâtre-Français le 3 mai 1831, elle fut acceptée par le comité mais refusée par le baron Taylor, administrateur de la Comédie.)

Consulter : *Mémoires et notices sur la vie d'Elisa Mercœur* (par sa mère) en tête des *Œuvres complètes*, Paris 1843. — H. LUCAS : *Portraits et souvenirs littéraires* Paris 1890 — JULES CLARETIE : *Elisa Mercœur*, etc Paris, 1864. — GEORGES VIAU et DOMINIQUE CAILLÉ : *Elisa Mercœur*, Paris 1889. — LEVOT : *Biographie bretonne*. — Cte DE SAINT-JEAN (Mme A. Riom) *Femmes-poètes bretonnes*, Nantes, 1892.



ELISA MERCŒUR

Invente ! immortalise un moment d'existence ;
 Effeuille les pavots que jette l'ignorance ;
 Des regards de ton âme embrasse l'univers.
 Vole au sommet sacré t'abreuver d'harmonie :
 Chacun de ces instants ravis à ton Génie
 Est tout un âge que tu perds.

Quoi ! la vie est si courte, et de ses jours, qu'il pleure
 L'homme au gouffre des ans n'ose arracher une heure.
 Son cœur d'un long espoir n'a-t-il donc plus besoin ?
 Ah ! condamne le temps à reposer ses ailes,
 Que le burin, traçant les pages immortelles,
 Y grave pour toi : « Rien plus loin ! »

Mais ne va pas, suivant un guide qui t'égare,
 Pour un céleste essor prendre le vol d'Icare,
 Et laisser un vain nom retomber ici-bas.
 D'une lyre hardie obtiens un chant sublime,
 Que d'Orphée, écoutant ce chant qui le ranime,
 L'ombre s'éveille sur tes pas.

D'un seul mot, t'ai-je dit, la rapide puissance
 Charme, captive, entraîne, et quelquefois dispense
 Aux amants de la Gloire une immortalité.
 C'est l'éclair s'échappant du caillou qui s'enflamme,
 Enfin, c'est le sublime, ou c'est un son de l'âme,
 Que le Génie a répété.

En cédant à l'effort d'un magique délire,
 Le sublime jamais ne peignit un sourire.
 Il faut à ses crayons de plus mâles beautés.
 Au bruit inspirateur de la voix des orages,
 Pour le poète ému par ses accords sauvages,
 L'effroi même a des voluptés.

Il s'élève plus près de la haute demeure,
 Aux accents de son luth qu'un vent du ciel effleure.
 Il aime à reculer vers les siècles lointains.
 La rose pâlerait en couronnant sa tête.

La flûte du berger sous ses doigts est muette,
 Mais la harpe a des sons divins.

Il chante, et ne craint pas le rire d'un Zoïle,
 L'aigle échappe au venin que jette le reptile :
 Rien n'empoisonne l'air que l'on respire aux cieux.
 De sa lyre, en mourant, un soupir le console,
 Et ce chant du trépas comme une âme s'envole
 Au séjour que cherchaient ses yeux.

Ainsi la mort obtient sous sa main égarée
 Des sons nobles et purs d'une harpe sacrée :
 De l'oiseau de Lédâ l'harmonie est l'adieu,
 Et le voile mortel qui recouvrait Alcide
 Se consume, brûlé par la flamme rapide,
 Quand du bûcher s'élançait un Dieu.

Dédaignant la faveur, cette idole éphémère
 Pour laquelle un moment fumait un encens vulgaire,
 Il prélude loin d'elle à ses libres accents ;
 Il dégage ses mains des chaînes de la Terre.
 Autrefois le malheur, en pesant sur Homère,
 Etouffa-t-il ses nobles chants ?

Mais par mille pinceaux la nature est tracée ;
 Ah ! les temps sont à Dieu, le monde à la pensée !
 Quand les yeux de Milton n'avaient plus de regards,
 Au fond du souvenir moissonnant des images
 Il pensait, il chantait, en éclairant les âges
 D'un rayon de l'astre des arts.

Rends au luth détendu la musique céleste ;
 De la courte journée une heure au moins te reste ;
 Une heure ! c'est assez pour vaincre l'avenir ;
 C'est au brillant séjour que ton hymne s'élançait :
 Le poète au tombeau retrouve l'existence ;
 Qui laisse un nom peut-il mourir ?

Vous qui deviez parer le chantre de Clorinde,
 Lauriers aoniens, douces palmes du Pinde.

L'amant de Léonor n'a donc pu vous cueillir !
 Le Tasse à ses destins un jour trop tôt succombe ;
 Mais vos nobles rameaux, déposés sur sa tombe,
 Fleurissent pour son souvenir.

L'oubli, c'est le néant ; la gloire est l'autre vie ;
 L'éternité sans borne appartient au génie ;
 Le monde est un écho des purs accents des cieus.
 Sur la mer du passé, le poète surnage ;
 Chaque flot qui se brise et le pousse au rivage
 Exhale un son mélodieux.

Ennemi des tyrans, du crime qui s'élève
 Il combat, il triomphe, et sa lyre est son glaive.
 Libre comme la voix qu'empruntent les remords,
 Cette lyre sans cesse auprès du cœur résonne,
 Et l'homme, sous le chaume, ou sous le dais du trône,
 Entend ses suprêmes accords.

Sublime, chant sacré, note pure et magique ;
 Son divin que jadis rendait la harpe antique ;
 Accent toujours nouveau compris de l'univers !
 Viens t'exhaler encor d'une céleste lyre :
 Le poète t'attend, viens, pendant qu'il délire,
 Immortaliser ses concerts.

Qu'il n'existe que lui qu'on oppose à lui-même
 Qu'il se dise, écoutant sonner l'heure suprême :
 « Ma mémoire est ma vie, et je ne mourrai pas !
 « Mon souffle loin de moi chassa l'humble poussière ;
 « J'ai vécu pour chanter, et je laisse à la terre
 « La place où j'ai marqué mes pas. »

RÊVERIE

Qu'importe qu'en un jour on dépense une vie,
 Si l'on doit en aimant épuiser tout son cœur,
 Et doucement penché sur la coupe remplie

Si l'on doit y goûter le nectar du bonheur.

Est-il besoin toujours qu'on achève l'année?
 Le souffle d'aujourd'hui flétrit la fleur d'hier;
 Je ne veux pas de rose inodore et fanée;
 C'est assez d'un printemps, je ne veux pas d'hiver.

Une heure vaut un siècle alors qu'elle est passée;
 Mais l'ombre n'est jamais une sœur du matin.
 Je veux me reposer avant d'être lassée;
 Je ne veux qu'essayer quelques pas du chemin.

PHILOSOPHIE

Lorsque je vins m'asseoir au festin de la vie,
 Quand on passa la coupe au convive nouveau,
 J'ignorais le dégoût dont l'ivresse est suivie,
 Et le poids d'une chaîne à son dernier anneau.

Et pourtant, je savais que les flambeaux des fêtes,
 Eteints ou consumés, s'éclipsent tour à tour,
 Et je voyais les fleurs qui tombaient de nos têtes
 Montrer en s'effeuillant leur vieillesse d'un jour.

J'apervais déjà sur le front des convives
 Des reflets passagers de tristesse ou d'espoir...
 Souriant au départ des heures fugitives,
 J'attendais que l'aurore inclinât vers le soir.

J'ai connu qu'un regret payait l'expérience,
 Et je n'ai pas voulu l'acheter de mes pleurs.
 Gardant comme un trésor ma calme insouciance,
 Dans leur fraîche beauté j'ai su cueillir les fleurs.

Préférant ma démence à la raison du sage,
 Si j'ai borné ma vie à l'instant du bonheur,
 Toi qui n'as cru jamais aux rêves du jeune âge,
 Qu'importe qu'après moi tu m'accuses d'erreur !

En vain tes froids conseils cherchent à me confondre,
 L'obtiendras-tu jamais ce demain attendu ?

Lorsqu'au funèbre appel il nous faudra répondre,
 Nous aurons tous les deux, toi pensé, moi vécu.

Nomme cette maxime ou sagesse ou délire,

Moi je veux jour à jour dépenser mon destin,
 Il est heureux celui qui peut encor sourire
 Lorsque vient le moment de quitter le festin.

MÉDITATION

Telle qu'une médaille à l'empreinte effacée,
 Quand les contacts du monde ont usé la pensée,
 Quand la vie inutile a perdu sa fraîcheur,
 Lorsque les faux plaisirs ont énervé le cœur,
 Fatigué du fardeau de sa lourde existence,
 Lorsque l'homme a ravi son charme à l'espérance,
 Son âme parcourant les dédales du sort
 Trouve, pour en sortir, le dégoût et la mort !

On te l'a dit pourtant, incrédule jeunesse,
 Rien ne vaut ici-bas la stoïque sagesse !
 Réponds ? contre l'orgueil, contre la volupté,
 Confiante en ta force, as-tu jamais lutté ?
 Non ! tu fais en cédant l'aveu de ta faiblesse ;
 Et, laissant du combat les soins à ta vieillesse,
 Aveugle à la clarté de tout divin flambeau,
 Tu vois !... Lorsque ton pied vient heurter le tombeau !

Alors, s'il était temps, si tu pouvais encore,
 Ranimer dans ton sein le feu qui s'évapore !
 Des fleuves descendus si, remontant le cours,
 Tels qu'ils sont au matin tu retrouvais les jours ;
 Si, rendant leur éclat aux fleurs déjà fanées,
 Tu jouissais deux fois de tes jeunes années,
 Dis, libre de choisir ta route et ton destin.
 Deux fois passerais-tu par le même chemin ?

ÉMILE ROULLAND

LA COLONNE NAPOLEÓN (1)

Napoléon !... ce nom où l'humaine parole
Vient se briser, s'élève, avec son auréole
Prodigieux parmi les gigantesques noms.
O gloires d'ici-bas, sa gloire vous surpasse !
Tels les astres d'en haut, que le soleil efface
De la splendeur de ses rayons.

Sur quel ton te chanter, Grand homme qu'à la terre
Le ciel, pour ses desseins, jeta comme un mystère,
Génie au vaste cœur, étoile des guerriers !
L'univers t'a jugé... laissons parler la France.
Pour bien peser ta vie, il faut dans la balance
Mettre le poids de tes lauriers.

Quand les flots débordés du torrent populaire,
Du vaisseau de l'Etat, broyé par leur colère,
Entraînaient les débris dans un cours indompté,
Ta main les refoulait en un jour de victoire ;
Puis, après, tu jetas le manteau de la Gloire
Pour linceul à la Liberté.

(1) Il est difficile de porter un jugement sur l'œuvre d'Emile Roulland ; il n'a guère laissé que des pièces inachevées. L'incertitude d'expression qu'on y remarque aurait peut-être disparu si le poète avait pu les terminer. Néanmoins, il y a le plus souvent dans ses poésies un sentiment vrai et touchant qui émeut. Pour savoir ce que Roulland aurait pu faire, s'il avait eu la tranquillité nécessaire à toute production poétique, on n'aura qu'à lire *l'Ode à la Colonne*, la seule pièce peut-être, qu'il ait complètement achevée. C'est un superbe morceau de poésie.

L'œuvre d'Emile Roulland a été publiée par les soins d'Evariste Boulay-Paty, sous le titre de : *Poésies posthumes et inédites*, Paris, 1838 un vol. in-8°.

Consulter BOULAY-PATY. La Notice en tête de l'édition des poésies de Roulland. — H. LUCAS : *Portraits et souvenirs littéraires*, Paris 1890.

C'est là le mot fatal qu'on mêle à ton éloge,
 Comme un blasphème à l'hymne, une tache à la toge,
 Comme un poison au miel dans une coupe d'or,
 Qu'on dise à l'aigle donc : Descends de tes montagnes !
 Qu'on dise au faible oiseau qui rase les campagnes :
 Prends vers le ciel un mâle essor !

Dieu, dans ses grands secrets à l'homme impénétrables.
 Tient le sort des mortels, sur d'inflexibles tables,
 Par sa puissante main écrit en traits divers ;
 Ce Dieu, qui, d'un regard, pour mesurer l'espace,
 Sur la terre à chacun du doigt marqua sa place,
 Et ta place était l'univers !

Parfois dans ses élans la vertu touche au crime ;
 Et dans le cœur de l'homme, à côté du sublime,
 Un écueil est caché sous chaque passion.
 Qui peut d'un pas certain marcher dans cette vie ?
 Des écarts où parfois s'égara ton génie ;
 Un seul mot t'absout : c'est ton nom.

Comme l'aigle se joue au milieu des tempêtes,
 Les concerts des combats étaient pour toi des fêtes,
 Leurs terribles éclairs étaient doux à tes yeux ;
 Et ton astre guerrier, aux éclats de la foudre,
 Poursuivait, à travers des nuages de poudre,
 Son cours rapide et radieux.

La victoire, ta chère et fidèle compagne,
 Volant à tes côtés de campagne en campagne,
 De ton nom triomphant gravait partout le sceau ;
 Et, sous les yeux des rois, descendus de leur trône,
 Tu jetais pour hochets un sceptre, une couronne,
 A ton fils, monarque au berceau.

Il n'eut pas, faible aiglon, pour essayer ses ailes,
 L'appui sublime et fort des ailes paternelles ;
 Son pas foula la terre en son étroit sentier ;
 Il traîna dans les cours sa jeunesse asservie ;



EMILE ROULLAND

Il naquit et mourut... la chaîne de sa vie,
N'eut qu'un anneau d'or : le premier !...

Jamais aucun monarque, armé de son tonnerre,
De tels ébranlements ne fit trembler la terre ;
Tes jours passaient sans calme, et tes nuits sans sommeil ;
Un seul rêve couvrait dans ton âme profonde :
Tu ne voulais que toi pour seul roi dans le monde,
Comme il n'est pour lui qu'un soleil.

Tu campas bien longtemps sous les pourpres royales.
Dans ta route, égaré par des clartés fatales,
Tu tombas, mais ce fut sur un lit de lauriers !
L'ennemi, fier alors, entra dans nos murailles.
L'espoir de lui donner de vastes funérailles
Animait encor nos guerriers !

Mais, à la sombre voix de leur grand capitaine,
L'orgueil se replia sur leur âme hautaine,
Tout entière aux accents de ses touchants adieux ;
Et leur front incliné vers leurs vaillantes armes,
Ce front qui n'avait point pâli dans les alarmes,
Versa des pleurs silencieux.

Dans leur chef, de la gloire ils pleuraient le naufrage,
Et, le suivant du cœur jusqu'au triste rivage :
« Attendons, disaient-ils, silence ! il reviendra ! »
Il revint... car le doigt du destin sur ses tables
D'avance avait écrit que ces pas redoutables
Ne devaient point s'arrêter là.

Mais le Géant lassa la Fortune inconstante ;
De son esquif lancé sur une mer sanglante,
Dans un jour orageux, Waterloo fut l'écueil ;
L'aigle y brisa sa tête et roula dans l'abîme,
Mais l'honneur des Français de son autel sublime
Ne descendit pas au cercueil.

L'honneur!... ils le sentaient déborder de leurs âmes,
 Ceux qui, tels qu'un volcan aux bouillonnantes flammes,
 Jonchaient de morts le sol ébranlé sous leurs pas,
 Et dont le cœur de feu, dans la lutte fatale,
 Jeta ce cri sacré : La Garde Impériale
 « Meurt... Mais Elle Ne Se Rend Pas!... »

Aux souverains ligués quand de la capitale,
 La discorde eut rouvert la route triomphale,
 La France vit ses fils échappés à la mort
 Regagner leurs foyers; comme, en pleurs sur la plage,
 Une mère qui voit les débris du naufrage,
 Que les flots poussent vers le port.

Tel qu'un vent qui s'éteint n'anime plus la flamme,
 Ton grand souffle, ô Héros! n'avivait plus leur âme,
 Et dans ces jours de deuil la Gloire eut son sommeil;
 Car la Colonne alors, veuve de ton image,
 S'effaçait comme un mort que la nuit d'un orage
 A découronné du soleil.

Pourtant des ennemis la fureur impuissante
 S'arrêta devant elle; ainsi, dans la tourmente,
 Passe au pied d'un rocher le murmure des flots;
 Ils eurent peur, oui peur, que dans sa chute immense,
 Son poids, retentissant sur le sol de la France,
 N'en réveillât tous les échos!

La main du sort brisa la dernière couronne,
 Et ton pied fatigué tomba de trône en trône
 Sur un rocher désert où s'éteignait ta voix;
 Mais, de tes ennemis bravant les sombres haines,
 Tu régnaï dans l'exil, et le bruit de tes chaînes
 Faisait encor trembler les rois.

Ton heure vint enfin... et ta tête penchante,
 Du manteau d'Austerlitz, comme sous une tente,
 Soudain s'enveloppa; ce fut là ton linceul!
 Tu n'eus rien de commun avec les rois du monde,

Ni l'éclat de tes jours agité comme l'onde,
Ni le berceau, ni le cercueil !

Tandis que de leur sein partait un cri de joie,
La France, dans les pleurs, à son chagrin en proie,
Semblait attendre encore et doutait de ton sort :
Comme si les lauriers qui couronnaient ta tête,
Eussent dû, détournant le coup que rien n'arrête,
Emousser la faux de la mort.

On dit que des guerriers, au pied de la Colonne,
Comme un funèbre encens jetant une couronne,
Dans la nuit prosternés, murmurèrent tout bas :
« Six ans d'exil n'ont pu de notre cœur fidèle,
« O Grand Homme, effacer ta mémoire immortelle :
« La Gloire ne s'exile pas ! »

Vous que l'honneur encore échauffe de sa flamme,
Mais dont le bras trahit les élans de votre âme,
Respect de la patrie, invalides guerriers ;
Chênes aux rameaux forts brisés par le tonnerre,
Dont la tête pourtant repose encore altière,
Sous un grand dôme de lauriers ;

Venez ! Venez aussi, vous fils de Varsovie,
Qui ne pouvez, fuyant la Pologne asservie,
Après votre sang pur, lui donner que des pleurs,
Et dont la voix, du cœur brisant les portes closes,
Nous convie à verser le miel de quelques roses
Dans la coupe de vos douleurs !

Accourez, restes fiers de notre Grande Armée,
De ce titre pompeux par ses exploits nommée,
Vous qui, des bords du Nil au sommet du Kremlin,
Plantiez vos étendards d'une main souveraine,
Et dont les pas suivaient dans la sanglante arène
Le char de *l'homme du destin* !

Que ta parure est belle, ô Fille des batailles !
 Telle de fleurs ornée, au jour des fiançailles,
 La vierge attend l'époux à son cœur accordé.
 Que j'aime en ses contours ta robe triomphale,
 Ton vêtement d'airain que l'aigle impériale
 De sa noble serre a brodé !

Tu portes sur tes flancs ta brillante origine ;
 Et voici, le front ceint d'une clarté divine,
 Le Héros dont l'Europe embrassait les genoux !
 Vos titres sont égaux, parfumés de victoires ;
 Qu'attendez-vous encor, pour marier vos gloires ?
 L'autel est prêt : unissez-vous !

O moment solennel ! sublime apothéose !
 Tout un peuple à l'idole où son regard repose
 Sourit... O de la gloire imposant appareil !
 Le voile flottant tombe.... Ainsi, quand fuit l'orage,
 Le vent, d'un souffle ami, balaye le nuage,
 Et l'on voit briller le soleil.

Le voilà, le voilà !... De ses traits héroïques
 Jaillissant tout à coup, les souvenirs magiques
 Jusques au fond des cœurs comme un éclair ont lui :
 Et des guerriers d'airain la foule tournoyante
 Vers le dôme a semblé s'élancer palpitante ;
 Et le peuple a crié : C'est lui !...

C'est son petit chapeau, plus grand qu'un diadème,
 C'est son glaive, plus fort que le sceptre suprême,
 Ses bottes de géant et ses éperons d'or ;
 C'est, pour manteau royal, sa redingote grise,
 Et ce verre où jamais son œil, qui pulvérise,
 En vain ne fixa son essor.

Que pourraient ajouter à ce bronze énergique
 Le pompeux appareil d'ornements à l'antique,
 Les prestiges de l'art étalés sous ses pas ?
 Superbe des rayons dont son front s'entourne,

L'astre, roi dans les airs, lance de sa couronne
Des reflets, et n'en reçoit pas !...

Et ses vieux compagnons, les chefs aux fiers panaches,
Et les anciens soldats, aux blanchâtres moustaches,
Ont souri d'un sourire et de joie et de deuil ;
Vers l'image adorée en brandissant leurs armes,
Ils saluaient leur chef ; mais leurs furtives larmes
Tombaient encore sur son cercueil !

Et les jeunes guerriers, à la barbe enfantine,
Mais dont le cœur brûlant soulève leur poitrine,
Jalouse de porter l'étoile de l'honneur,
Semblaient se dire aussi, dans leur joie imprévue :
« Je suis un vieux soldat, j'ai passé la revue
« Sous les yeux du grand Empereur ! »

Dans leurs nobles élans, les gardes citoyennes,
Se souvenant encor de leurs gloires anciennes,
Ont de joyeux bouquets décoré leurs fusils,
Leurs fusils dont un jour la tournante éloquence
Plaida si vaillamment la cause de la France
Sous les murs croulants de Paris.

Et vous, nobles guerriers, dont l'amitié fidèle
Brille d'un pur effet de sa gloire immortelle,
Quand vous pouviez le fuir, coutisans du malheur,
Qui, des coupes du sort, n'en repoussant aucune,
Dans ce lointain exil encensiez sa fortune
Est-ce bien là votre Empereur ?

Est-ce ainsi qu'au sommet du roc de Sainte-Hélène
Il rêvait, quand les vents, de leur plaintive haleine,
Poussaient vers le rivage un navire lointain,
Et que le mot de France, électrique et sonore,
Faisait vibrer son cœur, se débattant encore
Sous les bras de fer du Destin ?

Lève ta tête au ciel, Pyramide de gloire,
Livre monumental, indestructible histoire,
Géant d'airain, grandi de toute sa grandeur !
Jamais ton front altier ne brilla plus sublime,
Et le regard, charmé de contempler ta cime,
N'en peut mesurer la hauteur.

Jamais aucun guerrier des grands siècles antiques,
Sur un autel orné de palmes plus magiques
Ne vint poser l'éclat de son vol triomphal.
Salut, Napoléon ! voilà ton Capitole :
Ton image a, dans l'air, le ciel pour auréole,
Et la gloire pour piédestal.

Sur ce trône attaquer ta gloire impérissable,
C'est au front d'un rocher lancer un grain de sable,
C'est frapper d'un roseau le sommet d'une tour,
Jeter à l'aquilon la feuille qui se fane,
Ou vouloir opposer un voile diaphane
Aux rayons de l'astre du jour.

Mais si les ennemis qu'irritent ses louanges,
A de nouveau combats défiant nos phalanges,
Pour te fouler aux pieds comptaient sur nos revers,
Tu te réveillerais à l'odeur de la poudre,
Et l'on verrait encor ta main lancer la foudre,
Et tes yeux jeter des éclairs.

Ton pied s'agiterait sur sa base tremblante ;
Ton âme encore au son du canon bondissante,
Du combat, en tonnait, donnerait le signal ;
Tu reprendrais le glaive, et notre jeune armée
Crîrait, d'enthousiasme, à ta voix animée :
« Voici notre grand général ! »

Eh bien ! es-tu content, Héros de cette fête ?
Sens-tu tomber assez de palmes sur ta tête ?
Tes yeux ont-ils compté le nombre des soldats ?
Entends-tu le tambour, les fanfares guerrières,

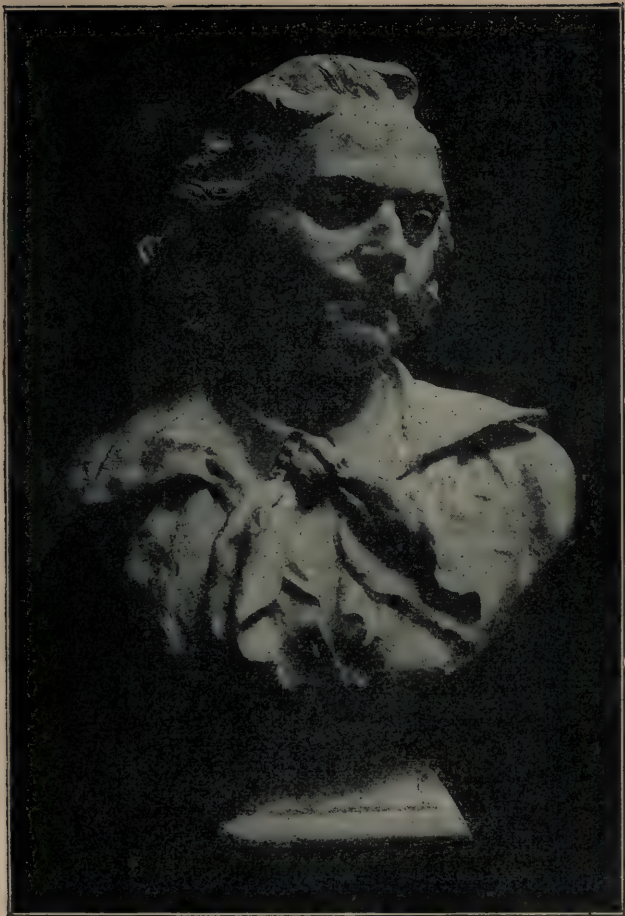
Le canon, les coursiers aux flottantes crinières,
 Qui bondissent comme aux combats ?

Mais quoi, ton front pensif, assombri d'un nuage,
 Semble avoir vu passer quelque funèbre image !
 Faut-il à ton triomphe une plus large part ?...
 Un uniforme rouge a brillé dans la foule ;
 C'est un fils d'Albion ! ton œil indigné roule
 Vers Sainte-Hélène un long regard !

Vous à qui, confiant encor dans son étoile,
 Le Grand Homme, trahi sous sa rapide voile,
 Se rendit, sur l'honneur de votre pavillon ;
 Fidèles à ses vœux, faites que la Colonne,
 Couvrant son front glacé d'une large couronne,
 Devienne enfin son Panthéon !

Craignez-vous que, phénix renaissant de sa cendre,
 Sur ce roc, où si haut vous le fîtes descendre,
 L'aigle n'ait de son bec aiguisé le courroux ?
 Vos yeux, depuis douze ans, veillent sur sa poussière ;
 Dites, craindriez-vous de remuer sa pierre ?
 Il est bien mort... rendez-le nous !

Qu'il sera beau le jour où, placés sur la rive,
 Nos guerriers salueront du long cri de : Qui vive ?
 Les drapeaux noirs flottants des vaisseaux d'Albion ;
 Et lorsque l'Angleterre, à ce cri de vaillance,
 Frappant d'un grand cercueil aux portes de la France,
 Lui répondra : Napoléon !



HÉGÉSIPPE MOREAU

(D'après le buste de Mme Coutan-Montorgueil).

HÉGÉSIPPE MOREAU

A MÉDOR (1)

Heureux Médor, si j'ai bonne mémoire,
Je t'ai connu jadis maigre et hideux ;
Chien sans pâtée, et poète sans gloire,
Dans le ruisseau nous barbotions tous deux.
Lorsqu'à mes chants si peu d'échos s'émeuvent,
Lorsque du ciel mon pain tombe à regret,
A tes abois Dieu sourit, les os pleuvent :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux chiens lépreux, oui, le malheur m'égale :
Battu des vents, par la foule outragé,
Si je caresse, on a peur de la gale ;
Si j'égratigne, on m'appelle enragé.
Pour qu'au bonheur je puisse enfin renaître,

(1) La poésie de Moreau plaît et se distingue par sa forme d'un classicisme rajeuni, où l'on trouve souvent l'influence de Béranger, par une sensibilité délicate, par un tour vif, léger et souple, enfin par une inspiration qui a bien la marque de l'époque inquiète, troublée et douloureuse à laquelle elle fut composée.

BIBLIOGRAPHIE : Dédié à M. Lafayette, député ; *Ode sur la convalescence de M. Lafayette* (un feuillet recto-verso) 1828. — *Le Diogène*, 9 livraisons in-4 de 8 pages, Provins et Paris, 1833. — *Les 5 et 6 juin 1832*, in-8, Paris, 1833. — *Le Myosotis*, gr. in-8, Paris, 1838. — *Clément Marot à Genève*, vaudeville en un acte, en collaboration avec E. Arago et L. Le-fèvre. — ED. POSTHUMES : *Œuvres complètes*, t. I : *Correspondance et contes*, t. II : *Le Myosotis et poésies inédites*, éd. Vallery-Radot, 2 vol. in-18, Paris; 1890. (Nous nous permettons de recommander le *Choix de Poésies* d'Hégésippe MOREAU publié par nous, avec une notice bio-bibliographique dans la *Bibliothèque des Poètes Français et étrangers*, un vol. de 160 p. un franc. Louis Michaud, éditeur).

A consulter : FELIX BOURQUELOT : *Histoire de Provins*, Paris, 1839-1840. — SAINTE-MARIE MARCOTTE : Biographie en avant d'une éd. du *Myosotis*, Paris, 1840. — DESSALES-RÉGIS : *Revue des Deux Mondes*, Paris 1^{er} février 1849. — ALEX. DUMAS : *Les morts vont vite*, t. I, Paris, 1861. — ARMAND LEBAILLY : *H. Moreau, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1863. — SAINTE-BEUVE : *Causeries du lundi*, t. IV et V. — R. VALLERY-RADOT : Biographie en tête des *œuvres complètes* de Moreau, Paris, 1890. — HENRI LARDANCHET : *Les enfants perdus du romantisme*, Paris, 1905.

Dieu sait pourtant qu'un peu d'or suffirait ;
 Bien peu... celui de ton collier, peut-être ;
 Chien parvenu, donne-moi ton secret.

J'eus comme toi mes longs jours de paresse,
 Un lit moelleux et de friands morceaux,
 J'ai frissonné sous plus d'une caresse,
 D'abois moqueurs j'ai talonné les sots.
 Puis, dans la foule où l'on pousse, où l'on beugle,
 J'ai vu s'enfuir Plutus qui s'égarait :
 Pour devenir le chien de cet aveugle,
 Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux dominos sais-tu comment l'on triche ?
 Nouveau Pâris arbitre de beauté,
 As-tu donné la pomme à la plus riche,
 Fait le gentil, fait le mort, ou sauté ?
 Ton sort est beau : moi, chien d'humeur bizarre,
 Pour égayer le Riche à son banquet,
 Je ne sais rien... rien que flatter Lazare
 Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Tombé, dit-on, dans un pays de fées,
 Dont ta laideur mit le peuple en émoi,
 On essuya tes pattes réchauffées,
 De blanches mains té bercèrent ; mais moi !...
 Chien trop crotté pour que la beauté m'aime,
 Si j'entrais là, le pied me balafrait,
 Hué de tous, et mordu par toi-même :
 Chien parvenu donne-moi ton secret.

LA FERMIÈRE

ROMANCE

Etrennes à madame Guérard

Amour à la fermière ! elle est
 Si gentille et si douce !

C'est l'oiseau des bois qui se plaît
 Loin du bruit dans la mousse ;
 Vieux vagabond qui tends la main,
 Enfant pauvre et sans mère,
 Puissiez-vous trouver en chemin
 La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
 Là le pauvre s'empare,
 Et le grand bahut de noyer
 Pour lui n'est point avare ;
 C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
 Les pieds blancs de poussière ;
 Un jour... puis en marche ! et bonsoir
 La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
 Finir dès son aurore ;
 Mais pour moi ce doux souvenir
 Est du bonheur encore :
 En fermant les yeux, je revois
 L'enclos plein de lumière,
 La haie en fleur, le petit bois.
 La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
 Au prône le répète,
 Paie un bienfait (même égaré),
 Ah ! qu'il songe à ma dette !
 Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
 La joie à la chaumière,
 Et garde des vents et des pleurs
 La ferme et la fermière !

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
 A son fuseau sourie,
 Comme les anges aux fils blancs
 De la Vierge Marie !
 Que tous, par la main, pas à pas,

Guidant un petit frère,
 Réjouissent de leurs ébats
 La ferme et la fermière !

ENVOI

Ma chansonnette, prends ton vol !
 Tu n'es qu'un faible hommage ;
 Mais qu'en avril le rossignol
 Chante, et la dédommage ;
 Qu'effrayé par ses chants d'amour,
 L'oiseau du cimetière,
 Longtemps, longtemps se taise pour
 La ferme et la fermière !

LES MODISTES HOSPITALIÈRES

ANECDOTE DE JUILLET 1830

Un pauvre diable de héros,
 Laisse pour mort la veille,
 Dans un bon lit, frais et dispos,
 Tout à coup se réveille.
 Il admire en se récriant,
 Des nymphes au minois riant,
 Friand :
 Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Quel joli couvent c'était là
 La la !

Paix donc ! murmure avec douceur
 Quelqu'un près de sa couche ;
 Et puis la bouche d'une sœur
 Vient lui fermer la bouche.
 De ce rappel au règlement
 Le monde lui sembla vraiment
 Charmant :
 Oh ! ch ! etc.

A son lit point de noir abbé,
 Point de docteur profane,
 Dans les mains d'une sainte Hébé,
 En guise de tisane,
 Le convalescent défailli
 Voit mousser d'un œil ébahi
 L'aï :
 Oh ! oh ! etc.

Miracle ! le voilà guéri !
 Et les deux nonnes gentilles
 Offrent au jeune homme attendri
 Leur bras nus pour béquilles.
 Sur ce bâton, sans se blesser,
 On le voit parfois se laisser
 Glisser.
 Oh ! oh ! etc.

Le chroniqueur, un peu succinct,
 Ne dit pas et j'ignore
 Quel est dans ce cloître le saint
 Que la recluse adore ;
 Mais les bons cœurs le béniront,
 Mais les chrétiens qui me liront
 Diront :
 Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Quel joli couvent c'était là
 La la !

LA VOULZIE

ÉLÉGIE

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
 Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de Voulzie ?
 La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
 Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,

Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ces vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours !
C'était mon Egérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère !
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurais pour tes chants de longs échos... » — Chimère !
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre :
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

ALOYSIUS BERTRAND

SONNET (1)

Quand le raisin est mûr, par un ciel clair et doux,
Dès l'aube, à mi-coteau, rit une foule étrange :
C'est qu'alors dans la vigne, et non plus dans la grange,
Maîtres et serviteurs, joyeux, s'assemblent tous.

A votre huis, clos encor, je heurte. Dormez-vous ?
Le matin vous éveille, élevant sa voix d'ange :
— Mon compère, chacun en ce temps-ci, vendange ;
Nous avons une vigne : eh bien ; vendangeons-nous ?

Mon livre est cette vigne, où, présent de l'automne,
La grappe d'or attend, pour couler dans la tonne,
Que le pressoir nouveau crie enfin avec bruit.

J'invite mes voisins, convoqués sans trompettes,
A s'armer promptement de paniers, de serpettes.
Qu'ils tournent le feuillet : sous le pampre est le fruit.

BALLADE

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs ;

(1) BIBLIOGRAPHIE : *Gaspard de la Nuit, fantaisie à la manière de Rembrandt, et de Callot*, Angers, 1842, Victor Pavie, éditeur. (Le manuscrit de cet ouvrage avait tout d'abord été vendu par Bertrand à l'éditeur romantique Eugène Renduel, pour la somme de 150 francs. Ce manuscrit est aujourd'hui la propriété de M. Jules Claretie).

Consulter : DAVID d'ANGERS : *Correspondance* (publiée par Henri Jouin) Paris. 1890. — HENRI CHABEUF : notice dans *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et belles-lettres de Dijon*, pour les années 1888-1889. — LÉON SÈCHE : *Les derniers jours d'Aloysius Bertrand* (*Mercur de France* 1905).



ALOYSIUS BERTRAND
à l'ensevelissoir de l'hôpital Necker (d'après un dessin inédit de DAVID d'ANGERS).

Jeunette et gentille,
Tu bus tour à tour
Au pot du soudrille
Et du troubadour.

A la brusquembille
Tu jouas jadis
Mule, bride, étrille,
Et tu les perdis.

La grise bastille
Aux gris tiercelets
Troua ta mantille
De trente boulets.

Le reître qui pille
Nippes au bahut,
Nonnes sous leur grille,
Te cassa ton luth.

Mais à la cheville
Ta main pend encor
Serpette et faucille
Rustique trésor,

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquilles
Dans tes ans caducs :

Çà, vite une aiguille,
Et de ta maison
Qu'un vert pampre habille
Recouds le blason.

GASPARD DE LA NUIT

LE MAÇON

LE MAITRE-MAÇON. — Regardez ces bastions, ces contreforts : on les dirait construits pour l'éternité.

SCHILLER, *Guillaume Tell*.

Le maçon Abraham Knupfer chante, la truelle à la main, dans les airs échafaudé, si haut que, lisant les vers gothiques du bourdon, il nivelle de ses pieds et l'église aux trente arcs-boutants, et la ville aux trente églises.

Il voit les tarasques de pierre vomir l'eau des ardoises dans l'abîme confus des galeries, des fenêtres, des pendentifs, des clochetons, des tourelles, des toits et des charpentes, que tache d'un point gris l'aile échancrée et immobile du tiercelet.

Il voit les fortifications qui se découpent en étoile, la citadelle qui se rengorge comme une géline dans un tourteau, les cours des palais où le soleil tarit les fontaines, et les cloîtres des monastères où l'ombre tourne autour des piliers.

Les troupes impériales se sont logées dans le faubourg. Voilà qu'un cavalier tambourine là-bas. Abraham Knupfer distingue son chapeau à trois cornes, ses aiguillettes de laine rouge, sa cocarde traversée d'une ganse, et sa queue nouée d'un ruban.

Ce qu'il voit encore, ce sont des soudards qui, dans le parc empanaché de gigantesques ramées, sur de larges pelouses d'émeraude criblent de coups d'arquebuse un oiseau de bois fiché à la pointe d'un mai.

Et le soir, quand la nef harmonieuse de la cathédrale s'endormit couchée les bras en croix, il aperçut de l'échelle, à l'horizon un village incendié par des gens de guerre, qui flamboyait comme une comète dans l'azur.

LES DEUX JUIFS

Vieux époux,
Vieux jaloux,
Tirez tous
Les verrous.

Vieille chanson.

Deux juifs qui s'étaient arrêtés sous ma fenêtre, comp-
taient mystérieusement au bout de leurs doigts les heures
trop lentes de la nuit.

— « Avez-vous de l'argent, Rabbi ? demanda le plus jeune
au plus vieux. — Cette bourse, répondit l'autre, n'est point
un grelot. »

Mais alors une troupe de gens se rua avec vacarme des
bouges du voisinage ; et des cris éclatèrent sur mes vitraux
comme les dragées d'une sarbacane.

C'étaient des turlupins qui couraient joyeusement vers
la place du Marché, d'où le vent chassait des étincelles de
paille et une odeur de roussi.

— « Ohé ! ohé ! Lanturelu ! Ma révérence à Madame la
lune ! — Par ici, la cagoule du diable ! Deux juifs dehors
pendant le couvre-feu ! — Assomme ! assomme ! aux juifs
le jour, aux truands la nuit ! »

*
* *

Et les cloches fêlées carillonnaient là-haut dans les tours
de Saint-Eustache le gothique : — « Dindon, dindon, dor-
mez donc, dindon ! »

LES CINQ DOIGTS DE LA MAIN

Une honnête famille où il n'y a
jamais eu de banqueroute, où
personne n'a jamais été pendu.

La parenté de Jean de Nivelles.

Le pouce est ce gras cabaretier flamand, d'humeur go-
guenarde et grivoise, qui fume sur sa porte, à l'enseigne
de la double bière de mars.

L'index est sa femme, virago sèche comme une merluche, qui, dès le matin, soufflette sa servante dont elle est jaloue, et caresse la bouteille dont elle est amoureuse.

Le doigt du milieu est leur fils, compagnon dégrossi à la hache, qui serait soldat s'il n'était brasseur, et qui serait cheval s'il n'était homme.

Le doigt de l'anneau est leur fille, leste et agaçante zerbine qui vend des dentelles aux dames et ne vend pas ses sourires aux cavaliers.

Et le doigt de l'oreille est le Benjamin de la famille, marmot pleureur, qui toujours se trimbala à la ceinture de sa mère comme un petit enfant pendu au croc d'une ogresse.

Les cinq doigts de la main sont la plus mirobolante giroflée à cinq feuilles qui ait jamais brodé les parterres de la noble cité de Harlem.

LOUIS BERTHAUD

QU'AVEZ-VOUS (1)

Souvent, quand par le monde on nous voit solitaires,
Le front triste et les yeux pleins d'étranges mystères ;
A notre air de malheur on s'étonne de nous ;
On cherche quel souci nous donne ainsi la fièvre ;
Et l'on nous dit avec un sourire à la lèvre :

« Vous semblez tristes... — Qu'avez-vous ? »

Oh ! ce que nous avons ? — Lorsque la terre ardente
Tourbillonne à nos yeux comme l'enfer du Dante,
Quand nous voyons partout des misères sans fin,
Qu'il est là devant nous une émeute, affamée
Et près d'ouvrir sa gueule et de descendre armée

Au cirque, avec ce cri : j'ai faim !

Quand depuis trente mois nous vivons dans l'orage.

(1) Le meilleur de l'œuvre de Berthaud se trouve dans l'*Homme-Rouge*. A côté de pages médiocres, il y a vraiment de beaux vers. Mais pour avoir une idée exacte du talent du poète, il faut lire son poème des *Mendiants*. Ce poème, dit M. Lardanchet avec raison, est d'un superbe mouvement. Il contient de fort belles pensées, exprimées dans une langue très pure. Quelques strophes extrêmement alertes, semblent sortir de cette main même qui écrivit un peu plus tard *Marchoche* et *Namouna*. — C'est du Musset plus amer !

BIBLIOGRAPHIE : *Asmodée* (satire hebdomadaire de 8 pages) Lyon, 1832. — *L'Homme Rouge* (feuille satirique) en collaboration avec J.-P. Veyrat, Lyon, avril à août 1833, Paris 1833 et 1834. — *La Moléide* (satire contre le ministère Molé), Outre un certain nombre de poésies diverses parues au *Charivari*, au *Bon Sens* et le poème des *Mendiants* publié dans les *Français peints par eux-mêmes*, de l'éditeur Curmer Paris, 18..., Berthaud a fait représenter : *Un mois à Naples*, comédie en un acte en collaboration avec Jacques Arago (Vaudeville, 11 août 1837). — *Jean le Cocher*, comédie en un acte, en collaboration avec Eugène Nus (Théâtre de la Gaîté). — *Le Chemin du Ciel*, roman publié après sa mort dans *La Réforme*.

Consulter : SAINTE-BEUVE : *Causeries du Lundi*, T. X... — HIPPOLYTE RAYNAL, dans l'*Argus*, Paris, octobre 1850. — PHILIBERT AUDEBRAND : *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, Paris, 20 décembre 1893 ; *Petits Mémoires du XIX^e siècle*, Paris, 1892 — JULES PHILIPPE : *Les Poètes de la Savoie*, Annecy, 1865. — HENRI LARDANCHET : *Les Enfants perdus du romantisme*, Paris 1905.

Sans pouvoir arracher notre barque au naufrage ;
 Quand sur nos fronts en deuil ces mots ont retenti :
 « La Pologne se meurt, et l'Italie est morte ! »
 Quand peut-être le flot roulant qui nous emporte
 Demain aura tout englouti !

Quand nous voyons passer, dans nos veilles brûlées,
 Tant d'apparitions noires, échevelées ;
 Quand sous nos pieds le sol fume comme un tison,
 Et que l'été qui vient avec ses parfums d'ambre,
 Peut encor rallumer le volcan de novembre

Au premier feu de l'horizon ;

Après avoir passé parmi toutes les boues,
 Aux soufflets des tyrans tendu vingt fois nos joues,
 Poursuivi sans relâche un avenir lointain ;
 Après avoir ouï, la nuit au pont d'Arcole,
 Des râles, et cherché des compagnons d'école

Sans les retrouver au matin ;

Si vous voyez des pleurs mouiller notre paupière,
 Nos fronts rester muets comme la froide pierre ;
 Ou si quelques soupirs brûlants gonflent nos corps,
 Que notre œil fatigué se réveille et s'éclaire,
 Et que notre poitrine ardente de colère

Bondisse comme un flot !... Alors,

Ne vous demandez pas pourquoi nos jeunes têtes
 Révent tant de malheurs parmi toutes vos fêtes ;
 Pourquoi notre regard brille comme du feu,
 Et pourquoi dans ce drame éternel et sans trêve
 Que commence la faim et que finit la grève,

Nous maudissons hommes et Dieu !

Vivez sans prendre soin de l'ennui qui vous brûle,
 Sans chercher dans nos cœurs quel sang bout et circule ;
 Que sert de vous nommer le monde où nous allons ?
 Que vous fait de savoir parmi quelles vipères
 Il nous faudra marcher pour aller à nos pères

Qu'ont emportés les aquilons !

Vous n'avez jamais vu, dans l'âme du poète,
 Quelle trace profonde y laisse la tempête ;
 Vous n'avez jamais bu dans sa coupe de fiel ;
 Que vous importe alors qu'il jette l'anathème

Ou qu'il rêve d'amour? qu'il bénisse ou blasphème?

Qu'il soit de l'enfer ou du ciel?...
 Oh! s'il fallait vous dire, à vous, heureux du monde,
 Tout ce que la misère a d'abject et d'immonde;
 Ce que vaut une fille à seize ans, et combien
 Sa mère qui la vend, pourra dans une année,
 Vivre de jours avant que sa fille fanée
 Ne soit déjà plus bonne à rien!

Après avoir porté nos pieds dans ces scandales,
 S'il fallait devant vous secouer nos sandales,
 Découvrir au grand jour ce que la nuit cela,
 Soulever à vos yeux le drap des funérailles,
 Et vous faire toucher le monde en ses entrailles,
 Pour vous dire ensuite : voilà!!!

Discours et temps perdus! — Aux cœurs froids par système
 Ou par nature, il faut déverser l'anathème!
 Ils n'ont jamais hanté les greniers des faubourgs;
 Homères, travailleurs, artistes, Bélisaires,
 Ils ont fermé leurs mains à toutes vos misères,
 Car ils sont aveugles et sourds!

Il ne savent pas, eux, quand l'orage s'allume.
 Et que sur l'échafaud, comme sur une enclume,
L'on bat monnaie avec du sang, pour se nourrir;
 Ils ne comprennent pas pourquoi jaillit la lave.
 Et que ces quatre mots : être libre, être esclave,
 Veulent dire : vivre ou mourir!

LES MENDIANTS

On voyait autrefois à Fontenay-le-Comte
 Arriver à jour dit, et par tous les sentiers,
 Des mendiants, alors appelés Argotiers,
 Si nombreux, que jamais on n'en a su le compte.
 Ils y venaient tenir leur Etats généraux,
 Elire leur monarque et nommer leurs bourreaux;
 Car ils vivaient entre eux en pure monarchie.
 Ils se donnaient des lois que la masse observait;

Et comme dans nos temps d'ordre et de hiérarchie,
 On punissait chez eux les fauteurs d'anarchie.
 Nous autres qui savons comment cela se fait,
 Plaignons, ô mes amis ! ceux que l'on graciait.

Il en venait des monts, il en venait des plaines ;
 Un air alcoolique arrivait avec eux :
 Ils desséchaient les fleurs à leurs chaudes haleines,
 Et les prés jaunissaient sous leurs talons rugueux.
 Pendant les claires nuits, d'étoiles toutes pleines,
 Les bois verts abritaient moins d'oiseaux que de gueux.

.

C'étaient les Francs Mitoux aux visages malades,
 Marchant le front bandé, ployés sur leurs bâtons ;
 Les jaunes saboulex, les malingreux gloutons,
 Et puis des Marcandiers les errantes peuplades,
 Les Piètres, les Hubins, les Rufez, les Callots ;
 Toute une mer de gueux, son écume et ses flots !

Voilà donc sur le sol tous mes Traîne-Guenilles ;
 On dirait, à les voir, de grands nids de chenilles,
 L'un sur l'autre au hasard cherchant à picorer
 En attendant le feu qui va les dévorer.
 Ils sont là, sur la terre, étendus pêle-mêle,
 En montagnes, en tas, le mâle, la femelle,
 Ceux-ci, bâillant ; ceux-là, sur les reins endormis,
 Mâchant des haillons gras aux dos de leurs amis,
 Les bras en croix, les pieds jetés à l'aventure,
 Et le ventre au soleil, à l'air, et sans ceinture !

Eh bien ! ces pauvres gueux aux torses rabougris,
 Ces hommes qui n'ont plus, sous leurs crânes maigris,
 Ni la fleur, ni le teint de l'existence humaine,
 Ces gueux ont l'univers tout entier pour domaine.
 Le prévôt de Paris se trouble à leur seul nom ;
 Où la loi pose un OUI, leur bouche pose un NON ;
 Qu'importe ce qu'ils sont, au fond ? Des chaînes fortes

En solides faisceaux, resserrent leurs cohortes ;
 Et le grand Coësré, leur souverain élu,
 Traite avec ceux du monde en monarque absolu.

Salut, ô Coësré ! salut, ombre lointaine :
 Hélas ! sur tes grandeurs, sur ta gloire hautaine,
 Pauvre vieux roi ! le Temps a mis son doigt de fer,
 Et tout a disparu, comme dans un enfer.
 Tes chevaliers, tes pairs, tes conseillers intimes,
 Tous ces hommes puissants, qui du creux des abîmes,
 A ta voix se levaient, tous ces gueux valeureux,
 Le Temps en a fumé la terre des heureux.
 L'espace est un mortier où le Temps, sur sa proie,
 Comme un pilon d'airain, tombe, tombe, et la broie !...

Un cheval au galop dans la rue a passé :
 Une tache de boue a jailli du fossé
 Et collé gauchement, sur un bas qu'elle fane,
 Comme un baiser d'ivrogne, une étoile profane.
 Cette tache, — ô savants ! que savez-vous ? hélas ! —
 Elle a peut-être été fleur, sur un bleu lilas ;
 Peut-être elle a gémi, tourterelle amoureuse ;
 Peut-être, dans un bal, gantée et bienheureuse,
 Ce fut une main blanche où deux lèvres en feu
 Ont posé mille fois un doux et chaud adieu !

Béatrix ! Portia ! qu'êtes-vous devenues ?...
 Et toi que ton amant asseyait sur des nues,
 Céleste Fornarine, ange envoyé du ciel
 Pour en parler sur terre avec ton Raphaël,
 Où vis-tu, maintenant, ô femme plus qu'humaine,
 Faite d'amour, de gloire, et de beauté romaine !
 Pour contempler encore ton Jésus dans les cieus,
 A quelle fleur des champs as-tu donné tes yeux ?...
 Ah ! povera bella ! les vers, les vers livides
 Ont bu tes yeux divins dans leurs patènes vides.

Une fois que d'un mort ils ont troué les flancs,
 Les vers n'y laissent rien, les vers jaunes et blancs.

C'est le destin commun ; dans la toile grossière
Et le cercueil de plomb, tout est boue et poussière,
Les hommes et les chiens, les flammes et les fleurs ;
Et tout se recompose à tes sourdes chaleurs,
O terre ! Tu refais et c'est ta destinée,
Selon la loi de Dieu, la chair qu'on t'a donnée,
Et pour toi, sainte mère ! et quand son jour a lui,
Coësré vaut César : il pèse autant que lui !

Mais très certainement, à l'époque où nous sommes,
Avec notre science et nos flots de grands hommes,
Nous ne vous valons pas, ô morts ensevelis,
Vieux morts dont les os blancs ont poussé dans les lis.
Comme une femme usée et qui, par aventure,
Jette encor dans la vie une pauvre bouture,
Un enfant sans vigueur et qui, faute de sang,
A quelques jours de là rendra l'âme en toussant,
Vieille et les flancs vidés, sous nos toits ou nos dômes
La terre ne produit plus que des moitiés d'hommes.

De la base au sommet, tout a dégénéré ;
La femme est moins aimante et l'épi moins doré.
Invisible, impalpable, une fatale brise
Circule dans notre air et nous ronge et nous brise ;
Elle a soufflé partout ses râles dévorants ;
Les gueux mêmes, les gueux ont cessé d'être grands .
Eux qui portaient, jadis, fièrement par le monde,
Leurs superbes haillons et leur splendeur immonde,
Ont de la honte abjecte, aujourd'hui, plein la peau,
Et leur main tremble et sue en levant leur chapeau !

Je n'ai pas à plaisir sur vos ailes ouvertes,
O mes vers éplorés ! fait jaillir des égouts
Les senteurs et les eaux puantes et si vertes
Que les cœurs les plus durs en prendraient des dégoûts
Lorsque vos pieds, mutins comme les pieds des anges,
A mes mains échappées ont trempé dans nos fanges,
J'ai demandé pardon à la Muse, pour vous,
Et je vous ai baignés dans le suc des oranges

Et le doux vin de rose, et le lait bien plus doux ;
 Pour qu'on ne vous crût pas des habitudes rêches
 Et des goûts dépravés, enfants, mon cher tourment !
 Comme de plumes d'or, des rimes les plus fraîches
 Mon amour a brodé votre noir vêtement ;
 C'est assez, ô mes vers, assez de fioritures,
 Assez de décors bleus et de frêles sculptures.
 Les gueux de notre temps, hélas ! sont bien connus :
 Soyons simples comme eux, mes vers, et presque nus !

Bravo ! voici venir encore une machine !
 Seule elle met en jeu toute une vaste usine ;
 C'est deux milliers de bras qui se reposeront.
 Les bras coûtaient trop cher et faisaient peu d'ouvrage.
 La Vapeur et le Fer ont bien plus de courage ;
 Sans trêve ni repos, ceux-ci travailleront.

Voilà ce que l'on dit avec raison, sans doute,
 Chaque fois qu'il nous vient de ces inventions.
 C'est aussi ma pensée ; un jour les nations
 Y trouveront leur bien sans savoir ce qu'il coûte.
 Mais alors l'eau des mers, et la fonte, et le feu,
 Travailleront pour tous, et l'homme sera Dieu.

Jusqu'à ce jour, tais-toi, sirène à la voix douce.
 Riche SCIENTIA, tu portes des malheurs !
 Et quand sous toi la terre éprouve une secousse
 De l'arbre du travail, il tombe, encore en fleurs,
 Pauvres fruits superflus, bien des bras qu'on repousse
 Et qui se font alors mendiants ou voleurs.

Paris en avait tant un jour dans les entrailles.
 Qu'il se prit en pitié fort sérieusement.
 En s'y frottant le dos ils souillaient ses murailles ;
 Ils faisaient sur les ponts toujours encombrement.
 Le long de tous ses murs, aux pieds de tous ses arbres
 On en voyait partout, pâles comme des marbres.

Un grognement plaintif, un râle vous suivait

Et roulait dans votre air, comme un glas monotone.
 Partout la même note avec vous arrivait.
 Les songes parfumés, les doux rêves d'automne
 Vous séchaient dans le cœur et n'y pouvaient germer ;
 Votre maîtresse même en souffrait à pâmer.

C'était fort ennuyeux ; — c'était insupportable.
 Je vous demande un peu comme au sortir de table,
 Soit que l'on aille au Bois ou bien à l'Opéra,
 Quand les vins qu'on a bus au front fument encore,
 Quand la digestion à peine s'élabore,
 Quand on cherche avec qui, le soir, on soupera ;

Je vous demande un peu comme c'est agréable
 Et de bon ton surtout, d'entendre à chaque pas,
 Toujours sur le même air, dans un rythme immuable,
 Geindre un tas de vauriens, que l'on ne connaît pas !...
 — Donc, les gueux ayant tort, il fallut s'en défaire. —
 Paris rêva longtemps à cette grave affaire.

On pouvait en trois jours les faire assommer tous,
 On pouvait, comme aux chiens, leur jeter des boulettes,
 On pouvait de leurs os combler de vieux égouts,
 On pouvait les noyer : les vagues étaient prêtes ;
 On avait cent façons de s'en débarrasser ;
 Mais il fallait choisir, — il fallait y penser.

Les détruire était bien ; mais qu'aurait dit l'Europe,
 Et le sultan Mahmoud et le scheik de Membre ?
 Qu'aurait pensé Boudha ? — Tout bien considéré,
 Paris se fit un cœur et devint philanthrope.
 Or, en ce temps, voici : messieurs les députés,
 Tondaient en plein sénat nos jeunes Libertés.

Paris tourna vers eux sa face endolorie :
 « O Solons ! cria-t-il, voyez : mes murs sont pleins
 « De pauvre mendiants sans pain et sans patrie.
 « Nous devons un asile à ces grands orphelins,
 « Et j'ai loué pour eux une prison entière ;
 « Mais il me faut encor la loi sur la matière. »

La matière était là ; la loi vint promptement :
 Une loi bronze et fer, bien sombre, bien horrible,
 Ouvrant de tous côtés une pince terrible,
 Comme un crabe hideux, et serrant durement ;
 Une solide loi, cœur d'acier, main hardie,
 Toujours prête à sauter sur la main qui mendie.

.

La loi fit sans pitié sa rafle humanitaire ;
 Elle ramassa tout dans son amer souci,
 Les jeunes et les vieux, et les femmes aussi.
 O Jésus, fils de Dieu, rédempteur de la terre,
 Cette loi, blond Jésus ! à vos autels chrétiens,
 Vous aurait arrachés, toi, ta mère, et les tiens !

Car vous étiez aussi, voyageurs adorables,
 De pauvres mendiants rafoués, méconnus,
 Vous, à tous les malheurs, ouverts et secourables !
 Vous couchiez en plein air comme des misérables,
 Dans vos manteaux flottants on voyait vos pieds nus,
 Et vous étiez fort gueux, ô divins parvenus !

On dira que, pourtant, cette loi téméraire,
 Par bien des malheureux reçue avec amour,
 Consola leur vieillesse et lui fit un séjour,
 Je n'ai pas un instant supposé le contraire.
 Eh ! mon Dieu ! vienne encor le hideux choléra,
 Et demain, dans Paris, quelqu'un le saluera !

.

Passons donc ! Tout se fit selon la loi fatale.
 On nettoya Paris jusqu'en ses fondements,
 On déblaya ses ponts, ses quais, ses monuments,
 Et pendant quelques jours, la grande capitale
 Toute pleine de joie et de calme apparent,
 Ne roula pas un gueux dans son vaste courant.

On en avait tant pris, qu'une épouvante affreuse
 Retenait dans leurs trous ceux qui restaient encor.

Ils te fuyaient, soleil ! bel asure aux baisers d'or !
Proscrits, ils n'habitaient que la nuit ténébreuse !
Affamés, en silence, ils se mangeaient les doigts !...
Mais la faim tôt ou tard chasse les loups du bois.

La faim donc les chassa de leur sombre tanière.
Cette fois, chacun d'eux, pour éluder la loi,
En apparence au moins se vêtit d'un emploi ;
Chacun d'eux se raidit sous sa fauve crinière,
Rajusta ses lambeaux, lava ses pieds meurtris,
Et tous, la larme à l'œil, rentrèrent dans Paris.

Voici, voici l'hiver et les brouillards fétides ;
C'est leur belle saison, les mendiants sont mûrs ;
On dirait, à les voir collés contre les murs,
Ces têtes de granit et ces cariatides
Qu'on taillait au dehors des anciens monuments,
Comme pour en porter les lourds entablements.

Voyez comme avec soin ils cachent leur misère !
Celui-ci, pour nourrir son débile estomac,
Depuis cinq ans et plus vend le même almanach.
Cet autre, en grommelant, vous présente un rosaire :
Il ne croit plus en Dieu ; mais donnez-lui deux sous,
C'est un mendiant probe, il priera Dieu pour vous.

Là, les reins appuyés contre une froide borne,
Son chapeau sur les yeux, l'air plus triste et plus morne
Qu'un pêcheur effaré qui râle et qui transit,
Un maigre et long vieillard, face jaune et velue,
Lorsque vous l'approchez, gravement vous salue,
Et murmure tout bas un mot qui vous saisit.

Marchez, marchez toujours : il est à chaque porte
Un pauvre, jeune ou vieux, qui ne tend pas la main ;
Comme une aile d'oiseau c'est l'air qui le supporte,
Décharné, diaphane, il n'a plus rien d'humain,
Quand il change de lieu, c'est que le vent l'emporte,
Passez sans lui donner, il sera mort demain.

Là, ce sont des enfants ; là, des femmes tordues ;
 Partout de la chair jaune et des membres osseux,
 Partout des haillons vils, suintants et crasseux,
 Et des gosiers remplis de phrases défendues ;
 Partout de petits gueux au plaintif grognement,
 Mâchant des sems taris et pleurant tristement.

A Paris cependant la police est habile ;
 Elle a mille réseaux que l'on ne connaît pas,
 Où ceux qu'elle veut prendre enchevêtrent leurs pas ;
 Elle tend à merveille une planche mobile,
 Chasse-trappe où l'on tombe et d'où l'on ne sort plus ;
 Ses chasseurs sont enduits surtout de bonnes glus ;

Elle voit comme Argus à travers cent paupières ;
 — Eh bien ! il passera toujours par ses pantières,
 Il sortira toujours de ses mille réseaux,
 Toujours elle verra s'en aller, têtes droites,
 Avec ses nœuds coulants et ses mailles étroites,
 Des hommes résolus, et de hardis oiseaux !

Il en est un surtout, un gueux de vieille race,
 Un rude vagabond qu'elle suit à la trace,
 Sans pouvoir l'arrêter, ni ralentir son pas.
 Voici, mon cher lecteur, le portrait de cet homme ;
 Des anciens Coëré, c'est peut-être un fantôme,
 Si tu le vois jamais, ne le maltraite pas.

C'est un débris errant, un fragment d'un autre âge ;
 Mais, bien que mille fois sillonné par l'orage,
 Il porte gravement ses restes foudroyés ;
 Quelques rares cheveux au hasard déployés,
 Sur son col tors et brun ouvrent leurs maigres gerbes,
 Comme au faite d'un mur de pâles touffes d'herbes,
 Ou comme sur le front d'un livide bouleau,
 Quelques rameaux gardés par la fraîcheur de l'eau.

Tout succombe sur lui ! ses rides basanées
 S'en vont, de haut en bas, sous le poids des années ;

Son vieux dos fait la voûte, et ses bras longs et droits,
Jusque sur ses genoux pendent raides et froids ;
Sa besace elle-même est tellement vieillie,
Qu'elle perd en chemin l'aumône recueillie ;
De sa tête à ses pieds, ses habits en lambeaux
Descendent pièce à pièce, indiciblement beaux !....

Rien n'est resté debout dans sa pauvre mémoire.
Excepté le souci de manger et de boire.
Il ne sait plus son nom ; son esprit irrité
S'est défait dès longtemps de cette vanité.
Quand la bouteille est vide à quoi bon l'étiquette.
D'ailleurs, en poursuivant son éternelle quête,
Les hommes qu'il a vus l'ont tant appelé chien,
Qu'il répond à ce nom, comme il faisait au sien.

Voilà tout. Mais un jour, — c'est là sa grande joie,
Le lac paisible et pur où son rêve louvoie, —
Un jour, il s'assiéra sous quelque buisson vert
Peuplé d'oiseaux chanteurs et de jasmins couvert ;
L'air sera parfumé, la brise molle et douce ;
Il fera sous sa tête un oreiller de mousse,
Et de ses vieilles mains ayant fermé ses yeux
Il ne veut les rouvrir que pour entrer aux cieus !..

JEAN-PIERRE VEYRAT

A DIEU (1)

Tu déroules les flots de la mer azurée,
Comme un miroir immense où se peint ta grandeur ;
L'enfer tressaille au bruit de ta voix adorée,
Le ciel est plein de ta splendeur !
Comme une flotte à mille voiles
Devant toi marchent les étoiles ;
L'éclair est le flambeau qui trace ton chemin !
Qui sommes-nous, Seigneur, pour raconter ta gloire ?
L'abîme où s'engloutit le siècle, et sa mémoire
N'est qu'un atome dans ta main !

La foudre t'obéit comme un coursier docile ;
Tu sais où va l'orage et d'où vient l'aiglon ;
Ton regard a scruté le granit et l'argile
Jusque dans leur dernier filon.
L'avenir dans ton Verbe espère ;
L'éternité te dit : MON PÈRE !
Le temps ne sait encor de quel nom te nommer ;

(1) A propos de son ode *A Dieu* qui ouvre le recueil la *Coupe de l'exil*, Sainte-Beuve a écrit : « Son ode est belle et devra tenir sa place dans les cours de littérature, parmi les hymnes ou sonates sacrés.... Ce sont de beaux accents dignes des *Harmonies* de Lamartine avec je ne sais quelle saveur plus pénétrante et plus âcre »

BIBLIOGRAPHIE : *Le Solitaire de Saint-Saturnin*..... — *Les Italiennes*, Paris, 1832, (publiées sous la signature de Camille Saint-Hélène). — *L'Homme Rouge*, (feuille satirique) en collaboration avec L. Berthaud, Lyon, avril à août 1833, Paris, 1833 et 1834. — *La Coupe de l'Exil*, Grenoble, 1841. — *La Station Poétique*.

Consulter : SAINTE-BEUVE : *Causeries du Lundi*, t. X. — LOUIS PILLET : *Documents inédits sur Veyrat*, Chambéry, 1887. — JULES PHILIPPE : *Les Poètes de la Savoie*, Annecy, 1865. — C. BOUVIER : *Veyrat journaliste*. — AIMÉ VINGTRINIER : *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 20 novembre 1893. — HENRI LARDANCHET : *Les Enfants perdus du Romanisme*, Paris, 1905.

Un long frémissement circule dans les mondes
 Quand l'un d'eux a trouvé dans ses veines profondes
 Quelques lettres pour le former !

Ton histoire n'est pas au ciel ni dans l'abîme !
 L'étoile du matin ne sait où la trouver ;
 L'univers n'en connaît qu'une page sublime ;
 L'homme n'a fait que la rêver !
 Le jour ne la sait pas ; l'aurore
 Ainsi que l'étoile l'ignore ;
 Ton âge n'est écrit nulle part dans les cieux !
 Seigneur, qui donc es-tu que nul cri de victoire
 Ne puisse proférer ton nom, et que ta gloire
 Soit au delà de tous les yeux ?

L'homme n'est devant toi qu'un insecte qui passe,
 Un atome qui meurt sans avoir existé !
 Toi seul, tu sais la vie et le temps et l'espace,
 O grand roi de l'éternité !
 Dans tous les célestes empires,
 Toi seul tu vis et tu respirez ;
 Le reste n'a qu'un souffle échappé de ton sein !
 Les colonnes des cieux posent sur ta parole ;
 Les astres en traçant leur vaste parabole
 Suivent ton glorieux dessin !

Les portes de la mort à tes yeux sont sans voiles ;
 Tu connais tous les fils de l'éternel destin ;
 Ton oreille comprend la langue des étoiles
 Lorsqu'elles chantent le matin.
 Quand la vague des mers soupire,
 Quand le cerf en pleurant respire,
 Quand l'oiseau bat de l'aile et pousse un cri joyeux ;
 Tu comprends ce que veut la vague frémissante,
 Tu sais pourquoi le cerf gémit et ce que chante
 Le fils des airs harmonieux.

.....

Pour moi, soit que son bras — m'élève ou m'humilie,
 Je ferai de mon âme une lyre au Seigneur ;
 Je verserai mon cœur comme une urne remplie
 Dans ce grand hymne de bonheur !
 Le bonheur n'est-ce pas, mon maître,
 De t'aimer et de te connaître ;
 De suivre ton chemin comme l'aigle et les vents,
 Et soumis à ta loi qu'accomplit la nature,
 D'élever à tes pieds un glorieux murmure
 Dans le royaume des vivants ?

Tu m'as jeté sept ans sur la rive étrangère,
 Et j'ai mangé sept ans le pain des pèlerins.
 La terre du sépulcre eût été plus légère
 Que l'air de l'exil à mes reins !
 Tu me traitas comme un génie :
 Tu m'abreuvas de calomnie,
 Et tu me fis marcher par les plus durs chemins !
 De la coupe d'exil j'ai bu jusqu'à la lie ;
 De quel fiel inconnu l'avais-tu donc remplie
 Avant de la mettre en mes mains ?...

Tous mes amis sont morts dans ce pèlerinage,
 Tombés dans le cercueil, hélas ! ou dans l'oubli !
 Leurs cœurs ont naufragé sur la mer où je nage
 Sans laisser sur l'onde un seul pli.
 Lorsque le destin plus prospère
 Me ramena chez mon vieux père,
 Le seuil de la maison se ferma devant moi ;
 Les valets insolents, à l'audace impunie,
 Me jetèrent de loin leur brutale ironie...
 Et j'ai souffert cela pour toi !

Du champ de mes aïeux qu'avait laissé mon père,
 Un héritier avide a dévoré ma part ;
 Et j'ai senti mouiller des larmes de ma mère
 Et mon retour et mon départ !
 J'ai vu mon bonheur en ruines,
 Et j'ai pleuré sur les collines

Où mon aïeul avait planté ses pavillons.
 Pour l'oppresseur des miens, dans ma douleur insigne.
 Seigneur, j'ai vu mûrir le raisin de ma vigne
 Et le froment de mes sillons.

Ah ! si ce n'est assez de ces grandes épreuves
 Pour m'élever à toi sur ton divin Thabor,
 Fais entendre ta voix et dis-moi sur quels fleuves
 Je dois aller pleurer encor ;
 Sur les saules de quelle rive
 Je prendrai ma harpe plaintive ;
 Sur quels tombeaux chéris j'irai m'agenouiller.
 — L'exil n'a pas tari mes brûlantes paupières !
 Seigneur, j'ai des genoux pour en user les pierres
 Et des larmes pour les mouiller.

Chambéry, 12 septembre 1839.

LE RETOUR

Allons : je veux revoir mes montagnes aimées,
 Mes vallons caressés des brises embaumées,
 Mes pics illuminés des premiers feux du jour,
 Et mes bois, et mon lac aux vagues amoureuses,
 Et ma rivière errante, et ses rives heureuses,
 Et tout ce que j'aimais dans mon premier amour.

J'irai m'asseoir encore sur les hautes falaises,
 Aux flancs des rochers nus, à l'ombre des mélèzes,
 D'où l'on voit à ses pieds les aigles tourner,
 Sous la charmille sombre où la brise murmure,
 Au bord de la fontaine où bouillonne une eau pure,
 Au seuil de la maison qu'ombrage un vieux noyer.

Oiseaux, qui revenez à vos amours fidèles,
 Vous me devancerez, rapides hirondelles !
 Comme vous je reviens , mais, hélas ! triste et seul,

Semblable au voyageur étranger sur la terre
 Qui dans l'éternité retourne solitaire,
 Et qui pour le chemin n'emporte qu'un linceul.

Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la lyre,
 Qui s'exhale joyeuse en triomphants accords,
 Mon âme s'assombrit et que ma voix soupire
 Comme l'orgue des morts ?

Ah ! partons : déployez la voile triomphale,
 Que le vent du bonheur souffle après la rafale ;
 Je veux sentir encor, dans un transport brûlant,
 Tous les cœurs que j'aimais contre mon cœur tremblant.
 Et remontant les jours de mon adolescence,
 Mon pied effacera les traces de l'absence.
 Il est un doux sentier où j'ai souvent marché,
 Entourant de mes soins un ange au front penché ;
 Le sauvage églantier et la verte aubépine
 En dessinaient les bords au flanc de la colline,
 Et nous allions, son bras appuyé sur le mien,
 Epanchant nos amours dans un doux entretien.
 Nous disions à la nuit, à la forêt profonde,
 Nos secrets qu'emportaient les murmures de l'onde ;
 Nous rêvions le bonheur, ce vain rêve des jours,
 Et le sentier perdu savait seul nos amours.
 Peut-être a-t-il gardé quelque trace chérie,
 Quelque vieux souvenir à mon âme attendrie !
 Le long des églantiers peut-être bien souvent
 A-t-il revu la vierge errer seule en rêvant,
 Et s'asseyant, émue à sa propre souffrance,
 Regarder tristement du côté de la France !
 Peut-être... Oh ! si l'amour me gardait ce bonheur !
 Si je la revoyais comme elle dans mon cœur,
 Si tous les souvenirs de ma verte jeunesse
 Refleurissaient au souffle ardent de sa tendresse,
 Si l'amour... mais silence ! Espoir, rêve insensé,
 Oh ! tais-toi, l'avenir est l'enfant du passé.
 Qui peut planter la ronce et recueillir l'olive ?
 Le temps flétrit les cœurs, le flot ronge sa rive ;

L'arbre chargé de fleurs que la foudre a touché
 Ne porte point de fruits, et se meurt desséché.
 Qui sondera jamais le cœur et ses abîmes,
 Ce qu'il contient naissant d'espérances sublimes,
 Et, quand il a passé par le monde et le temps,
 Ce qu'il roule d'écume et de débris flottants... ?

Oui, quand même la vierge au céleste sourire,
 Serait encor l'enfant de mon premier délire,
 Quand je retrouverais à mes désirs rendus
 Tous mes beaux rêves d'or et mes espoirs perdus,
 Quand, renouant ma vie à sa chaîne brisée,
 Le ciel ramènerait ma jeunesse épuisée,
 Ce bonheur tant cherché vainement aurait lui,
 Mon cœur n'en voudrait plus, il ne croit plus à lui.

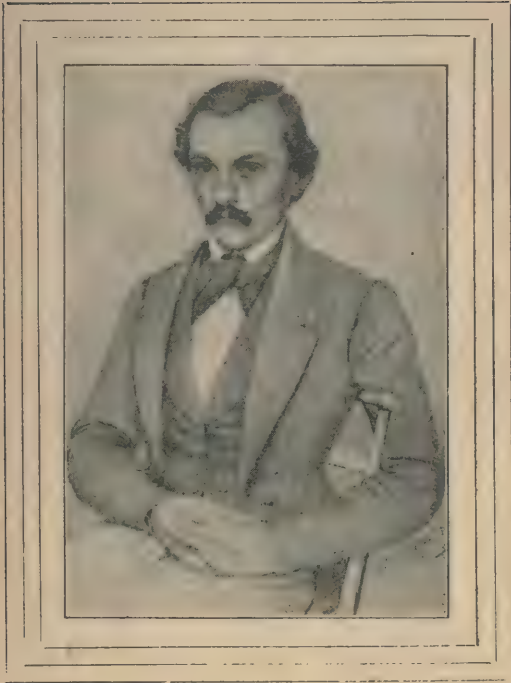
Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la lyre,
 Qui s'exhale joyeuse en triomphants accords,
 Mon âme s'assombrit, et que ma voix soupire
 Comme l'orgue des morts ?

Le front penché longtemps sur le cours de la vie,
 J'ai vu la vanité de tout ce qu'on envie.
 Chaque amour, ici-bas, dans son sein en naissant.
 Porte un serpent caché qu'il nourrit de son sang.
 Il grandit sourdement sous les chaudes caresses
 Et les soupirs brûlants des premières tendresses ;
 Puis quand le cœur, lassé de ses jeunes transports.
 Sous le poids de l'ennui sent fléchir ses ressorts,
 Quand survient le retour, du fond de son repaire
 L'on voit poindre soudain la tête de vipère.
 Dès lors tout est perdu ; le bonheur s'est enfui,
 Et l'hôte de malheur reste seul après lui.
 Laissons les souvenirs dans leur doux sanctuaire,
 N'éveillons pas les morts dans leur pâle suaire ;
 Nos amours immolés renaîtront quelque jour,
 Mais pour ne plus mourir, dans l'éternel séjour.
 Je n'irai pas chercher au flanc de la colline,
 Le long du vert sentier où fleurit l'aubépine,

Ce qu'il peut y rester de nos amours passés,
 Et nos vieux entretiens, et nos pas effacés ;
 Je ne demande rien que l'ombre et la retraite,
 Qu'un asile où cacher ma blessure secrète,
 Et si je dois mourir, que de dormir aux lieux
 Où mon père repose auprès de ses aïeux.
 Oh ! partons : que la nuit me couvre de son ombre,
 Comme le ciel, mon cœur est orageux et sombre ;
 Pour un proscrit qui rentre à ses foyers déserts,
 La nuit n'a pas trop d'ombre, et l'orage, d'éclairs.

Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la lyre,
 Qui s'exhale joyeuse en triomphants accords,
 Mon âme s'assombrit, et que ma voix soupire
 Comme l'orgue des morts ?

Arrêtons-nous ici !... Mon cœur s'émeut et pleure ;
 Voilà le seuil fermé de l'antique demeure.
 Écoutons ! Aucun bruit. Comme au champ de la mort.
 La paix habite ici : tout repose et tout dort !
 Asiles où mon cœur vient chercher sa défense,
 Ouvrez-vous ! ouvrez-vous, portes de mon enfance !
 Seuil désert trop longtemps oublié de mes pas,
 Je reviens... ouvre-toi ! Ne me connais-tu pas ?
 C'est l'enfant égaré sur des plages lointaines,
 Abreuvé si longtemps à d'amères fontaines,
 Qui, lassé de marcher sous une dure loi,
 Revient te demander le repos... Ouvre-toi !
 Hélas ! je crie en vain ; comme une froide pierre.
 Le seuil inexorable est sourd à ma prière !
 Je suis donc étranger ici comme partout !
 Mon bâton dans ma main est encore debout.
 Marchons : peut-être au loin, sur un brûlant rivage,
 S'ouvrira devant moi la hutte d'un sauvage.
 Elle m'abritera dans ses foyers étroits
 Quand le seuil paternel reste sourd à ma voix.
 O mon père ! ô ma mère ! ô mes sœurs ! ô mes frères !
 Où donc êtes-vous tous, jouets des vents contraires... ?
 Quoi ! personne ne sort, au bout de mon chemin,



J.-P. VEYRAT

Pour prendre mon bâton et me serrer la main !
 Personne devant moi ne va vers mon vieux père
 Annoncer en courant la nouvelle prospère !
 Personne pour m'étreindre, en pleurant, dans ses bras,
 Pour changer ma tunique et tuer le veau gras !
 Après le sombre exil quelle sombre arrivée !
 Le nid où s'ébattait la joyeuse couvée,
 Qu'elle emplissait de bruit, d'harmonie et d'amour,
 Après sept ans, voilà comme il est au retour !
 Semblable au noir réduit du hibou solitaire
 Et ses hôtes au loin dispersés sur la terre.
 Ah ! c'est que la maison de mon père n'est plus,
 Celle où je frappe en vain. Mais celle des élus !

Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la lyre,
 Qui s'exhale joyeuse en triomphants accords,
 Mon âme s'assombrit, et que ma voix soupire
 Comme l'orgue des morts ?

Le chêne voit grandir à l'abri de son ombre.
 Sur le même plateau, ses rejetons sans nombre ;
 L'aigle bâtit son nid sur le roc élevé,
 Dans l'aire où tout petit sa mère l'a couvé ;
 Mais la famille humaine, errante dans l'espace,
 Roule comme la vague au gré du vent qui passe.
 Où va-t-elle ? Amasser, hélas ! avec des pleurs,
 Ou plus près ou plus loin sa moisson de douleurs.
 Le globe où nous vivons, dans ses sombres ruines,
 Porte les fruits maudits, la ronce et les épines.
 Dans ses plus hauts espoirs notre cœur est déçu.
 Et le deuil est partout où la femme a conçu.

Du moins dans le calice offert par une mère,
 La saveur du destin nous semble moins amère ;
 Au vase débordant des souffrances du jour
 Elle épanche en secret le miel de son amour ;
 O mère ! que j'ai bu de son impure écume
 Sans qu'un peu de ce miel en trompât l'amertume !
 Aussi quand, de retour aux pieds de mon rocher,

Je vis quel maux au loin j'étais allé chercher,
Et combien j'avais fait, dans son riche domaine,
Une vaste moisson de la misère humaine,
Et quel parti, le cœur si brûlant au matin,
Je revenais, hélas ! avec ce seul butin,
Et que je n'avais plus, sous le toit domestique,
Une place au foyer où sécher ma tunique,
Et qu'en frappant au seuil à qui j'étais rendu.
Nul, excepté la mort, ne m'avait répondu,
Une immense douleur traversa mes entrailles,
Et je crus voir passer mes propres funérailles !
O Dieu des jugements, saint vengeur ! est-ce ainsi,
Grand Dieu, que tu devais me ramener ici ?

Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la lyre,
Qui s'exhale joyeuse en triomphants accords,
Mon âme s'assombrit, et que ma voix scupire
Comme l'orgue des morts ?

La nuit m'enveloppait de son pieux mystère,
L'homme, l'oiseau, le vent, tout dormait sur la terre ;
L'orage qui grondait dans un ciel en fureur
Était tombé partout si ce n'est dans mon cœur ;
Je voyais devant moi le toit de ma jeunesse,
L'abri de mes beaux jours perdu pour ma vieillesse ;
Tourments du sombre exil, ô misère ! ô douleur !
Vous n'êtes rien encore, et voici le malheur !
Je sentis malgré moi se mouiller ma paupière ;
J'entrai comme un voleur au jardin de mon père,
Et tombant à genoux, solitaire, éperdu :
Adieu donc, m'écriai-je, Eden que j'ai perdu !
Rêve de mon printemps, paradis d'un autre âge,
Mes fils ne viendront pas dormir sous ton ombrage ;
Tu n'abriteras plus sous tes rosiers en fleurs
Ni mes sœurs, ni ma mère, ô terre de douleurs !
Pour les miens et pour moi, sur ta dure limite,
Dans chacun de tes fruits le destin t'a maudite,
Et pourtant je t'aimais d'un fraternel amour ;
Mon père avait élu tes champs pour son séjour,

Il avait fécondé tes landes désolées ;
 Peut-être il erre encor sous ces vertes allées :
 Sa charmille est ici ; son rosier, le voilà,
 Le feuillage a tremblé... vieux Laërte, es-tu là ?

Es-tu là, bon vieillard ? Courbé par les années.
 Ton front chauve se penche au poids des destinées.
 Des bords de ton jardin, dans un sourire amer,
 Depuis combien de temps regardes-tu la mer ?
 Ton fils ne viendra pas consoler ton grand âge,
 Ses rivaux insolents mangent son héritage ;
 Et lui, battu des vents, sur un rocher lointain,
 Il est mort inconnu, vain jouet du destin !
 Son corps abandonné languit sans sépulture,
 Et les oiseaux du ciel en ont fait leur pâture... !
 Non, non... ne me crois pas ; sèche ces pleurs brûlants,
 Vieillard, n'outrage pas ainsi tes cheveux blancs !
 Ton cœur tressaillera d'amour et d'allégresse ;
 Il vit, il reviendra consoler ta vieillesse.
 Il est au port ; les dieux l'ont ramené vers toi.
 Non, non, ne me crois pas, mon père, embrasse-moi !

Quoi ! tu doutes encor ? Viens avec moi, mon père ;
 Voilà le banc rustique où s'asseyait ma mère.
 Lorsque, par un beau soir, son cœur tendre et pieux
 M'enseignait la prière et la crainte des dieux.
 D'ici tu me montrais le chemin des étoiles ;
 De là, les flots des mers sillonnés par les voiles ;
 Là-bas est le berceau de fleurs qui m'ombragea ;
 J'ai planté ce poirier... qu'il a grandi déjà !
 Tu me traças toi-même, à l'angle de l'enceinte,
 Un coin où j'élevais la rose et la jacinthe.
 Mes jours allaient en paix sur ces bords fortunés :
 Ces arbres sont à moi, tu me les as donnés.
 Je te dirai le nom de cette eau qui murmure ;
 Connais-je bien ces lieux ? Veux-tu voir ma blessure ?
 Elle est sensible encor ; tiens, voilà mon sein nu...
 Es-tu content, mon père, et me reconnais-tu ?
 Hélas ! le vieux Laërte a cessé de m'entendre.

Et, vaincu par les ans, il s'est lassé d'attendre :
Sa trace a disparu de ces sentiers déserts.
Le temps a dépeuplé tous ces ombrages verts,
Le rossignol a fui ces arbres taciturnes ;
L'on n'entend plus ici que les hiboux nocturnes.
Augures de malheur dont mon âme trembla !
Et comme dans mon cœur la mort a passé là !

Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la lyre
Qui s'exhale joyeuse en triomphants accords,
Mon âme s'assombrit, et que ma voix soupire
Comme l'orgue des morts ?

En franchissant alors la lugubre barrière,
Je saluai ces lieux d'une larme dernière ;
Je passai, comme Adam courbé sous le remord,
De mon Eden perdu dans le champ de la mort.
Royaume du repos et port de tout naufrage,
Hélas ! c'est donc ici le dernier héritage ;
Le bord sombre et fatal du gouffre où tout descend.
Où le flot de la vie expire en gémissant !
Cet asile me reste après ceux que je pleure ;
Nul ne m'enlèvera du moins cette demeure ;
Et quand je frapperai de mon pied triste et lourd
A ce seuil de repos, il ne sera pas sourd.
Là viennent expirer les bruits de la tempête.
A ce terme final le voyageur s'arrête,
Son lit est préparé pour ce dernier moment,
Hélas ! et que l'on dort ici profondément !
Toi qui m'attends, mon père, en cette solitude,
N'est-ce pas que la vie est un chemin bien rude,
Qu'aux angles des rochers, sous une dure croix,
Les pieds saignent souvent dans ses sentiers étroits ;
Que l'ouragan est fort sur l'océan du monde,
Que cette mer vivante est terrible et profonde,
Que le repos est doux lorsque l'on a vaincu,
Et qu'il fait bon mourir après avoir vécu ?
Comme un chef de pasteurs qui part pour un voyage,
Avant de commencer ce grand pèlerinage,

Tu rassemblas tes fils dans un suprême vœu,
 Et tu les nommas tous, et tu leur dis adieu ;
 Ils vinrent tour à tour baiser ta main mourante,
 Tu les bénis encor de ta voix expirante,
 Et, le cœur plein de calme et de recueillement,
 Tu prias avec eux jusqu'au dernier moment !
 Oh ! dis-moi cependant, à cette heure dernière,
 Nul regret ne vint-il humecter ta paupière ?
 Ne détournas-tu pas ton regard désolé,
 Et ne pensas-tu point, mon père, à l'exilé ?

Si je savais du moins que dans cette heure sainte
 Une larme eût tombé de ta prunelle éteinte,
 Qu'un soupir de regret me fût venu de toi,
 Ou qu'un mot de ta bouche eût été jusqu'à moi,
 Avec moins de douleur j'embrasserais la pierre
 Où mon cœur désolé sent frémir ta poussière !
 Et l'exil m'eût semblé moins amer en ce jour,
 Si j'avais sur ton lit pu pleurer à mon tour... !

Hélas ! je ne veux plus chanter comme la lyre
 Qui s'exhale joyeuse en triomphants accords,
 Que mon âme s'assombrisse, et que ma voix soupire
 Comme l'orgue des morts !

★★

Il est une patrie au-dessus des tempêtes,
 Un monde par-delà nos rivages en pleurs,
 Où le siècle s'épanche en d'éternelles fêtes,
 La vie en d'immortelles fleurs ;
 Dans ses ravissantes demeures
 Le temps n'a plus de jours ni d'heures ;
 Le temps comme son fruit y porte le bonheur,
 Le soupir de l'amour en est la seule plainte ;
 C'est le séjour divin dont tu traças l'enceinte
 Dans ton plus doux rêve, ô Seigneur !

Quand l'exilé revient dans ce lieu de délice,
 L'hymne du grand triomphe éclate dans les cieux :

L'Éternel le reçoit, au sortir de la lice,
Dans ses palais harmonieux ;
Le ciel frémit d'un vœu sublime,
Un cri de bonheur fend l'abîme,
L'univers tout entier tressaille en ce grand jour ;
Le céleste concert ravit toutes les âmes,
Le cantique divin vole en notes de flammes
Dans un chœur de gloire et d'amour.

Ah ! je languis en pleurs dans ce vallon de larmes.
Car l'exil est partout, Seigneur, où tu n'es pas ;
Je suis comme un soldat mutilé par ses armes,
Et je marche dans le trépas !
J'ai dit le soir à la nuit sombre :
Le Seigneur est-il dans ton ombre ?
Et le matin j'ai dit à l'aigle audacieux :
Toi qui peux voir le jour sans baisser la paupière,
Fils de l'air, connais-tu le chemin de lumière
Où doit passer le roi des cieux ?

Conduisez-moi vers lui dans cette autre patrie,
Vous qui m'avez déjà conduit jusqu'à ce port,
Rendez son espérance à mon âme flétrie,
Le souffle de vie à la mort !
Et de cet immonde repaire,
Quand nous irons chez notre Père,
Vous lui direz : ce fils que vous aviez perdu,
Qui s'était égaré dans des sentiers funèbres,
Ma main l'a ramené des portes des ténèbres.
Seigneur, et je vous l'ai rendu !

ALBERT GLATIGNY

On a dit d'Albert Glatigny qu'il ne fut d'aucune école. Peut-être est-ce aller un peu loin. S'il est vrai que ses premiers vers sont plus près de Hugo et de Musset que de Théodore de Banville, il n'en reste pas moins que sa seconde manière, — celle où sa personnalité s'affirme indubitablement, — est nettement parnassienne. Mais, d'avoir fréquenté la muse romantique, Glatigny y gagna un certain lyrisme de verbe et aussi une souplesse de force que les parnassiens ne connurent pas souvent. Leur esthétique intransigeante avait tué chez eux, tout élan de naturel et tout débordement d'imagination. Plus de passion, plus d'emportement, plus de sensibilité; mais de l'impassibilité et de la plastique. — L'heureux mélange d'art et de naturel qui constitue le talent original de Glatigny, l'indépendance de sa vie et son inspiration facile — trop facile! — ont pu faire illusion. Il ne faut pourtant pas s'y tromper, Glatigny est très franchement parnassien. Je n'en veux pour preuve que cette pièce, d'ailleurs très belle : l'Impassible :

Je suis la courtisane aux majestés cruelles!
Ce n'est pas moi qui vais offrir dans les ruelles

BIBLIOGRAPHIE : *Prologue représenté pour l'ouverture du théâtre des Délassements-Comiques*, le 4 mai 1867, in-12. — *Le Bois*, comédie, Paris, 1869, in-12. — *Le jour de l'an d'un vagabond*, Nice, 1869, in-18. — *Poésies*, (les Vignes folles, les Flèches d'or, le Bois), Paris, 1869, in-12. — *Vers les saules*, comédie, Paris, 1870, in-16. — *Rouen en 1341 et en 1870*, Paris, 1871, in-16. — *Les Folies-Marigny*, prologue, Paris, 1872, in-12. — *Gilles et Pasquins*, Paris, 1872, in-16. — *Le Singe*, comédie en 1 acte, Paris 1872, n-16. — *Le Fer Rouge* (satires et odes politiques, Paris, 1871, in-28 — *La Presse Nouvelle* (vers) Paris, 1872, in-12. — *L'Illustre Brizacier*, drame en un acte, en vers, Paris, 1873, in-16. — *Le Compliment à Molière* (à propos en un acte, en vers, Paris, 1872. — *Œuvres complètes*, Paris, Alphonse Lemerre, éditeur.

Consulter : CAMILLE PELLETAN : *Albert Glatigny dans la Renaissance*, 26 avril 1873. — JOB LAZARE : *A. Glatigny*, Paris, 1878, in-18. — CATULLE MENDÈS : *La légende du Parnasse*, Bruxelles, 1884, in-18. — V. NATOLE FRANCE : Notice en tête des *Œuvres complètes* de Glatigny.



ALBERT GLATIGNY

Mes appas que recouvre un chiffon de velours ;
 A l'immobilité, calme, je m'habitue ;
 Mes yeux, comme les yeux mornes d'une statue,
 Ont des regards pesants et lourds !

Je trône sur les cœurs, moi dont le cœur est vide ;
 L'écheveau de mes jours lentement se dévide
 Et je ne veux savoir rien, jamais rien, sinon
 Qu'on ne peut égaler ma beauté sidérale,
 Et qu'avec mes cheveux, blonde et fauve spirale,
 J'embraserais le Parthénon !

Ce qui soulève seul ma gorge régulière,
 C'est l'air que je respire, et comme on voit le lierre
 Couvrir le marbre froid de ses plis tortueux,
 Sans que je fasse rien, la pourpre éblouissante
 Se drape, d'elle-même, heureuse et frémissante,
 Près de mon corps voluptueux.

Regardez, ivre d'or, tomber ma chevelure,
 Aux parfums énervants, sur ma riche encolure ;
 Je ne daigne rien voir avec mes yeux divins,
 Qui, sous mes noirs sourcils, ont un éclat farouche,
 Et même les baisers ne froissent pas ma bouche,
 Qu'arrose la rougeur des vins.

Pour activer en vous l'aiguillon qui fustige
 Les désirs effrénés et donne le vertige,
 Je n'ai parlé jamais, jamais je n'ai chanté,
 Comme la Pandémie, une ode provoquante,
 Car tes cris, tes fureurs pâlisent, ô Bacchante !
 Devant la muette Beauté !

Cet homme à l'immobilité, à la beauté impassible et muette, n'est-ce pas la profession de foi d'un poète du Parnasse? — Et ces vers encore :

Mais, pour dompter les sens, j'ai l'étrange mystère
 De la ligne et du rythme égal que rien n'altère :
 J'ai mes deux bras croisés qui s'ouvrent quand je veux

Etreindre l'idéal sur ma poitrine ferme ;
 J'ai mon buste que nul corset hideux n'enferme,
 La lumière de mes cheveux !

L'orgueil anime seul mes traits inaltérables,
 Mais ils n'ont pas compris, mes amants misérables,
 Ces grandes voluptés et leur charme vainqueur !
 Ils m'ont voulu donner leurs ridicules fièvres ;
 Toujours inassouvis et penchés sur mes lèvres,
 Ils ont questionné mon cœur !

Ne dirait-on pas comme une critique adressée aux rimeurs romantiques qui mirent l'amour au-dessus de tout, qui préfèrent la vie et la passion à la froide beauté plastique ?

La courtisane de Glatigny continue :

Insensés ! croyez-moi, jamais vos plaintes vaines
 Ne hâteront le cours du sang pur dans mes veines ;
 Je ne pleurerai pas : je ne veux pas souffrir ;
 Je veux toujours rester belle, mais insensible ;
 Et regarder toujours de mon air impassible
 Ce que le destin vient m'offrir.

Baudelaire avait dit déjà :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes.

Le même sentiment inspire Glatigny lorsqu'il fait parler sa courtisane :

Puisqu'ils ne savent pas les terribles ivresses
 Que peuvent enfanter mes inertes caresses,
 Puisqu'ils ne savent pas ce que les océans
 Ont d'orage dans leurs sérénités divines,
 Qu'il leur faut les sanglots babillards des ravines
 Au lieu des flots aux bords géants,

Qu'il aillent loin de moi, ces lâches ! Oh ! qu'ils aillent
 Se faire déchirer par celles qui les raillent ;
 Que toujours, que toujours leur front soit souffleté

Par les femmes sans nom qui vivent d'impostures,
 Qui portent mon cœur vide, et fausses créatures,
 N'en ont pas la sonorité !

.....
 Moi, cependant, gardant ma sévère attitude,
 Dans mon isolement et dans ma solitude,
 Je resterai sans cesse avec mon fier dédain.
 Avec mes bras croisés, avec ma hanche lisse,
 Avec mon front que rien n'assombrit et ne plisse,
 Comme un marbre dans un jardin.

Sous les plus chauds baisers mes chairs resteront froides
 Et rien ne fléchira mes contenance roides ;
 Mes bras seront de neige et ma crinière d'or ;
 Rien jamais ne fondra cette glace indomptée :
 O mortels le sculpteur anima Galatée
 Lorsque les Dieux vivaient encor !

C'est de la poésie taillée au ciseau en plein marbre. rien que des lignes, des attitudes, de la plastique. L'idéal de Glatigny est essentiellement parnassien. Il ne médite pas, il ne rêve pas, il voit, il objective sa pensée, comme pourrait faire un peintre ou un statuaire.

J'accouple les mots jaunes, bleus ou roses,
 Où je crois trouver de jolis effets.

Voilà son plaisir et son art, jongler avec des mots, ciseler des rimes, ériger des formes pures !

Un des jolis côtés de son talent très souple, c'est aussi la facilité avec laquelle il réussit les petits tableaux rustiques. Il excèle dans ce genre. Voyez, par exemple, cette délicieuse pièce, la Normande, un pur chef-d'œuvre :

Elle est belle vraiment, la Normande robuste
 Avec son large col implanté grassement.
 Avec ses seins, orgueil et gloire de son buste
 Que fait mouvoir sans cesse un lourd balancement

Elle est belle la fille aux épaules solides.
 Belle comme la force aveugle et sans effroi !

Il faut pour l'adorer longtemps des cœurs valides
A l'épreuve du chaud, de la pluie et du froid.

Les phthisiques amants de nos lâches poupées
Reculeraient devant ce corps rude et puissant
Dont les mains, aux travaux de la terre occupées,
Montrent, au lieu des lys, l'âpre rongeur du sang.

Au détour d'un sentier alors qu'elle débouche
Ainsi qu'une génisse errant en liberté,
On croit voir la Cérés indomptable et farouche
Du gros pays normand si riche de santé.

Regardez-la marcher parmi les hautes herbes,
La fille aux mouvements sauvages et nerveux,
Pendant que sur son front les grands épis des gerbes
Poussiéreux et serrés hérissent ses cheveux !

C'est auprès de Bayeux que je l'ai rencontrée,
Dans un chemin couvert brodé par des pommiers,
Où, la blaude flottante et la jambe guêtrée,
Le nez à l'air rougi, passaient deux gros fermiers.

N'est-ce pas une délicieuse petite tranche de nature, admirablement vue, sobrement écrite et d'un réalisme de bon goût ? Des pages semblables ne sont pas rares dans l'œuvre de Glatigny, beaucoup trop ignorée. Qu'on lise ses Vignes folles, ses Gilles et Paquins, ses Flèches d'or surtout, on se con aindra alors qu'Albert Glatigny était un charmant esprit, un rimeur expert, un vrai poète, enfin. Et, le connaissant mieux, l'estimant à sa juste valeur, on ne pourra que déplorer davantage sa lamentable et tragique destinée.

EMMANUEL SIGNORET

INVOCA. ION

Si la pudeur des cieux qui se baignent aux vasques,
Si les bouquets d'ormeaux nageant dans les clartés,
Si le couchant d'été sous l'or rouge d'un casque
Succombant sur les horizons épouvantés,

Ont rempli jusqu'aux bords, de molles rêveries,
Ton cœur, comme on enivre une coupe en versant
Dans ses flancs d'or le sang des grappes qu'ont nourries,
O Lac, des cieux, déjà, de ta mémoire absents !

Si, des cavernes d'or de l'aube, une colombe
S'envola : si tu vis fondre en eaux le rocher :
Si, craignant de troubler, quand le ciel d'astre tombe,
Le sommeil des sillons, tu cessas de marcher.

Si tu livras ton âme aux Ombrages fidèles,
Aux rampes des vallons, si tu vins t'accouder,
Si la source a tremblé de te sentir près d'elle,
Si le pré, de tes pleurs, fut parfois inondé,

(1) La poésie d'Emmanuel Signoret est plastique, sonore et lumineuse ! Pour lui, la lumière, c'est la pure beauté, — c'est l'idéal radieux. Et son œuvre sans passion, mais non pas froide (elle déborde bien trop d'enthousiasme pour cela !) plane continuellement dans une atmosphère d'idéalité, — non mystique mais classique à la manière des Grecs. Comme l'a écrit très heureusement M. André Gide, le vers de Signoret est *éperdument glorieux*.

BIBLIOGRAPHIE : *Daphné*, Paris, 1894. — *Vers Dorés*, Paris, 1896. — *La Souffrance des Eaux*, Paris, 1899. — *Le Premier livre des Élégies*, Cannes, 1900. — *Œuvres complètes*, in-18, Paris, 1908, *Mercur de France*, éditeur.

Consulter : Mistral, Louis Bertrand, H. Degron, André Gide, Maurice Le Blond, Stuart Merrill, E. Pilon, Viélé-Griffin, Saint-Georges de Bouhélier, Paul Souchon, Mécislas Golberg : *Le Tombeau d'Emmanuel Signoret* (Cahiers mensuels de Mécislas Golberg, Paris mars-avril 1902.)

Si tu suivis le Ciel en ses métamorphoses,
Chrysalide d'azur de qui Dieu doit jaillir :
Si ton front d'ange obtint le suffrage des roses,
Si tu sentis le monde, en tes flancs, tressaillir,

Par le lit des torrents, la bruyère déserte,
Qui que tu sois, Beauté que j'implore, descends :
Au souffle de ton sein frémit la forêt verte :
Je ferai vers ton front fumer tous mes encens !

Mon âme errante aspire à s'asseoir sous ton ombre,
L'aube immortelle m'a baigné de ta vertu,
Tes yeux futurs m'ont mis au cœur leur flamme sombre :
— Vers tes charmes, le cœur des sources a battu !

LA FORÊT

Par un soir d'anges, j'ai marché dans les torrents !
Mon luth d'or triste épouvantait les esclavages :
Des grands torrents, vers moi jaillit un Lys sauvage
Et j'ai cueilli le calme Lys des conquérants !

Sur les hauts lacs, comme des Nymphes souveraines,
Des néuphars de qui le torse reluisait
M'ont désigné la Vierge d'eau qui serait reine !...
Le vent chaste, en leur bouche ouverte, reposait.

Et puis j'ai rencontré la Forêt vagabonde
Qui, pour ressusciter le vieux dieu que je fus,
M'a tendu ses deux seins qui s'enflaient comme une onde
Et m'a mordu le cou, dans un rire confus !

Cimes sur cimes a croulé la Forêt ample ;
Sous ses flancs nus et frissonnants, j'ai succombé,
Sa robe verte m'a vêtu comme d'un temple :
— J'ai vu le ciel des fleurs, à son front haut flamber !

Mes bras sont ruisselants du sang rouge des baies,
 Mes pieds nus ont foulé les fraises et les fleurs,
 Je sais le chant sacré des antiques douleurs
 Et la sève du monde a coulé par mes plaies !

BUCOLIQUE

O toi qui me berças sous la vigne et les ormes
 Et qui gonflas mon cœur de ce sang radieux,
 Je t'inscrirai vivant en d'immortelles formes,
 Mes vers auront la force et l'éclat de tes yeux !

O mon père, le pré blanchi de fleurs brillantes.
 Les épis parfumés du blé substantiel
 Viennent, sous le soleil, baiser tes mains vaillantes.
 — Tes calmes gerbes d'or ombrageront le ciel !

Sais-tu que ton regard auguste à la jeunesse
 Des soleils printaniers, quand soudain tu souris ?
 — Pour qu'un cœur de héros dans ma poitrine naisse,
 Enfant tu me guidais vers les lilas fleuris.

Quand les bouviers brunis sous leurs chemises blanches
 M'apportaient un beau lys tombé sur les sillons,
 Une cigale chaude et vibrant sur les branches,
 Des roses, des oiseaux, des fruits ou des grillons.

Tu souriais d'orgueil ! Ah ! souris plus encore
 Et longtemps vois jaunir et refleurir les bois ;
 Sois fier ! sur le luth d'or et la flûte sonore
 Toute ta race chante avec de belles voix !



Nous al truenous
sur le Lyre mais
le même cœur bat
en nous
Emmanuel Signoret

EMMANUEL SIGNORET
(Portrait et autographe)

VERS DORÉS POUR HENRI DEGRON

La route lactescente et profonde où plonge
 Mon blanc coursier, nourri des fleurs vierges des cimes
 Sous ses pieds d'or sonnante, cède; et je vois déjà
 Des champs promis, trembler, là-bas, l'azur sublime.

Victoire! Secouant d'héroïques flambeaux
 Par-dessus la nuit même aux voûtes d'ombre et d'astres,
 J'ai — pour faire surgir des peuples fiers et beaux —
 De mes clairons d'argent, assourdi les désastres!

Des mains des mécréants, j'ai reconquis la Croix,
 Et dans des poudroiements de gloire et d'épouvante,
 La hausant par-dessus les aurores levantes,
 Pour mieux porter mon Dieu, je me suis sacré Roi.

Et le peuple est venu vers moi, portant des branches,
 Mais des fils de ténèbre, hochant la tête, ont dit :
 « Celui-là nous déplaît, parce qu'il respandit. »
 J'ai clos leur lèvre en leur imposant mes mains blanches.

Puis l'Azur pacifique a calmé mon courroux.
 J'ai supplié l'azur de descendre en leurs âmes,
 Parce que je fus fort, je fus aimé des femmes,
 Les hommes m'ont aimé, parce que je fus doux.

Et quand l'élan de mon coursier archangélique
 Rasa le clair buisson de myrte où tu t'assieds,
 Divin poète, au chant plaintif et bucolique,
 Tu fis voler ton myrte — en couronne — à mes pieds.

Prends, pour qu'il t'ouvre, un jour, mes cités sans exemples
 Ce rameau de rosier humide et floescent
 Car de mon blanc coursier, quelquefois, je descends
 Sur le bord de la route, et j'y bâtis des temples.

VERS DORÉS

Frissonnant au couchant des cultes, quand vint l'aube
Je retrouvai la lyre et la coupe et la rose.
J'ai su du sang d'Adam garder la nouveauté,
Je rends à tout son lustre et sa forme première,
Je suis le moissonneur joyeux de la lumière
Et répands dans le vent des épis de clarté !

CHANT HÉROÏQUE

Aurore ! je n'ai pas à t'arracher tes voiles
Et je ne ferai point jaillir l'eau du rocher.
— Pourtant je porte aux flancs des semences d'étoiles :
Tout un monde naissant sous mon front est caché.

Hagard, j'ai pris des vols d'éclairs dans mes mains jointes,
Des lierres d'or à mes cheveux sont mélangés
Et sur mon arc tremblent des flèches dont les pointes
Versent la mort aux flancs des hommes étrangers !

Un ciel naquit par moi plein d'étoiles vivantes —
Seul, comme un vin de feu, Soleil tu pénétras
Dans ma veine où roulaient de pâles épouvantes...
Et j'ai passé portant la Beauté dans mes bras !

Les forêts m'ont couvert d'ombrages prophétiques,
Mon cœur battit sous les écorces du bouleau,
La brise m'enseigna de sauvages cantiques
Et mon âme a souri dans mes yeux, près de l'eau.

Et les vieux dieux du feu m'ont répondu l'audace !...
Mon regard transforma tout ce qu'il a touché.
O vous tous tressaillez, car je suis d'une race
D'astres... Un monde en fleurs sous mon front est caché !

La tendresse des luths unie au son des brises
 Fit héroïquement palpiter mes seins blancs ;
 J'ai des paroles de candeur que m'ont apprises
 Les myrtes douloureux et les lauriers tremblants.

On profana ma voix sur des luths adultères.
 Comme un vent enflammé d'autres burent mon sang.
 — Nul ne saurait tarir le cœur joyeux des terres
 Et j'ai versé la vie à grands flots, en passant !

Car la foudre est tombée et retentit aux bouches
 De mes trompettes d'or où sonnent des effrois ;
 La foudre qui blessa vos flancs, flûtes farouches
 Consume aussi le sceptre aux mains vaines des rois !

Négligeant une lutte où languit ma main forte
 J'ai lancé sur les mers d'éblouissants vaisseaux.
 Jésus ! ta croix de feu tombe au gouffre et j'apporte
 Une lyre qui chante ainsi que les oiseaux.

L'illustre sang des dieux brille aux buissons de mûres :
 L'éclat des fleurs illumine mon horizon :
 — Enivrez les cieus bleus de vos profonds murmures
 O vents spirituels de la sainte raison !

J'élèverai, comme un ciel se courbe, la Coupe !
 La jeunesse des yeux de l'homme y resplendit.
 — La lune, aigle d'argent, bat de l'aile à ma poupe.
 — Le sourire du monde à mes lèvres grandit !

Quand ma nef passera près des plages obscures
 A l'heure délicate où dorment les troupeaux,
 Jetez aux vents des nuits, ô vierges, vos ceintures
 Sombres bergers, jetez au torrent vos pipeaux !

Et courez vers la vague où trainant l'aube grave
 Le grand Vaisseau tonnant de musique s'accroft ;
 — La mer engloutira la plage où dort l'esclave.
 — Le fruit de vie est mûr dans les jardins du Roi .

AU TOMBEAU DE VIRGILE

Les Muses aux beaux yeux l'ont ici déposé
Nourrissant de leurs pleurs l'amertume des menthes
Et le peuple guerrier des abeilles fumantes
A. du pollen poudreux, un beau miel composé.

Il enfla d'un zéphyr sur des fleurs reposé
Tes sonores pipeaux, Nymphé aux ondes aimantes !
Il chanta les raisins, puis souffla des tourmentes
Dans l'airain des combats par sa force brisé.

Près des brillantes mers sa haute colonnade
Resplendit ; et parfois, la nuit, une Naïade
Sous l'oranger fleuri coupe l'onde en nageant,

Saute à terre aux clartés de la lune sauvage,
Et courant au tombeau, cueille sur le rivage
Cet arbre où l'or mûrit entre des fleurs d'argent.

LANÇON

Dans tes prés Cyprière, avec la rose, coupe
L'hyacinthe de pourpre et le lys blanchissant :
La lumière t'enivre, ô Lançon, et le groupe
De tes maisons couronne un mont resplendissant.

Sous tes ormeaux fleuris, j'ai rencontré la troupe
Des Bacchantes, aux sons des flûtes, bondissant.
A ton chaste horizon la mer brille en sa coupe
De rochers où, le soir, l'astre épuisé descend.

Toi de mes hauts destins berceau mystérieux.
Tes murs furent jadis bâtis des mains des dieux.
Dante enfla de soupirs les vents de ses vallées.

Comme lui par Phébus instruit dans l'art des vers
Je chanterai sa flamme égale en tes hivers
Et les clartés d'argent de mes nuits étoilées.

ELÉGIE

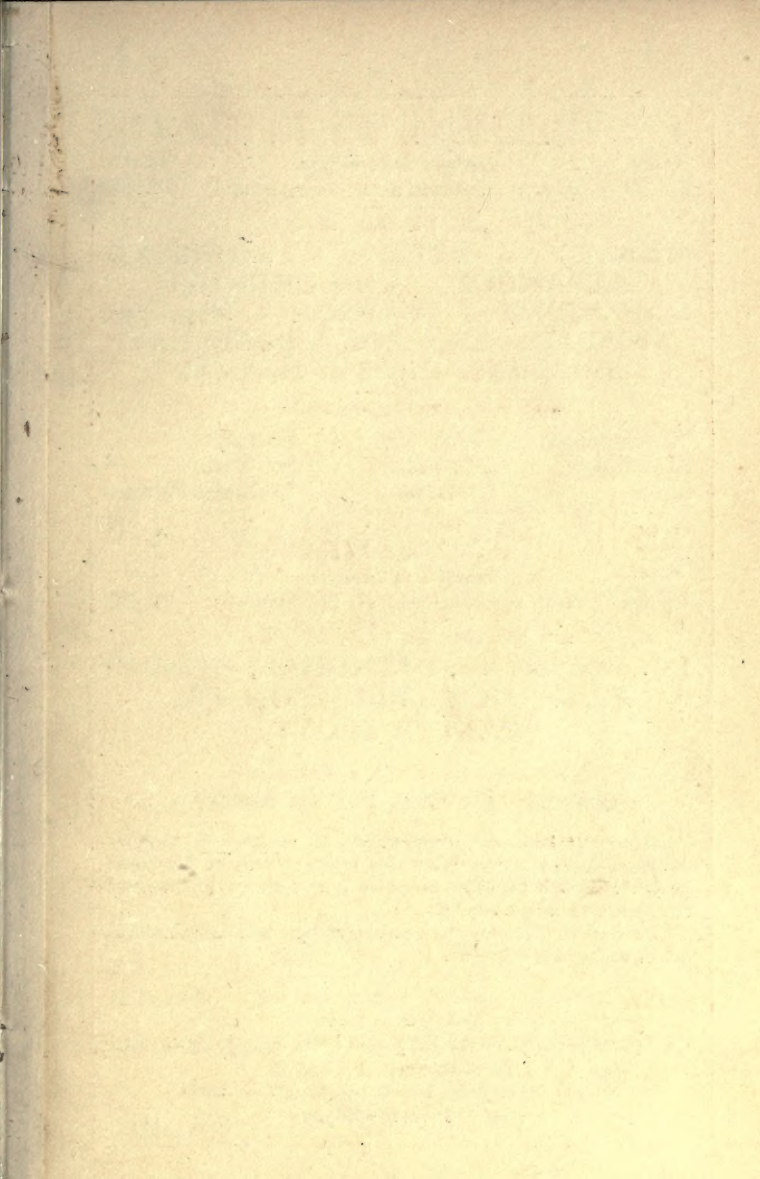
Je ne veux pas mourir, la vie est douce et grande :
J'ai vu sur l'amandier verdier la jeune amande
Et les fruits du pêcher s'enfler comme des seins.
Muses ! vous soutenez mes plus hardis desseins,
Ma parole de feu, vous l'avez enfantée
Pour qu'elle soit enfin des races écoutée.

(Pièces extraites des *Œuvres complètes* d'E. Signoret,
Mercure de France, éditeur.)

TABLE DES MATIÈRES

<p>PRÉFACE 7</p> <p style="text-align: center;">MALFILATRE</p> <p>Narcisse 51</p> <p style="text-align: center;">GILBERT</p> <p>Le Dix-huitième siècle 59 Ode imitée de plusieurs psaumes 67 Les Plaintes du Malheureux. 68</p> <p style="text-align: center;">IMBERT GALLOIX</p> <p>Les Oiseaux blancs 70 Les Rêves du Passé 74 Solitude 75</p> <p style="text-align: center;">AUGUSTE LE BRAS</p> <p>Un mot à Béranger 79 Règne des Rois 82</p> <p style="text-align: center;">VICTOR ESCOUSSE</p> <p>Farruck le Maure 83</p> <p style="text-align: center;">ELISA MERCŒUR</p> <p>Le Sublime 88 Réverie 92 Philosophie 93 Méditation 94</p> <p style="text-align: center;">EMILE ROULLAND</p> <p>La Colonne Napoléon 95</p>	<p style="text-align: center;">HÉGÉSIPPE MOREAU</p> <p>A Médor 106 La Fermière 107 Les Modistes hospitalières .. 109 La Voulzie 110</p> <p style="text-align: center;">ALOYSIUS BERTRAND</p> <p>Sonnet 112 Ballade 112 Le Maçon 115 Les deux Juifs 116 Les Cinq Doigts de la Main.</p> <p style="text-align: center;">LOUIS BERTHAUD</p> <p>Qu'avez-vous 118 Les Mendiants 120</p> <p style="text-align: center;">J.-P. VEYRAT</p> <p>A Dieu 130 Le Retour 133</p> <p style="text-align: center;">ALBERT GLATIGNY</p> <p>L'Impassible 144 La Normande 1 8</p> <p style="text-align: center;">EMMANUEL SIGNORET</p> <p>Invocation 150 La Forêt 151 Bucolique 152 Vers dorés pour H. Degron .. 154 Vers dorés 155 Chant héroïque 155 Au Tombeau de Virgile 157 Lançon 1 7 Élégie 158</p>
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------





1 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES

1 fr.

RELIÉ :

Français et Étrangers

RELIÉ :

1 fr. 50

(sous la direction de M. Alph. SÉCHÉ)

1 fr. 50

PARUS :

MUSSET — BYRON — RONSARD
 BÉRANGER — André CHÉNIER
 Henri HEINE — SCARRON — Hégésippe
 MOREAU — Edgar POE — Du BELLAY
 BRIZEUX — Gérard de NERVAL

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Chateaubriand
 Shakespeare
 Gœthe

Villon
 Léopardi
 Andersen

Shelley
 Le Tasse
 Desbordes-Valmore

1 fr.

LES PROSATEURS ILLUSTRES

1 fr.

RELIÉ :

Français et Étrangers

RELIÉ :

1 fr. 50

(sous la direction de M. Ch. SIMOND)

1 fr. 50

PARUS :

J.-J. ROUSSEAU, STENDHAL, STERNE
 Eugène SUE, CRÉBILLON Fils,
 WALTER SCOTT

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Hoffmann, Brantôme, M^{me} de Girardin

Cette Collection, qui comprendra au moins 100 volumes devant paraître à des dates très rapprochées, se distingue de toutes celles publiées jusqu'ici par le choix des auteurs et des textes non expurgés.

Elle donnera surtout des ouvrages qui sont aujourd'hui introuvables en librairie.

PRIX: 1 fr.

== HORS SÉRIES ==

PRIX: 1 fr.

Choix par A. Séché

Les plus jolis Vers de l'Année 1907 (paraîtra chaque année)

Les Sonnets d'Amour

(Recueil des meilleurs Sonnets faits jusqu'à nos jours)

Les "Poètes-Misère"

S. E. L. M.

